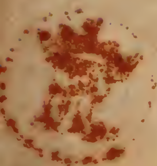


11.



MEMOIRES
DE
LA COUR
D'ANGLETERRE.

PAR MADAME D...

D'aulnoy

TOME II.

SECONDE EDITION.





A LA HAYE,
Chez MEYNDERT UYTWERF,
Marchand Libraire dans le Hofstraet,
proche de la Cour.

M. DC. XCV.





MEMOIRES
DE LA COUR D'ANGLETERRE.
SECONDE PARTIE.

LE Comte d'Argil raisonnoit sur mes interêts beaucoup mieux que je ne pouvois le faire moy-même; j'étois trop rempli de ma passion & de mon depit, pour m'occuper encore du métier de Courtisan, & je me souvenois aussi peu de Withall que si je n'y avois jamais été. Il fut surpris de mon indifference là-dessus: Est-il possible, Duc de Bouquinkam, me dit-il, que vous ne pensiez point à rendre compte au Roy de vôtre sejour à Clevedom? Ne luy est-il pas égal, dis-je, que je sois icy

 ou

ou à Tonbrige. Non, repliqua-t'il, en étant aimé au point que vous l'étes; il s'interesse à vôtre santé, & vous devez luy faire sçavoir que l'air de vôtre maison vous est meilleur que les eaux: Mais, ajoûtay-je, pourquoy m'expliquer là dessus, le Roy me croira à Tonbrige jusqu'à ce que j'arrive à la Cour, & je luy diray alors que je suis venu à Clevedom. Vous ne songez pas, ajoûta-t'il, que l'on demandera de vos nouvelles à tous ceux qui reviendront des Eaux & qu'il y aura dequoy s'étonner si l'on répond que l'on ne vous y a point vû. L'on présuposera, luy dis-je, que j'ay voulu demeurer dans la solitude: Mais; continua-t'il, on se rencontre aux Fontaines; & si l'on ne se parle pas, tout au moins on se voit. Ne m'a t'on pas vû aussi, repris-je, lorsque j'ay pensé étouffer dans cette maudite chambre où vous m'avez laissé. Ceux qui vous ont vû là, ajoûta-t'il, sont d'une condition si mediocre, que l'on ne sçaura point de vos nouvelles par eux. Ni par moy non plus, m'écriay-je tout chagrin, Milord, je vous demande quartier. Bien loin de se fâcher de cette brusquerie, il l'a trouva si plaisante, qu'il s'éclata de rire.

Vous ne trouverez pas mauvais, reprit-

prit-il, que j'écrivé au Duc de Monmouth, & que je luy mande où je ſuis. Je ne trouveray jamais rien mauvais de tout ce que vous ferez, luy dis-je, en prenant un air plus guay; mais je vous demande une grace, c'eſt de ne me pas dire un mot de tout ce qu'il vous écrira. Vous y perdrez plus que moy, ajoûta-t'il en ſoûriant, car il pourra m'écrire de jolies choſes que vous ſeriez bien aiſe de ſçavoir, qui vous tireroient peut-être de cette humeur bouruë dans laquelle il ſemble que vous cherche à vous affermir. N'importe, luy dis-je, mes manieres miſantropes me plaiſent. Je ſerois au déſeſpoir d'en prendre d'autres, je veux haïr tout le monde hors vous. Ha! Milord, me dit-il, cette exception m'eſt trop avantageuſe, je la reſſens ſenſiblement, mais il eſt impoſſible que vous teniez une reſolution qui vous éloigneroit du commerce de tant d'honnêtes gens qui vous aiment. Cette reſolution m'éloignera de peu de perſonnes, luy dis-je, nous ſommes dans un tems où il ſuffit d'être bon Comedien, on ne s'arrête plus à démêler les inclinations du cœur; & celuy qui met de la tendreſſe & de la bonne foy dans le Commerce, en eſt toûjours la dupe. Le Comte parloit tout autrement, & comme

me il me contrarioit avec beaucoup d'esprit, cela étoit cause que nous avions souvent des disputes trés agréables.

Mes chagrins ne diminuoient point, je me voulois du mal d'avoir secondé par ma brusquerie, l'inegalité de la Comtesse. Ha je devois souffrir, disois-je, tout ce qu'elle m'a dit dans un premier mouvement, dont elle n'étoit peut-être pas la Maîtresse; je n'allois à Tonbrige que pour l'apaiser, & j'ay rendu de gayeté de cœur mon voyage inutile: Je prenois souvent le parti de luy écrire, mes Lettres n'étoient pas toutes également tendres & soûmises; je sentois quelquefois que j'avois moins de tort qu'elle, & je n'étois jamais content de ce que je luy mandois: ainsi toutes mes Lettres demeuroient dans mon Cabinet, & je concluois que pour me guerir de ma passion, il falloit que je trouvasse quelque amusement, qui pût faire une espece de diversion dans mon cœur.

Je n'ay point d'autre moyen, disois-je au Comte d'Argil, de me délivrer de ces fatales chaînes; tant que je les porteray je ne joüiray pas d'un jour tranquille; elle est trop disposée à faire mon Procés; il suffit de luy dire que j'aime ailleurs, pour acquerir une en-
tiere

tiere confiance dans ſon eſprit ; elle me ſoupçonne ſans ſujet ; elle me condamne ſans m'entendre : Non, je ne veux plus l'aimer.

Mais, continuai-je en me reprenant, comme je ſerois dans le même danger avec une autre, & que ſon pouvoir ſur mon cœur luy donneroit l'envie de le tyraniſer, il vaut mieux ne rien aimer du tout, & vivre dans une heureuſe indifference. Ah, Milord, s'écria le Comte d'Argil, c'eſt une choſe qui doit être plus impoſſible pour vous que pour un autre ; aprés les douceurs que vous avez goûtées dans vôtre attachement pour la Comteſſe de Sherosbery, vous ne pouvez vous paſſer d'aimer. Il eſt vray, dis-je en ſoûpirant des tendres idées que ce nom rappelloit à mon ſouvenir ; il eſt vray que j'ay été le plus heureux de tous les Amans, mais il n'eſt pas moins vray qu'aprés avoir goûté tant de douceurs, je ne pouvois me promettre que des amertumes dans une nouvelle paſſion ; & la Comteſſe de..... me punit ſuffiſamment d'avoir été capable d'en aimer une autre que Madame de Scherosbery.

Vous me feriez un ſenſible plaiſir, me dit le Comte d'Argil, de m'aprendre les particularitez de cette affaire. Ha ?

M'écriay-je, c'eſt une bleſſure à laquelle je ne puis toucher ſans de grande douleurs; ce n'eſt pas que je veüille me diſpenſer de vous faire ce recit; mais il faut que je ſois dans un état plus tranquille. Le Comte qui ne cherchoit qu'à m'occuper agréablement, ne voulut pas me preſſer davantage de faire une choſe pour laquelle je témoignois de la répugnance; il vouloit bien s'accommoder à tous mes caprices, de la maniere du monde la plus obligeante.

Un jour que j'étois allé me promener le long de la riviere, je le vis de loin aſſis ſur une petite éminence, qui liſoit avec attention une Lettre. Je m'avançay doucement, il ne laiſſa pas de m'entendre; & dés que je fus proche de luy, il la plia ſans me rien dire, & la mit dans ſa poche; cela m'embaraſſa, je luy parlay d'abord de choſes indifferentes; mais tout d'un coup je luy demanday s'il avoit reçû des nouvelles de Londres. Ouy, me dit-il, le Duc de Monmouth m'a écrit ce qui ſe paſſe à la Cour. Sont ce des affaires ſérieuſes, luy dis-je? Si elles l'étoient je vous en aurois déja entretenu, reprit-il, mais ce ne ſont que des galanteries, qui ne conviennent point à vôtre ſituation. Cette réponſe me donna envie de ſça-

voir

voir ce qui se passoit. Il est vray, luy dis-je, que j'avois resolu de me refuser tous ces amusemens du cœur & de l'esprit, qui empoisonnent le repos de ma vie ; cependant pour n'en entendre point parler, je ne m'en trouve pas mieux, & si vous me voulez faire part de vôtre Lettre, vous me ferez beaucoup de plaisir. J'y consens, ajoûta le Comte en me la donnant, vous y trouverez quelque chose de nouveau. Voicy ce que je lûs.

Vous avez grand tort de vous arrêter à Clevedom, quand nous avons icy une beauté naissance, qui fait l'admiration de tous ceux qui la voient. Je ne veux pas vous dire qui elle est pour animer davantage vôtre curiosité ; mais sçachez seulement que tout le monde l'aime, que le Comte de S. Alban l'adore, que le Comte Dossery soûpire pour elle, & qu'elle a fait une si grande moisson de cœurs qu'il n'en reste plus pour nos Dames. Si vous êtes capable de pitié, preparez-vous à les venir consoler ; mais vous ne seriez plus long-tems en état de plain-

dre les autres, quand vous aurez vû Dona Maria de Mandoza, vous ne songerez qu'à vous plaindre vous même. Ah! qu'ay-je fait, je vous l'ay nommée. Il faut donc vous dire que la Reine l'a fait venir de Portugal pour être une de ses Filles d'honneur, il y a bien des Gens qui veulent l'en empêcher. Adieu Milord, vous allez dire avec le Duc de Bouquinkam, que je suis un mauvais plaisant.

Je m'attendois bien, dit le Comte de S. Alban, en interrompant le Duc de Bouquinkam, que je me trouverois mêlé dans l'avanture de Dona Maria, mais je suis à present en état d'en entendre parler. Puis que ce n'est plus une peine pour vous, ajoûta le Duc, je vais continuer mon recit.

Aprés avoir lû la Lettre du Duc de Monmouth, je dis au Comte d'Argil: Seriez-vous homme à devenir amoureux de cette Etrangere? Il me regarda en soûriant, & me répéta à son tour: Seriez-vous homme à devenir amoureux de cette Etrangere. Je voudrois le pouvoir, luy dis-je, car ce seroit un

moyen de me guerir de la passion que j'ay pour la Comtesse. A mon égard, repliqua t'il, comme je ne suis point malade, je ne cherche pas à me guerir par un remede si dangereux; je serois bien fâché de m'entêter de quelque chose, & je préfere l'heureuse indifference à tous les plaisirs de l'amour. Ha! M'écriay-je Milord, je ne puis croire que vous soyez d'un si méchant goût. Et pour moy, dit-il en soûriant, je ne puis croire que vous n'en soyez pas, souvenez-vous des chagrins que l'on souffre dans les plus heureuses passions, des caprices de nos Maîtresses, des jalousies, & des veritables dépits. Souvenez-vous encore que l'on y trouve bien plus de mauvaises heure, que de bonnes, & que si l'on connoissoit les déplaisirs où l'on s'expose lors qu'on commence d'aimer, en un mot tous les maux qui sont inséparables des grands engagemens, on les éviteroit avec plus de soin que l'on n'évite la mort.

Qu'oy, c'est vous Comte d'Argil, m'écriay-je, c'est vous qui parlez ainsi, & c'est le Duc de Bouquinkam qui est encore assez foible pour soûtenir le parti contraire: Quoy maltraité de la Comtesse; rebuté par une Femme inégale & capricieuses, je puis dire que l'on fait

bien d'aimer. Ouy, continuay-je, aprés avoir rêvé quelque tems: Ouy je le soûtiens, sans pouvoir me démentir. Un homme indifferent ne ressent jamais de plaisir veritable, la tendresse nous fait braver la mauvaise Fortune, elle nous inspire des sentimens nobles & élevez, elle nous donne de l'émulation, elle nous applanit les chemins les plus difficiles.

Je suis charmé, dit le Comte d'Argil en m'interrompant, de vous entendre; vôtre reconciliation avec la Comtesse approche; je ne désespere pas de vous voir dans peu de jours à ses pieds adoucir par vos larmes toute sa fierté. Non, vous ne m'y verrez point m'écriay-je: Mais s'il est vray que cette Mendoza soit aussi aimable que le Duc de Monmouth nous la represente, je vous avoüe que je seray ravi de lier avec elle une intrigue agréable; les Portugaises ont naturellement beaucoup de feu & d'esprit, elles ont une certaine vivacité qui empêche un Amant de tomber dans l'indolence; on trouve toûjours quelque chose de nouveau avec elles, soit leur joye, soit leur colere, l'esprit a des ressources inépuisables dans leur commerce. Franchement, ajoûtay-je, plus

plus j'y pense, & plus je me détermine à l'aimer.

Mait, dit le Comte d'Argil, si elle a déja écouté le Duc de Monmouth; ou le Comte de Saint Alban, entreprendriez-vous de les détruire, & ne vaudroit-il pas mieux reprendre vôtre premiere chaîne? Mes Rivaux, repris-je (d'un air un peu Fanfaron) m'ont toûjours fait l'honneur de me céder la place, toute ma crainte c'est qu'ils n'en soient pas fort amoureux. Voilà un goût bizarre, me dit-il; quoy vous craignez qu'une personne que vous voulez aimer, n'ait pas fait assez de progrez sur le cœur de ses Amans? Si je la connoissois par moy-même, luy dis-je, je n'aurois point cette inquiétude, car je sçaurois juger de son merite & de ses charmes; mais à presens je ne puis la croire aimable qu'autant qu'elle est aimée. Cette regle, repliqua le Comte, n'est pas toûjours infaillible, l'on prend quelquefois des attachemens bizarres, qui seroient impardonnables, si l'on ne donnoit pour raison, que l'Amour est aveugle. Tout au moins, luy dis-je, d'une maniere impatience; vous conviendrez qu'une Fille qui plaît à plusieurs, a des avantages au-dessus de celles qui ne plaisent point du tout. Mon air le fit rire.

Hé! Bien dit-il, vous étes donc amoureux d'elle, quand voulez-vous que nous retournions à Withall pour la voir? Ce seroit dés demain, repliquay-je, sans que j'aprehende qu'elle n'ait pas toutes les beautez que je luy desire; car encore qu'étant née Portugaise elle doive avoir de l'esprit, elle n'en a peut-être point; ajoûtez à cela que je luy souhaite de grands yeux noirs, si brillans que l'on n'en soûtienne l'éclat qu'avec peine, des dents comme des Perles; le tien blanc & incarnat, de l'embonpoint, & la taille haute & bien prise. Vous n'y pensez pas, dit-il, & si vous ne la faites faire exprés, je suis certain qu'entre mille Portugaises, vous n'en trouverez point comme celles que vous venez de peindre.

Quoy, repliquay-je, elles n'ont pas de grands yeux? Ouy, vous en trouverez, dit-il, mais pour des dents d'une eau Orientale, vous chercherez longtems, car elles mangent tant de Confitures, & prennent tant de Chocolat, qu'elles se les gastent de tres bonne heure. Pour le tein il sera blanc, si vous luy permettez de le farder, autrement je vous le garentis brun, & tout ce que je puis faire pour vôtre service, c'est de luy croire le tein vif & uni.

Hé bien, luy dis-je, je l'aime encore mieux de cette maniére que s'il étoit blanchi avec du platre. Vous ne la trouverez ni grande, ni grasse, reprit le Comte, toutes les Portugaises sont petites & maigres. Comment, m'écriay-je, il n'y en aura pas une qui puisse avoir quelque exception particuliere, ne semble-t'il pas à vous entendre qu'on les jette toutes dans un même moule ? Je vous dis ce que j'en pense, continua-t'il en soûriant, & si vous voulez que nous écrivions pour en être éclaircis, nous verrons qui de vous ou de moy a le mieux deviné. Vraiment, luy dis je en riant à mon tour, vous êtes bien téméraire de faire là-dessus quelque comparaison ; avez vous oublié que j'ai fait le Sorcier il y a peu. Je l'ay si peu oublié, repliqua-t'il, que j'y pense souvent, & que je n'y pense jamais sans mourir de rire. En effet vous étiez si plaisamment déguisé, que si vous aviez eû une passion moins forte dans le cœur, vous vous en seriez admirablement réjoüy.

Je ne manquay pas d'écrire à mon Peintre Hollandois, & de luy donner ordre de chercher les moyens de peindre Dona Maria de Mendoza, & de m'envoyer son Portrait. Je montray ma Lettre au Comte d'Argil, qui me dit plai-

famment : L'usage est établi depuis long-tems d'envoyer aux Rois & aux Souverains le Portrait des Princesse qu'ils veulent épouser ; mais vous en amenez une bien plus singulière, en demandant le Portrait d'une Personne que vous avez seulement envie d'aimer. Plaisantez-moy tant qu'il vous plaira, luy dis-je, je souffriray tout, pourvû que vous écriviez au Duc de Monmouth, pour le prier de vous dire si elle a l'esprit agréable & délicat, si elle est égale, & si elle écrit bien, car je vous avoüe que je m'embarqueray sans differer, sur la réponse qu'il vous fera.

Hé! comment pourrez-vous y prendre confiance, dit-il, les sentimens qu'il a pour elle vous doivent rendre sa décision suspecte? Je conviens de ce que vous me dites, repliquay-je, mais je voudrois aussi qu'il nous envoyât quelqu'une de ses Lettres, car une personne qui écrit bien ne sçauroit manquer d'esprit. Puis qu'il y en a beaucoup qui ont de l'esprit & qui écrivent mal, reprit le Comte, pourquoy ne voulez-vous pas qu'il y en ait qui écrivent bien sans avoir de l'esprit. Non, luy dis-je, cela est impossible ; vous pouvez me dire qu'il y a des personnes qui parlent bien & qui écrivent mal, qu'il y en a

qui

qui écrivent bien, & qui parlent mal, mais les unes & les autres ont du fond d'esprit, & pourvû que je voye un Billet d'elle je seray content.

Pensez vous, interrompit-il, que si le Duc de Monmouth en a reçeû, il nous les confie? Qu'est-ce qui pourroit l'en empêcher, ajoûta-je, nous sommes de ses Amis, & je suis persuade qu'il se fera un plaisir de nous faire admirer une Fille qu'il trouve aimable. Ecrivez luy donc vous-même, reprit le Comte, peut-être que l'envie de vous satisfaire l'affranchira du scrupule qu'il pourroit avoir là-dessus.

Nous retournâmes à Clevedom, il étoit tard, & je pressay le Comte de souper avant que d'écrire, mais il vit bien qu'il me feroit plaisir d'en user autrement. Il entra dans mon Cabinet, & au bout de quelques momens il m'aporta sa Lettre pour le Duc de Monmouth, que j'envoya avec le même empressement que s'il avoit été question de tout le repos de ma vie.

Le lendemain au soir celuy que j'avois envoyé à Londres en revint. Monsieur de Monmouth écrivit au Comte d'Argil en ces termes:

Ce n'est pas sans raison que le Duc de

de Bouquinkam souhaite d'avoir quelques Lettres de la belle Portugaise, elle écrit aussi bien qu'elle parle, & elle parle mieux que personne. Par malheur elle n'écrit que des choses indifferentes; au moins jusques icy je n'en ay pas vû d'autres quelques envie que j'eusse de la faire changer de stile; ses yeux m'ont dit plus d'une fois qu'elle exprimeroit admirablement bien une passion; mais elle apprehende si fort de s'engager, qu'il faut qu'elle soit étrangement effrayée là-dessus, ou qu'elle ait ressenti quelque chagrin que je n'ay pû penetrer. Voilà ce qu'elle écrivit hier chez la Comtesse d'Ossery, où Mademoiselle de Bevrewel montra une Lettre de son Amy Saint-Evremont, chacun en dit son sentiment, la Lettre fut loüée des Connoisseurs, & critiquée des Ignorans. Cette difference d'opinions fit naître une dispute sur la maniere de bien écrire, où Dona Maria brilla beaucoup, tout ce qu'elle dit me plut si fort, que je l'obligeray

d'en

d'en écrire une partie que je vous envoye, & dont vous jugerez mieux que moy.

Le Duc de Bouquinkam prit aussitôt une liasse de Lettres, & aprés avoir cherché quelque tems le papier dont il avoit affaire. Voicy, dit-il, en le trouvant ce que nous reçeûmes, & ce que ne servit qu'à me chagriner.

Conseils pour bien écrire.

I.

Je tiens que dans toute sorte de stile, & particulierement dans celuy que l'on nomme Epistolaire, *l'on doit d'abord consulter le bon sens, & ne s'en éloigner jamais. Il faut écrire comme l'on parle, & chercher un certain tour noble & facile, qui sans être pompeux ni affecté, se fait sentir & plaît infiniment. On doit éviter les repetitions autant qu'on le peut; mais s'il s'en trouve quelques-unes qui soient necessaires, & qui se placent naturellement, ne les rejettez point, & donnez dans la repetition sans scrupule.*

Bien

II.

Bien que les Portugais, les Espagnols & les Italiens emploient volontiers les Metaphores, & qu'ils en fassent le principal ornement de leurs Lettres, pour moy qui me suis fait un autre goût, je suis persuadée qu'il ne faut déranger ni le Soleil, ni les Astres, & qu'il faut aussi peu user d'un stile guindé & pedantesque. L'on ne peut dire les plus belles choses du monde d'une maniere naturelle, & sans donner la torture à son esprit.

III.

Il est à propos d'observer le rang que l'on tient, celuy de la personne à laquelle on écrit, & le sujet dont on veut l'entretenir. A l'égard de ce dernier, il ne s'en faut éloigner que le moins qu'on peut. Pour le premier, il est bon de marquer que l'on sçait faire toutes les distinctions necessaires, tant sur la naissance que sur le merite; mais on doit toûjours témoigner de l'honnetêté, & même de la bonte à tout le monde, & faire connoître la na-

nobleſſe de ſon cœur par les expreſſions dont on ſe ſert.

IV.

Lorſque l'on écrit pour une affaire, on doit choiſir des termes concis, ſans y laiſſer deux ſens qui puiſſent embaraſſer, ou s'expliquer de deux manieres differentes.

V.

Il eſt facile d'éviter les longues phraſes, les periodes ennuïeuſes, & les paranthefes qui coupent tout le ſens d'une Lettre. Il arrive ſouvent que l'on eſt obligé de la lire plus d'une fois pour la bien comprendre.

VI.

Le galimatias de quelques nature qu'il ſoit, pompeux ou commun, doit étre banni pour jamais. Ce ſera une choſe aiſée à ceux qui ne prennent point un vol trop haut; car il arrive ſouvent qu'en voulant s'élever, on ſe perd dans la nuë, & la chûte en eſt toûjours facheuſe & deſagreable, Il faut autant qu'il eſt poſſible connoître dequoy l'on eſt capable;

ble ; avec cette precaution , l'on ne dit que ce que l'on veut , & il est rare que l'on ne dise pas tout ce que l'on doit.

VII.

L'on se sert quelquefois de certaines expressions fines & delicates , qui laissent toûjours le plaisirs de deviner plus que l'on ne dit. Il est du bon esprit de ne pas épuiser la matiere , & c'est un Art que tout le monde ne sçait pas menager également. Lorsque l'on pense mille jolies choses , l'on n'en veut negliger aucunes. On trouve même qu'il est necessaire de les dire toutes ; mais celuy à qui vous écrivez vous sçaura meilleur gré de ne pas faire briller des feux qui l'éblouïssent tout d'un coup , & il trouvera vôtre Lettre plus agreable, s'il peut s'y égayer luy-même , & produire quelques pensées sur les vôtres. L'on doit plus songer à la satisfaction de celuy à qui l'on écrit, qu'à la sienne propre.

Quand

VIII.

Quand il ne s'agit que d'un Compliment, il faut tâcher de le faire court & gracieux, & de luy donner un tour moins commun que n'en ont les Complimens ordinaires.

IX.

Les Lettres de consolation ne doivent pas être longues, mais il faut les faire affectueuses & touchantes, entrer dans la douleur, & la partager sans faste & sans affecter des termes trop recherchez. On y peut ajoûter quelques reflexions Chrêtiennes, qui ne sentent ni le Pedant, ni le Bigot.

X.

Lors qu'il est question de faire une grace, elle doit être relevée par la maniere prompte & genereuse dont on l'accorde. Un bien-fait long-tems attendu, perd beaucoup de son prix; & c'est là-dessus qu'il faut être diligent à écrire.

XI.

Si l'on est obligé de refuser quel-

que chose, il est juste d'adoucir ce refus par toute l'honnetêté possible; il faut même donner des esperances agréables pour l'avenir, qui puissent consoler du chagrin present.

XII.

Quand on reprend quelqu'un, & qu'on veut corriger, ce ne doit jamais être avec fierté, ni avec colere, mais avec justice & bonté. Celuy qui manque est suffisamment puni, sans y ajoûter des termes de mépris, dont l'aigreur & la dureté sont plûtôt les effets d'une bile échauffée, que d'une raison équitable.

XIII.

Pour écrire à ce que l'on aime, le cœur n'a qu'à se consulter, il sçait assez ce qu'il doit dire, & il dit quelquefois plus qu'il ne doit. Les Cavaliers n'ont guerres à se menager là-dessus; mais la plûpart des Dames seroient heureuses quand elles prennent un engagement, d'oublier à écrire.

Lors-

XIV.

Lorſque nous écrivons à des perſonnes d'un merite ſuperieur, ou élevées en Dignitez, les termes de reſpect & de ſoûmiſſion ne ſont jamais mal placez; & s'il faut s'obſerver pour ne rien écrire de bas ni de rempant, il ne faut pas moins s'obſerver pour rendre a chacun ce qui luy eſt dû. La civilité eſt une bonne qualité, que l'on cherit particulierement dans les Grands; & c'eſt bien ſouvent la meilleure Monnoye qui ait cours chez eux, & avec laquelle ils contentent preſque tout le monde.

XV.

S'il eſt aiſé de faire une belle Lettre lorſque l'on prête de l'argent, il eſt tres-difficile de n'en pas faire une mauvaiſe lorſque l'on en emprunte. L'on y ſent une repugnance naturelle qui n'aide pas à la bien tourner; & celuy qui la reçois la lit preſque toûjours avec un chagrin qui luy fait trouver des deffauts où il n'y en a point.

Il

XVI.

Il ne faut point se tourmenter pour trouver une fin de Lettre qui ait une chûte favorable; lors qu'elle se presente heureusement on ne doit pas la rejetter, mais un, Je suis, *ne manque point au besoin, il est toûjours bon.*

XVII.

Les pensées nouvelles avec un tour joly & badin, qui se reprend imperceptiblement dans une Lettre, y donne une grace qui en fait tout le charmé. Il faut avoir tout ensemble de l'enjoüement & de la sagesse. Enfin que tout son naturel, & que tout coule de source. Une Lettre tiraillée, ne vaut pas la peine d'être luë.

XVIII.

Bien que l'on ait beaucoup de science, l'on ne doit point affecter de la faire voir dans une Lettre, a moins que d'écrire à un Sçavant, & qu'il ne s'agisse de quelque defi d'esprit: il faut seulement s'attacher à bien dire ce que l'on dit, & c'est beaucoup.

On

XIX.

On doit être concis autant qu'il est possible, mais sans affecter un stile si laconique que l'on en retranche la moitié de ce que l'on veut dire, car c'est se rendre obscur & confus ; & le grand secret est de s'expliquer nettement. Si l'on n'a pas le don de se faire bien entendre en dix lignes, il vaut mieux en employer vint.

XX.

Il faut éviter tous les termes qui sentent le Palais, la chicane, les équivoques, les proverbes, & les bons mots, qui bien souvent ne sont que des fadaises.

XXI.

Il est de consequence de ne se pas negliger en écrivant, & de cacher si adroitement, le soin que l'on prend pour bien écrire, qu'il n'y paroisse que de la facilité. Il faut effacer & corriger sans quartier jusqu'a ce qu'on se sente content de ce qu'on dit ; & lors que l'on écrit, souvent les pensées & les termes s'offrent & se placent d'eux-mêmes,

l'on n'est plus en peine que du choix. Heureux qui sçait toujours le faire également bon.

Qu'est ce que pouvoit vous chagriner dans cette lecture, dit le Comte d'Aran au Duc de Bouquinkam. Mille choses, répondit-il que vous vous imaginerez sans peine, si vous vous souvenez que je ne cherchois pas seulement de l'esprit; mais que je voulois un caractere tendre, que je ne pouvois découvrir dans ces Regles pour bien écrire. J'y trouvois un tour aisé; & pour lors il me paroissoit fort inutile pour la satisfaction de mon cœur, qu'une Fille que je voulois aimer sçût faire des Lettres de Compliment, de Prieres, de Consolation, tout cela me sembloit trop recherché. Je vous avoüe aussi que je m'écriay, en regardant le Comte d'Argil. Ah! Milord, cette Portugaise se mocque bien de nous, de vouloir à son âge donner des Leçons sur des choses si indifferentes; ne vaudroit-il pas mieux qu'elle s'occupât à écrire comme cette Fille de son Pays, que l'on nomme, ce me semble Mariane, dont nous avons lû les Lettres; vous conviendrez que rien n'est plus touchant; & si j'avois vû une Lettre de celle-cy pareille à celles-là, je l'adore-

dorerois, ouy, j'en deviendrois fol à courir les Champs.

Hé! Qui vous a dit, reprit le Comte, qu'elle n'écrive pas de cette maniere à ce qu'elle aime; auriez-vous trouvé à propos qu'elle eût découvert ce caractére chez la Comtesse d'Ossery, avec des Dames qui sont si séveres, & avec des Hommes qu'elle connoît si peu. Cette Marianne dont vous estimes tant les Lettres, avoit poussé sa passion jusqu'à l'extravagance pour un François, appellé, ce me semble. Le Marquis de Chamilly; elle s'en croyoit abandonnée, le désespoir se joignit à son amour & luy renversa la cervelle. Pour penser ce qu'elle pense, pour dire ce qu'elle dit; il faut sortir du bon sens, il faut aimer jusqu'à la fureur: c'est une espece d'entousiáme; & si je voyois une fille capable de s'exprimer en des termes si emportez, je ne sçay point trop ce que j'en croirois.

Vous croiriez, repris-je en soûriant, qu'elle aime avec excés: Sans doute, continua-t'il, & qu'il entreroit dans son attachement plus de temperamment que de choix. Je vous assure aussi, que j'aimerois mieux une Maîtresse douce, modeste & retenuë, qu'une qui seroit

si pressante, si vive, & si habile. Chacun a son goût, luy dis je, mais je vous avoüe, que je m'étois fait une idée du caractere de Mandoza que je ne trouve point remplie. Je vous conjure de vouloir écrire un mot à nôtre Amy, pour le prier de nous envoyer autre chose d'elle qui me satisfasse davantage. Je suis charmé, Milord, me dit le Comte, du soin que vous donnez-là au Duc de Monmouth, vous voulez qu'il vous fournisse des armes pour le combattre & pour le vaincre; car si vous aimez Dona Maria, vous serez son Rival, & si vous l'étes il avancera peu ses affaires. Ha! Que dites-vous, Milord, m'écriay-je: Le Duc est bien fait, il est aimable, il est jeune & je ne le suis plus quelque peu de bonne mine & une galanterie assez delicate me soûtiennent encore dans l'heureux commerce des Dames, mais il est mal-aisé de tenir contre un jeune Duc qui n'ignore point l'Art de plaire; & si quelque chose flatte mes esperances, c'est qu'il a aimé le premier, & qu'ordinairement le dernier plaît davantage. Le Comte d'Argil soûrit de la raison que j'alleguois pour bien augurer de ma bonne fortune & comme on avoit servi le soûper, nous
sor-

ſortimes de mon Cabinet pour paſſer dans la Sale, & enſuite nous nous retirâmes chacun dans nôtre Appartement.

Je me levay fort matin, & j'entray dans la Chambre du Comte, que je trouvay au lit. Comment, luy dis-je, Milord, vous dormez encore? Qu'elle raiſon aurois je pour ne pas dormir, s'écria-t'il, il n'appartient qu'à vous de perſecuter vos amis, & de les lutiner avant le jour. Je viens ſçavoir, répliquay-je, ſi vous avez écrit. Non, dit-il, j'ay fait reflexion que nous ferions bien mieux de retourner à Londres, vous y verriez cette Fille qui vous tourmente déja ſi fort, & vous vous occuperiez peut-être d'affaires plus importantes que de ſçavoir ſi elle écrit bien ou mal. Il eſt vray, luy dis-je, que je ſens quelques inquietudes là-deſſus, & tout autre que moy profiteroit dans ce tems icy de la confiance du Roy; il y a même une eſpece d'ingratitude de le quitter pour ſonger a autre choſe qu'à luy faire ma Cour: Mais que voulez-vous, je ſuis né le plus volontaire de tous les hommes, & quand il s'agiroit d'être le premier & le plus heureux Favory de l'Univers, je ne voudrois pas ſacrifier à ma

fortune, les foibleſſes de mon cœur ; ne croyez pas au reſte que ce deffaut me ſoit particulier, je le tiens de feu mon Pere : Il étoit le plus galant de tous les Hommes, & vous avez peut-être entendu parler de ſes avantures amoureuſes. L'on m'en a conté une fort extraordinaire, dit le Comte en m'interrompant ; elle prouve aſſez dequoi il étoit capable, lors qu'il avoit une paſſion.

L'on pretend, continua-t'il, qu'il aimoit une perſonne d'un rang ſi élevé, qu'il n'avoit pas la liberté de l'entretenir ſouvent ; à joindre que n'étant pas à la Cour d'Angleterre, il luy étoit impoſſible de reſter dans celle de cette Dame ſans y devenir ſuſpect : Ne ſçachant à quoy ſe reſoudre il fit armer un Vaiſſeau, il dit qu'il vouloit aller voyager ; & comme le Capitaine & le Pilote étoient à luy, ils le devoient faire échoüer pendant une nuit dans un certain endroit d'où il auroit été aiſé au Duc & à ceux qui l'accompagnoient de gagner la terre ; dans ce deſordre il ſeroit caché, & ne paroiſſant plus on auroit dit qu'il s'étoit noyé ; qu'enſuite il ſeroit venu à la Cour de cette Dame, ſi parfaitement déguiſé, qu'il au-

auroit pû entrer dans sa Maison en qualité d'un de ses Domestiques, & demeurer le reste de sa vie auprés d'elle, heureux & content de la voir & de la servir.

Le projet étoit fait de cette maniére, repris-je, ce n'est pas une conséquence que l'execution en eût été facile ; & ce qui est du vray, c'est qu'il auroit tenté ce moyen-là pour approcher de cette Dame, si le malheureux assassin qui le poignarda, n'eût tranché tout d'un coup le cours de sa vie & celuy de sa passion. Il n'y a jamais eû d'homme mieux fait, s'écria le Comte de Saint Alban, en interrompant le Duc, il se faisoit aimer de tous ceux qui le voyoient, & ses propres ennemis ne pouvoient luy refuser des loüanges. Je me suis éloigné de mon sujet, reprit le Duc de Bouquinkam, c'est la commodité que l'on trouve avec ses amis, on peut leur parler sans se contraindre, & faire toutes les digression que l'on veut, sans qu'ils critiquent une conversation si peu suivie.

Le Comte d'Argil travailla : Inutilement à me persuader que mon devoir me rappelloit auprés du Roy, je l'assuray que je ne partirois point de Clevedom,

que je n'euſſe dans la cœur de grandes diſpoſitions pour aimer Dona Maria de Mandoza ; ſi j'en uſois d'une autre maniere, luy dis-je, je me trouverois à la premiere rencontre dans les filets de la Comteſſe ; & je vous avoüe même que j'évite inutîlement de parler d'elle, & que j'éloigne auſſi inutilement ce qui peut la rappeller dans mon ſouvenir : Je ſoûpire malgré moy, je crains qu'elle ne s'engage, je ſens des mouvemens de jalouſie, de colere, d'inquietude : Enfin je ne puis l'oublier qu'en me mettant autre choſe dans le tête. Puiſque vous le voulez, me dit le Comte, écrivons donc, je trouve ſingulier qu'un Billet un peu tendre de la Portugaiſe vous détermîne à l'aimer. L'amour eſt capricieux, m'écriay-je, & quand vous me feriez une guerre ouverte ſur mes bizareriez, il me ſeroit impoſſible de me corriger. Le Comte qui étoit levé ſe mit à écrire ſans me rien répondre, je lûs ſa Lettre, elle étoit fort bien, & aprés l'avoir remercié, je l'envoyay au Duc de Monmouth, & je luy écrivis auſſi. Il nous fit réponſe : Voilà ſon Billet que je trouve ſous ma main, je vais vous le lire.

Vous étes des insatiables, & quand la jeune Portugaise écriroit jour & nuit, je doute que vous fussiez encore contens, & que vous me laissassiez en repos; vous feriez pourtant bien de moderer un peu vos desirs, car elle est paresseuse; & je ne vous envoyerois rien d'elle aujourd'huy sans qu'elle m'a confié une petite Nouvelle qui pourra vous plaire: En tout cas, Milords, vous n'aurez qu'à la raccommoder, & à luy donner les ornemens qui luy manquent.

Vous tenez ce Cahier, Milord, dit le Duc de Bouquinkam au Comte d'Aran; si vous le voulez voir, cette lecture ne vous occupera pas long-tems.

L'AMANT TRAVESTI.

NOUVELLE.

LEs Princeſſes Bourgueuſe & de Sonnino ne laiſſoient gueres paſſer d'années ſans faire un Voyage pendant le Carnaval a Veniſe. Quelques raiſons qui ſent inutiles à la Nouvelle que je veux raconter, les ayant empêchées de s'y rendre à leur ordinaire, elles partirent de Rome & furent à Florence; elles paſſerent enſuite à Piſe, & elles allerent voir Luques.

Lors qu'elles faiſoient ces ſortes de Voyages, elles menoient peu de Monde avec elles, montoient ſouvent à Cheval, & s'habilloient en hommes. Elles étoient bien aiſes que les Dames qui les accompagnoient les imitaſſent.

La Princeſſe Bourgueuſe diſtinguoit entr'elles Dona Panfilia; c'étoit une de ſes parentes, dont la taille avantageuſe & les traits reguliers, mais peu delicats, formoient une beauté d'homme parfaite; & comme cet habit luy ſéioit admirablement bien, elle étoit une des plus empreſſée à ſe traveſtir.

La Princeſſe qui prenoit beaucoup de plaiſir à la voir de cette maniere, avoit accoû-

accoûtume ses Domestiques par des deffenses tres-expresses, à ne point dire que Panfilia étoit une fille : On l'apelloit ordinairement le Seignor Panfilio, & sous ce nom elle avoit tous les jours de nouvelles avantures.

Les Princesses en arrivant à Luques allerent descendre chez le Senateur Nerli. Une moins grande Maison que la sienne n'auroit pas suffi à la bonne Compagnie qui s'y rendit.

La Princesse de Sonnino, qui étoit une des plus belles personnes d'Italie, devint en ce lieu l'admiration de tous ceux qui la virent ; & la jeune Camille fille du Senateur, étoit la seule qui pût luy disputer quelque chose.

Le Senateur reçût les deux Princesses de la maniere du monde la plus honnête & la plus galante. Il est un des premiers de la Republique par sa qualité & par son opulence. Sa fille se sentit frapée comme d'un trait inévitable à la vûë du feint Panfilio, elle prenoit un soin particulier de l'entretenir & de l'empêcher de s'ennuyer, elle avoit mille agrémens dans l'esprit, & sa personne en étoit toute remplie.

Panfilia s'étant apperçûë d'une distinction si favorable, pour se rejoüir de l'avanture que le hazard luy préparoit, & la

la pouſſer auſſi loin qu'elle pourroit, elle ne manqua pas de faire paroître à cette belle perſonne, un attachement extraordinaire qui engagea encore plus fortement Camille.

Il arriva qu'un jour aprés l'avoir adroitement éloignée du reſte de la Compagnie, cette Dame toûjours déçûë, ne put s'empêcher de luy dire en la regardant d'un air plein de tendreſſe : Que je vous trouve melancolique & diſtrait, Signor Panfilio, convenez de bonne foy que vous étes amoureux ; mais ſi c'étoit de quelques-unes de nos Dames, & que ſes rigueurs vous affligeaſſent, choiſiſſez-moy pour vôtre Confidente, & ſoyez perſuadé que je n'oubliray rien pour vous ſervir.

Panfilio entendit bien le motif de cette queſtion ; & auſſi-tôt il luy répondit d'un air paſſionné : Non, Madame, non je n'oſe vous prendre pour ma Confidente, quoique vous me propoſiez avec beaucoup de bonté de la devenir, il eſt quelquefois dangereux de dire ſon ſecret, & s'il étoit en vôtre diſpoſition, que ſçay je enfin l'uſage que vous en feriez ?

Vous convenez donc que vous aimez, reprit Camille en rougiſſant, & vous voulez ſeulement me cacher le nom.

nom de vôtre Maîtreſſe. Ce n'eſt pas mon deſſein, Madame, luy dit cette malicieuſe fille, mais je ne n'oſe vous la nommer : Et ſi je la devinois, ajouta-t'elle d'un ton de voix embraſſé, feriez-vous aſſez ſincere pour l'avoüer ? Sous les conditions de ne vous point déplaire, continua Panfilio, je vous l'avouërois de tout mon cœur.

Ils ne pûrent continuer leur converſation, parce que pluſieurs perſonnes l'interrompirent : mais la trop credule Camille, touchée du merite du Panfilio, laiſſa la liberté à ſes yeux de luy expliquer une partis de ſes ſentimens.

Panfilia avoit mille envies de rire de l'erreur où ſon habit jettoit Camille ; & lors qu'elle put parler en liberté aux Princeſſes ; elle leur dit qu'elle avoit commencé une belle paſſion avec la fille du Senateur, & qu'elle l'écoutoit aſſez favorablement, pour croire qu'elle n'étoit pas éloignée de luy vouloir du bien. Elles feliciterent Panfilia de cette glorieuſe conquête, & ſe réjoüirent malicieuſement de voir Camille dans cet engagement.

Elles preſſerent Panfilia de continüer le perſonnage d'un Amant ; Panfilia leur promit de pouſſer ſa fortune auſſi loin qu'elle le pourroit, & ſur le champ

elle fut écrire à Camille en ces termes:

Pourquoy, Madame, m'avez vous demandé si je suis amoureux, à moins que de me permettre de vous avoüer que je ne suis de vous; je ne sçay si vous croyez quelque personne dans le monde plus aimable, mais je sçay bien que je n'en connois aucune; & je trouve que vous donnant mon cœur preferablement à toutes celles que j'ay vûës jusques ici; je ne fais que vous rendre justice. Vous pouvez à present regler ma destinée, m'être douce ou cruelle au gré de vos desirs, je n'en auray pas de moins ardens pour vous plaire.

Il fut bien-aisé à Panfilia de faire rendre son Billet à Camille, elle luy fit cette réponse.

Je ne suis pas assez prevenuë à mon avantage, pour croire que l'on ne puisse aimer que moy; & lorsque je vous ay demandé le secret de vôtre cœur, je ne pretendois point y avoir d'autre part que celle d'une Confidente. Je vous avoüe cependant que je vous estime trop, pour regarder

cette

cette declaration d'une maniere indifferente ; si vos desirs pour me plaire sont veritables, je vous en tiendray conte de fort bonne foy.

Panfilia courut porter ce Billet aux Princesses, qui s'en réjoüirent extrémément tout le jour ; ce qui obligea celle-cy de luy écrire en ces termes :

J'aurois de la peine, Signor Panfilio, à vous exprimer toute celle que j'ay eüe aujourd'huy : je m'attendois à vous voir ; mes yeux vous ont cherché inutilement dans tous les endroits où j'ay été, vous n'y avez point paru. Est-ce d'une maniere si tranquille que vous me voulez aimer ?

Pamfilia fit cette réponse sur le champ.

Vous n'êtes guerre fâchée, Madame, de ne m'avoir pas vû aujourd'huy, puisque vous me faites du bien quand vous croyez que je vous ay donné sujet de me faire du mal. En effet, vos reproches sont si obligeans, que quelque perte que j'aye faite en manquant de passer le jour auprés de vous,

vous, je ne ſçaurois m'en repentir ; & je vous avouë que je goûte plus de plaiſir à lire ſeul vôtre Billet, que je n'en ay de vous voir étens entourée d'une foule de gens, qui ſont ſans doute mes Rivaux, & que vous me preferez peut-être. Helas ! ſi mon cœur étoit capable d'indolence comme vous l'en accuſez, il n'auroit pas des ſentimens ſi vifs & ſi jaloux ; ne me refuſez pas quelques momens où je puiſſe vous dire que je vous adore.

Camille luy écrivit le lendemain en ces termes.

Je n'ay point honte d'avoüer que vous me plaiſez beaucoup, que j'ay du goût pour vous voir, & que je regarde avec peine la neceſſité de vôtre éloignement ; mais je me ferois de grand reproches de vous accorder les moyens de me voir en particulier. Si je vous eſtimois moins, vous ne me paroîtriez pas ſi dangereux. Contentez vous de ce que je vous dis, & ne cherches jamais

mais l'occasion de m'entretenir seule.

Panfilia fut trouver Camille, & luy dit en l'abordant : En verité, Madame, les biens que vous faites sont accompagnez de trop de peine ; vous me flattez que je ne vous suis point indifferent, & vous me traitez plus mal que si je vous l'étois : Car enfin, qu'est-ce qu'il y a de plus cruel pour moy, que la deffense que vous me faites de vous voir en particulier. Je vous l'ay mandé, luy dit-elle ; si j'écoutois les favorables dispositions que j'ay pour vous, je ne serois peut-être plus la maîtresse de vous fuir quand il le faudroit. Et qui pourra, luy dit Panfilia, vous obliger de me fuir, plus vous me connoîtrez, & moins vous trouverez de danger dans mon commerce. Je sçay trop bien, reprit elle en rougissant, ce que m'en dit mon cœur, & puisque vous voulez apprendre ce qui m'engage à vous éviter il faut me resoudre de vous faire part de mes malheurs.

Sçachez Panfilio, qu'un Anglois de la Maison de Norfolck étant arrivé à Luques, je le vis pour la premiere fois à une Fête que le Duc de Toscane qui y vient quelquefois, donnoit aux Dames. L'on y dansa un Balet dont cet Etran-

Etranger étoit, & tout ce que la bonne mine, la jeunesse, & même la beauté peuvent avoir de charmant, me parut rassemblé en sa personne. Si mes yeux luy rendirent justice, les siens ne me furent pas moins favorables. Aprés qu'il eut dansé & merité les applaudissemens de toute l'Assemblée, il vint se placer auprés de moy. Je crûs que je ne pouvois luy refuser mes loüanges; & le regardant d'un air obligeant: Vous vous étes attiré, luy dis-je, l'admiration de tous ceux qui sont icy, & j'avouë que je n'ay jamais vû personne qui danse avec plus de grace & de justesse. S'il est vray, me dit-il, Madame, que j'aye eû part à l'approbation de cette Assemblée, aucune ne me touche si sensiblement que la vôtre en particulier: Cependant j'ose vous dire que j'ay des sentimens pour vous par où je pourrois mieux meriter la grace que vous me faites. Contentez-vous de ce qu'on vous accorde, luy dis-je en soûriant, peut-être que lors qu'on vous connoîtra mieux on. . . . . Une vieille & severe parente avec laquelle j'étois venuë à la Fête, me dit tout bas, qu'il n'étoit point de la bienséance de parler à un Etranger, & que si je ne finissois la conversation, elle

en

en avertiroit mon pere. Je n'osay plus aprés une telle menace parler au Milord, mais mes yeux luy en dirent assez, pour qu'il ne doutât point que mon silence ne fût l'effet de quelque reprimende.

J'emportay son idée si avant dans mon cœur, que je ne pus dormir de toute la nuit. Je pensay le lendemain aux moyens de luy parler, & j'y pensois encore lorsque je le vis entrer sur le soir avec un des amis de mon pere. Il vous est aisé de juger de tout l'effet d'une surprise si agréable ; celuy qui me le presenta me dit, qu'il m'amenoit un excellent Maître à danser, & qu'il m'apprendroit en tres-peu de tems les Contredanses d'Angleterre, que mon pere souhaitoit que je sçûsse. Il entra dans ce moment, il luy dit la même chose, & mon pere voulut me voir prendre ma premiere Leçon. Le Milord me la donna d'une maniere si aisée & si naturelle, qu'il auroit pû y tromper tout le monde, il me dit en dansant, qu'il me conjuroit luy sçavoir quelque gré de cette metamorphose, que je devois bien croire que ce qu'il faisoit, partoit d'un cœur fort tendre & fort empressé ; que s'il étoit assez malheureux pour que je ne sentisse aucune

cune diſpoſition à luy vouloir du bien, je luy declaraſſe de bonne foy, parce qu'il eſſayeroit de ſe guerir d'une paſſion, dont les commencemens étoient ſi vifs, qu'il auroit lieu de craindre dans la ſuite de n'en étre plus le maître. Je luy dis qu'il m'embaraſſoit beaucoup par une queſtion ſi bruſque, que la preſence de mon pere m'empêchoit de luy pouvoir répondre, & que s'il vouloit venir le lendemain, il me feroit plaiſir.

Mon pere parut tres-content de la capacité de mon Maître, il ne manqua pas de revenir le lendemain; & ayant plus de liberté pour me parler: Quelle ſera ma deſtinée, me dit-il en m'abordant, ſouffrirez-vous, Madame, que je vous aime, & ſerez vous aſſez bonne pour ne me pas haïr? Mon pere entra dans ce moment, ſa preſence m'empêcha de répondre comme j'aurois voulu, & tous ce que je pûs faire, ce fut de luy dire tout bas:

Aimez, & vous pourrez plaire.

Mon Pere ne reſta pas long-tems avec nous. Dés qu'il fut ſorti, le Milord me dit: Ha? Madame, que je ſeray heureux, ſi pour vous plaire il

ſuffit de vous aimer. Quand on a le merite que vous avez, repliquay-je en rougiſſant, il ſuffit d'aimer pour plaire: Mais, continua Camille, je ne veux pas m'arrêter au recit de nos converſations, & je me contenteray de vous dire que je n'ay jamais paſſé un tems ſi doux ni charmant, que celuy où je voyois tous les jours cet aimable Etranger. Nous étions tres-ſerieuſement occupez à chercher les moyens de faire conſentir mon Pere à nôtre Mariage. Le Duc de Toſcane avoit promis tout ſon credit au Milord, & le jour étoit pris pour cette demande, lors qu'un des amis de mon Pere, homme critique & trop rigoureux, ayant ſçû que le Milord venoit déguiſe dans nôtre Maiſon, & paſſoit pour mon Maître à danſer, il jugea que c'étoit une injure qui ne poûvoit être reparée que par la perte de ſa vie. Il vint trouver mon Pere; il luy découvrit ce ſecret amoureux, & luy en repreſenta les conſequences avec tant de force, qu'il ne ſe peut rien ajouter à la colere qu'il en conçeut. Il ſe perſuada que mon Amant m'avoit déja fait conſentir d'abandonnner ma gloire à ſa paſſion; & comme s'il en eût été pleinement informé, il reſolut de le ſacrifier à ſa haine.

Mais

Mais il arriva, que voulant regler avec son amy les moyens de le faire poignarder sans bruit, ils trouverent à propos de s'en ouvrir à un Gentilhomme fort déterminé, qui servoit mon Pere, & auquel il avoit une extrême confiance. Je luy avois par bonheur appris ce qui se passoit entre le Milord & moy; & comme il regardoit nôtre intrigue avec des yeux plus tranquiles que mon Pere, il me vint avertir du peril qui menaçoit mon Amant, que l'on juroit sa perte & que s'il ne partoit, il ne répondoit pas de sa vie. Mais, luy dis-je, lorsque mon Pere sera informé de son merite & de sa naissance, sans doute que son ressentiment s'appaisera. Non, Madame, reprit-il, ne vous en flatez point, j'ay déja tenté cette voye; j'ay voulu le faire connoître, & le rendre recommandable par l'amitié que Monsieur le Grand Duc a pour luy il en a pris un nouveau sujet de s'irriter: Quoy a-t'il dit, cet homme de qualité & de merite s'attache à me deshonorer; & sous un deguisement honteux il prend la liberté de voir ma fille? Il en mourra, le traître, s'est-il écrié, ou je mourray moy-même.

Je jugeay bien, ajoûta Camille, par le

le discours de ce Gentilhomme, qu'il faloit me resoudre de persuader au Milord de s'absentir, si je ne voulois l'exposer à mille perils. Imaginez vous de grace, quel cruel employ pour moy, de travailler à l'éloignement de la personne du monde qui m'étoit la plus chere. Cependant comme il n'y avoit point de malheurs que je n'envisageasse plus volontiers, que celuy de le voir dans le hazard d'une funeste avanture, & qu'il ne faloit pas perdre un moment à l'avertir, je conjuray ce même Gentilhomme, dont on vouloit se servir pour le perdre, de m'aider à le sauver : Mes prieres furent si pressantes, qu'aprés de grandes difficultez, il consentit de luy porter une Lettre de ma part. En voicy les termes :

Quoique j'aye lieu de croire qu'en vous perdant je perdray mon repos & l'unique bien de ma vie, il m'est d'une indispensable necessité de vous conjurer de partir. Mon Pere est trop irrité contre vous pour que j'envisage sans frayeur les suites que peut avoir sa colere : il est persuadé non seulement que je vous aime, mais que je vous en ay donné des marques

indignes de son sang & de ma gloire. Je vous le dis à la honte de ma partie, on employe en ce pays le poison, on assassine, & tout paroît permis pour venger son honneur. Comment pourriez vous toûjours vous garantir de ces parties secretes ? vous ne le sçauriez éviter, parce qu'elles sont toutes opposées aux manieres genereuses de vôtre patrie ; & quand bien vous seriez assez heureux pour les éviter, à quelles peines serois-je toûjours livrée, & que feriez-vous pour m'en guerir ? Si les fureurs de mon Pere ne menaçoient que ma vie, vous me verrez un courage qui peut-être vous surprendroit : mais helas ! vous y avez plus de part que moy ; & je vous avoüe sans rougir, que j'ay la-dessus toutes les foiblesses de mon sexe & d'une Amante. Partez, je vous en supplie au nom de l'amitié que vous m'avez si tendrement jurée, au nom de ma gloire, au nom de vous même. Ha ? que dis

dis-je? Que cet ordre me va coûter cher. Mais m'accuseriez vous bien de vous le donner sans peine, & ne joindrez-vous point l'injustice de soupçonner mon cœur a l'opiniâtreté de vouloir rester dans un lieu où vous avez des ennemis dangereux? N'ajoûtez pas ces cruelles circonstances à celles qui me rendent déja une des plus malheureuses personnes du monde: Souvenez-vous que je vous aime d'une maniere si peu commune, que pour vous garantir même de l'apparence du peril, je sacrifierois ma vie. Souvenez-vous encore, que celuy qui nous persecute est mon Pere; que vous ne sçauriez rien faire contre luy, dont je ne ressente le contre coup, & qu'enfin vôtre éloignement, qui me causera peut-être la mort, est la seule grace que je puisse vous demander mais je vous la demande comme une preuve d'obéïssance, qui vous conservera éternellement la possession de mon cœur. O Dieu! je

n'ay plus de force, la douleur me tuë: partez, plaignez moy, & m'aimez.

Mes larmes effacerent presque tous les caractéres de ma Lettre: Je la donnay au Gentilhomme dont je vous ay déja parlé, il la rendit au Milord, & luy confirma tout ce que je luy mandois. Il resta long-tems dans les plus violentes irresolutions que l'on puisse imaginer; mais enfin il se détermina, & m'écrivit ces mots:

Je vais partir, Madame: Il suffit, vous me l'ordonnez pour la conservation de ma vie; mais je puis vous assurer que ce commandement ne la prolongera guere. Mon éloignement servira de fer & de poison à l'injuste vengeance que vôtre Pere medite contre moy. Je mourray, Madame; mais au moins souvenez-vous que c'est en vous obéïssant.

La lecture de ce Billet me pénetra d'une si vive douleur, que je ne sçay comment toute ma raison n'y succomba point.

Le

Le Milord s'éloigna comme je l'avois souhaite, je me repentis mille fois de luy en avoir donné l'ordre, mais quand je pensois au peril qu'il auroit couru, je n'eusse pas souhaité que la chose eût été d'une autre maniere. Mon Pere ne douta point qu'un départ si précipité ne fût l'effet de quelque avi· : Il me voulut épargner les suites fâcheuses qu'auroient dû avoir la reprimende qu'il m'auroit faite sur ce qui s'étoit passé : Mais il resolut de me marier promtement, pour se délivrer à l'avenir des inquietudes que donne la conduite d'une jeune personne. Il n'a rien trouvé jusqu'à present qui me convienne.

Je commençois, aidée par ma raison & par l'absence du Milord, de l'oublier ; cependant je me trouvois encore des momens si foibles & si tendres pour luy, que me défiant de moymême, j'évitois avec soin d'apprendre de ses nouvelles. Lorsque vous étes arrivé, je vous avoüe qu'encore que vous meritez beaucoup, je n'aurois point eu des dispositions si particulieres en vôtre faveur, sans l'extrême ressemblance que je trouve entre vous & mon Amant : Si-tôt que je vous vis, je crûs le voir : Memes traits, même son de

voix ; & mon cœur également surpris & flaté, se laissa séduire au penchant de vous aimer. Mais gardons nous de donner trop de liberté à nôtre tendresse. J'ay des surveillans ; je suis malheureuse : Vous voyez comme quoy il m'a falu rompre avec ce que j'aimois tant ; helas ! Que n'ay-je pas à craindre avec vous ?

Lors qu'elle eut cessé de parler, Panfilia touchée de la sincerité de cette belle personne, crût qu'elle ne devoit plus abuser de sa credulité : Elle luy avoüa sôn sexe, & luy demanda mille fois pardon de la petite supercherie qu'elle luy avoit faite. Camille en eut un secret dépit, qu'elle ne voulut pas luy faire paroître : Elle la remercia même de l'avoir tirée d'une erreur, qui peut-être luy auroit coûté cher dans la suite, & les Princesses Bourgueuse & de Sonnino ayant demeuré à Luques tout le tems qu'elles avoient resolu, en partirent pour retourner à Rome, accompagnées de Panfilia.

Fin de la Nouvelle.

Je demeuray dans une tristesse qui surprit le Comte d'Argil. Qu'avez-vous, me dit-il, vous ne loüez point cette petite Nouvelle ? Ne la trouvez-vous

vous pas à vôtre gré ? Ou voulez-vous encore par quelque autre Ouvrage de Dona Maria, vous affermir dans le dessein que vous avez de l'aimer ? Il seroit difficile, luy dis-je, de n'être pas content de ce que je viens de lire : mais ne voyez-vous point comme moy, que c'est son Histoire, & qu'elle s'est contentée d'emprunter des noms, & de mettre la scene dans un autre pays. Je ne vois point cela, repliqua le Comte : Il peut arriver tous les jours de pareils évenement, on peut les sçavoir & les écrire. Non, non, m'écriay-je, elle particularise trop ceux-cy, pour qu'ils ne luy soient pas propres : C'est elle qui est Camille. Bon Dieu ! Quelle Lettre, continuay je en relisant celle qui étoit écrite au Milord, pour l'obliger à partir ; que de délicatesse, que de passion ! Sans doute elle l'aime encore ; & son Pere embarassé d'elle, n'a point trouvé de meilleur moyen pour la guerir, que de l'éloigner. C'est là le sujet de son voyage ; c'est ce qui l'amene en nôtre Cour : elle y vient le cœur tout rempli de tendresse. Jugez quelle entreprise, de vouloir détruire un Rival aimé, & de vouloir plaire à une personne prévenuë.

Je suis surpris, dit le Comte, que vous soyez si allarmé : Vous vous faites des monstres pour les combattre ; & je vous reconnois si peu en cette occasion, que j'ay besoin de mes yeux, pour m'assurer que c'est vous qui me parlez. Je vous avoüe, luy dis-je, que je commence d'être honteux de mes foiblesses: mais que puis je dire pour ma justification ? Je me sens déja touché violemment, & vous sçavez de quoy l'on est capable dans ces premiers mouvemens. Allons à Londres, ajoûtay-je, Dona Maria par son esprit, par le jalousie, & les inquietudes qu'elle m'inspire, ne me met que trop en état de vaincre la passion que j'ay pour la Comtesse : Allons insulter aux charmes de cette infidelle, & rendre hommage à ceux de la Portugaise.

Le Comte approuva fort mon dessein. Il commençoit de s'ennuyer à Clevedom, & il fut ravi de pourvoir retourner à Withall, sans avoir la malhonnêteté de me quitter. Je luy parlay pendant tout le chemin de l'aimable Mandoza ; je lûs plus d'une fois sa Nouvelle ; & cette lecture ne servit qu'à me confirmer dans l'opinion où j'étois qu'elle aimoit quelqu'un. Il est vray que malgré ma peine je trouvois quel-

que sujet de consolation, quand je venois à songer qu'il y avoit déja longtems qu'elle n'avoit vû son Amant; je me flatois que son idée pouvoit être encore assez vive pour deffendre son cœur contre le Duc de Monmouth; & que mes soins seroient assez pressans pour me faire preferer à l'absent, & même au jeune Duc.

Dans cette confusion de pensées, j'arrivay à Londres. Aprés avoir salué le Roy, qui me reçût avec ses bontez ordinaires, & qui ne laissa pas de me faire la guerre de mon séjour à la Campagne, dont il étoit mieux informé que je ne le croyois; je passay dans le grand apartement de la Reine, où elle tenoit le Cercle. Le premier objet qui frappa mes yeux, ce fut la Comtesse, plus belle que je ne l'avois jamais vûë, & la Portugaise maigre & brune, mais avec cela des traits assez reguliers, de belles dents, & des yeux capables de desarmer les cœurs les moins dociles.

Elle me regarda avec attention comme un homme qu'elle n'avoit pas encore vû. Je remarquay qu'elle parloit à Miledy Hyde; & comme dans ce moment ses yeux étoient attachez sur moy, je ne doutay pas qu'elle ne luy deman-

dât mon nom. Sa curiosité me donna de la joye; & sans hésiter je m'approchay d'elle, & je luy dis: Ne demandez mon nom qu'a moy-même, Madame, je suis revenu exprés pour vous le dire. Elle rougit & demeura surprise d'un Compliment si singulier. Hé! qui vous a informé, Milord, repliquat'elle, que je parlois de vous? Il faut que vous avez un genie bien habile, puis qu'à peine j'avois ouvert la bouche, que vous sçaviez déja ce que je disois. Miledy Hyde se joignit à nôtre conversation; & comme j'avois envie de me rendre agreable, je fis paroître une vivacité d'esprit & un enjoüement qui ne dépleurent pas à Dona Maria. Mais pendant que je l'entretenois, la Comtesse attentive à ce qui se passoit; & le Duc de Monmouth de son côté, qui avoit aussi ses interêts à ménager. (Car il me l'a raconté depuis peu de jours) sentoient une égale fureur, de voir entre Mandoza & moy des airs de connoissance aussi-bien établis, que si nous nous fussions vûs depuis plusieurs années. Le respect dû à la Reine nous empêcha de parler ensemble aussi longtems que je l'aurois souhaité; & il me fut impossible pendant le reste du soir de la rejoindre.

Lors-

Lorsque je fus revenu dans mon appartement, la Duchesse de Bouquinkam qui m'avoit vû parler à la Portugaise, me demanda si je n'avois pas été charmé de son esprit: Je luy dis avec une differençe affectée, que je n'y trouvois rien de merveilleux; qu'elle avoit assez de feu, mais qu'il étoit difficile que cette vivacité s'accordât avec un grand jugement; & que je faisois peu de cas d'une tête sans cervelle. Elle fait beaucoup de bruit icy, ajoûta-t'elle, & comme la Reine la considere, il y a plusieurs Dames qui luy ont donné à manger. J'ay fait à mon tour une partie avec la Duchesse de Richemont, Miledy Hyde, la Comtesse de Fesmuth & elle, pour la mener à Sionhill. Quoy! Repris-je brusquement, vous n'en avez mis que des Femmes? Non, dit-elle: Le Duc de Monmouth & le Comte de Saint Alban mouroient d'envie d'y venir; mais la Reine qui sçait leur passion pour Dona Maria, l'auroit peut-être trouvé mauvais; & bien éloigné de faire ma Cour, comme j'en ay l'intention, je me serois fait une affaire. Je loüay sa prudence; mais je luy dis que la Reine ne seroit point fâchée que je fusse de cette promenade, & que j'y menerois le Comte d'Argil, le Comte

d'Oxfort, & George Porter, dont l'esprit avoit quelque chose de si réjoüissant, que j'étois bien certain que toutes les Dames seroient ravies de l'avoir.

Pensez-vous, repliqua-t'elle, qu'il puisse être guay dans un lieu où il verra la Duchesse de Richemont ? Et aprés l'attachement qu'il a eu pour elle, & les pieces qu'elle luy a faites, n'est-il pas certain qu'il affectera un air serieux. Je m'éclatay de rire. Vrayement, luy dis-je, il ne prend pas les choses si fort à cœur que vous le pensez : Il se fait un jeu de tout. Ha ! Vous luy faites à croire, s'écria-t'elle, je n'ay pas oublié ce qu'il m'en disoit il n'y a que deux jours. Et que vous disoit-il, repris-je. Tout ce que dit un homme desesperé. Quoy ! Vous donnez dans le paneau ; continuay-je ? Tout le monde y donneroit comme moy, dit-elle ; & sans doute il n'a pas trop de tort de se plaindre de vôtre sœur.

Souffrez que je vous interrompe, dit le Comte d'Aran, pour vous demander, Milord, quel sujet de querelle il y avoit entre la Duchesse de Richemont & Porter. Vous étes peut-être le seul à la Cour qui l'ignoriez, dit le Comte de Saint Alban ; mais cela ne m'é-

m'étonne pas ; pour l'ordinaire on ſçait moins les nouvelles de ſes proches que des autres ; & pendant que Milord Duc va un peu reprendre haleine, je veux vous conter cette petite avanture.

La Ducheſſe de Richemont n'avoit pas encore onze ans lors qu'elle fut mariée à Milord Herbert, fils du Comte de Pembrok ; mais il mourut ſi promtement, qu'elle n'étoit qu'un enfant quand elle parut à la Cour avec ſon habit de veuve ; & bien que ſes traits ne fuſſent pas abſolument formez, nous ne laiſſions pas de connoître par ſon éclat, qu'elle ſeroit la plus belle perſonne d'Angleterre.

Un jour que pour cueillir des fruits elle étoit montée dans un arbre du petit Jardin du Roy, où l'on n'avoit pas la liberte d'entrer, comme elle étoit habillée de noir avec une grande robe & un voile qui la couvroit toute entieré, Sa Majeſté qui l'aperçût de fort loin, ne ſçût comprendre qu'elle ſorte d'oiſeau ce pouvoit être : Car ſon voile, qui étoit étendu ſur les branches des arbres, reſſembloit à de grandes aîles. George Porter, le plus jeune des Courtiſans, & l'un de ceux qui étoit le mieux dans l'eſprit du Roy, ſe trouva

auprés de luy : Je dois vous dire qu'il n'en étoit pas seulement distingué par son esprit charmant & enjoüé, par sa bonne mine, & par la regularité de ses traits ; mais qu'il l'étoit par son adresse, qui le mettoit au dessus de tout ce que nous étions, excepté du Duc de Bouquinkam.

Le Roy sçachant que Porter tiroit fort juste, il l'apella : Vous devriez bien, luy dit-il, aller tuer ce gros Oiseau que j'aperçois dans un arbre de mon petit Jardin : Il regarda quelque tems vers l'endroit que Sa Majesté luy montroit ; & comprenant que l'Oiseau étoit trop éloigné, pour qu'une bale pût l'atteindre, il dit au Roy qu'il alloit prendre un fusil, & que dans un moment il luy apporteroit ce papillon : mais il eut une grande envie de rire, lors qu'en approchant de l'arbre, il reconnut la jeune Comtesse de Pembrok, qui le regardoit avec un soûrire enfantin, & qui luy jettoit des fruits à la tête. Il considera avec plus d'attention qu'il eût encore fait sa beauté, la fraîcheur de son tein, la douceur de ses yeux : Tout ce qu'il voyoit en elle le charmoit ; & quand il vint à penser au dessein avec lequel il étoit venu, il ne pouvoit se le pardonner : il jettoit les

yeux

yeux sur elle, ensuite il regardoit son fusil; & ses manieres jointes à son silence, la mirent dans une grande peine. Qu'avez-vous Porter, luy dit-elle? vous ne parlez point, & vous semblez tout interdit. Ha! Madame, repliqua-t'il, si vous sçaviez ce qui m'amenoit icy, vous comprendriez assez que j'ay sujet d'être surpris. Le Roy vient de vous appercevoir: il vous a prise pour un Oiseau; & je venois, Madame: devinez pourquoy. Comment, s'écria-t'elle, pour me tuer? Oüy, pour vous tuer, reprit-il: J'ay promis au Roy de luy raporter de vos plumes. Ca, ça, dit-elle en soûriant, il faut que vous luy teniez parole; & que nous le trompions: Je vais me mettre dans une grande Corbeille couverte, & l'on me portera de cette maniere dans sa Chambre. Elle en envoya querir une sur le champ: Un de ses Gentils-hommes prit un côté, & Mr. Porter prit l'autre. Pendant ce tems-là il disoit mille jolies choses à la Comtesse; elle ne luy répondoit rien où il n'y eût beaucoup d'esprit & de vivacité: le chemin ne leur parut que trop court.

Porter presenta la Corbeille au Roi, lui disant qu'il avoit eu le bonheur

de prendre le papillon tout en vie ; & qu'il aimeroit mieux être mort que de l'avoit tué, tant il étoit beau. Sa Majesté impatiente de le voir, ouvrit promtement la Corbeille ; & la jeune Comtesse se jettant à son col, luy donna un sujet de surprise fort agreable. Il n'étoit pas étonnant qu'elle embrassât le Roy avec tant de familiarité : personne n'ignore qu'ils avoient été élevez ensemble, & qu'il la regardoit comme sa sœur.

Depuis ce jour on ne l'appella plus que le Papillon ; & il y a plusieurs Cours dans l'Europe où on la connoit mieux sous ce nom, que sous le sien propre. Porter fut si touché de ses charmes naissans, qu'il ne pouvoit plus vivre sans la voir ; mais il ne put donner un libre cours à sa passion, parce qu'on la maria au Duc de Richemont, & que son rang de Princesse du Sang la mettoit si fort au dessus de luy qu'encore qu'il fût un des plus aimables hommes de la Cour, il perdit toute sorte d'esperance de luy plaire ; & comme il crût qu'une autre passion pourroit effacer de son cœur celle qui y regnoit déja si souverainement, il devint amoureux d'une Comedienne appellée Mistrisse Long : il la mena à la Campa-
gne

gne avec luy, afin que l'absence & les douceurs qu'il goûtoit dans le commerce de cette Fille, pussent le guerir.

Le Roy qui ne sçavoit rien de ses sentimens pour la Duchesse de Richemont, se fâchoit quelquefois contre luy de la negligence qu'il avoit pour venir à la Cour; mais il ne luy répondoit rien là-dessus, & ne se corrigeoit point. Tous les malheurs qui arriverent en ce tems-là en Angleterre, suspendirent la passion de Porter. La Duchesse de Richemont étant devenuë veuve encore une fois, passa en France avec la Reine Mere, dont elle étoit Dame d'honneur: elle apprit par l'exemple de cette grande Princesse, & par sa propre experience, que les fortunes les plus élevées, & qui paroissent les mieux affermies, sont sujettes aux plus grandes revolutions: Elle, dont la beaute étoit si parfaite & la magnificence si extraordinaire, qu'elle ne paroissoit guerre moins qu'une Reine, se trouva reduite à manquer des choses les plus necessaires; & je luy ay entendu dire qu'elle passa presque tout un Esté sans gands, ne pouvant se resoudre d'en mettre de vieux, & n'ayant pas de quoy en acheter de neufs.

Mais

Mais pour quitter les reflexions morales, je vous diray qu'elle n'avoit pas à Paris le cœur si fier qu'elle l'avoit eu à Londres; & pour faire diversion avec les déplaisirs dont elle étoit accablée, elle voulut bien écouter favorablement les vœux de Monsieur Howard, Cavalier de merite, comme vous le sçavez, des mieux faits & des plus galants: il avoit quitté l'Angleterre, comme beaucoup d'autres, & il étoit devenu passionnément amoureux de cette Duchesse: Elle le souffrit d'abord avec indifference; & cette indifference se tourna au bout de quelque tems en affaire serieuse. Il est vray qu'ils s'observerent si bien, qu'on ne penetra point leurs sentimens jusqu'au retour de la Duchesse à Londres; mais la jalousie qu'elle eut contre la Comtesse de Scherosbery; que Monsieur Howard aimoit avant son départ d'Angleterre, & qu'il fut voir à son retour avec empressement, l'obligea d'éclater, & de détruire tout d'un coup les mesures qu'elle avoit prises pour le secret.

Monsieur Howard la voyant indignée, luy dit qu'elle étoit en état de s'assurer pour jamais de son cœur; qu'elle n'avoit qu'à consentir de l'épouser, qu'il luy seroit fidelle jusqu'à

la

la mort, & qu'elle trouveroit dans ses sentimens toute la tendresse & toute la reconnoissance qu'elle pouvoit souhaiter. Madame de Richemont hésita sur une resolution si importante ; mais considerant que les Duchesse ne perdent ni leur nom ni leur rang en Angleterre lors qu'elles se marient à des personnes moins qualifiées, elle crût qu'ayant été mariée deux fois par le choix de la Cour, elle pouvoit pour la troisiéme disposer de sa main en faveur d'un galant homme, qui luy plaisoit. Elle donna donc une parole positive à Monsieur Howard, pourveu qu'il s'engageât de tenir encore quelque tems le Mariage secret. Il trouvoit de trop grands avantages dans cette alliance, pour manquer l'affaire sur une si petite chose : il luy promit plus même qu'elle n'exigeoit ; & il ne songea qu'à s'assurer d'une maison commode, où celebrer le Mariage sans bruit & sans éclat.

Monsieur Porter s'étoit marié ; & il étoit separé d'avec sa femme, bien qu'elle fût belle, & d'une naissance distinguée : il continuoit de vivre à la Campagne avec sa Comedienne, cherchant à oublier la beauté de Madame de Richemont ; son absence luy avoit don-

donné quelque tréve: il s'étoit fait une raison sur l'inpossibilité de plaire à une Dame, qui luy avoit toûjours paru fort attachée à elle-même, & fort indifferente pour les autres; il se consoloit de son malheur, dans la pensée que tous ceux qui l'aimoient n'avoient pas éprouvé un sort plus favorable.

Voilà donc la situation où il se trouvoit, lors qu'un soir qu'il étoit déja retiré, on vint l'avertir que Monsieur Howard demandoit à le voir pour une affaire de consequence. L'amitié qui les unissoit ne luy permit pas de le faire attendre un seul moment: il courut au devant de luy, & ils s'embrasserent comme des personnes qui ont passé deux ans sans se voir. Ensuite Monsieur Howard luy dit, que dans la plus importante affaire de sa vie il n'avoit pû jetter les yeux que sur luy, pour le rendre dépositaire de sa bonne fortune; qu'il étoit à la veille d'épouser la plus grande Dame d'Angleterre & la plus aimable, mais qu'elle vouloit que le Mariage se fît secretement, & qu'il le conjuroit de luy prêter sa maison. Porter receut le confiance de son amy avec une joye difficile à exprimer: il l'embrassa encore, & luy dit, que tout ce qu'il avoit, étoit à luy sans reservé; qu'il

qu'il en pouvoit disposer, & qu'il entroit même si fort dans les regles du secret, que s'il vouloit luy faire un mistere du nom de cette Dame, il ne le luy demandoit point. Howard repartit que s'il s'agissoit d'une affaire où il eût part tout seul, il ne seroit pas capable de luy rien cacher ; mais que sa Maîtresse luy avoit defendu avec tant d'autorité de la faire connoitre, qu'il ne pouvoit pas se dispenser de luy obéir. Obeissez luy, continua Porter, je vous jure que je me tiendray avec Mistriss Long dans mon apartement le plus reculé, & que vous ne serez importuné par personne dans les plaisirs de vôtre Hymne. Là-dessus Monsieur Howard impatient prend congé de luy, retourne vers la Duchesse, & luy rend compte des démarches qu'il venoit de faire. Je suis ravie que vous ayez choisi Porter, luy dit-elle, il y a long-tems qu'il me témoigne une estime particuliere ; mais je ne pretends pas que nôtre Matiage luy soit caché ; il est plus capable de le sçavoir qu'aucun homme de la Cour, & vous pouvez luy dire tout.

Le voyage & le jour étant reglez, la Duchesse & son Amant partent à petit bruit ; il arrivent chez leur amy, qui

ne

ne paroît point, & qui ſe enferme dans ſa chambre. Howard le demande, on luy dit qu'il n'eſt pas dans la maiſon, & qu'il peut ordonner de tout comme dans la ſienne.

On preparoit les choſes neceſſaires à la ceremonie, quand le feu prit dans une chambre, & gagna celle de la Ducheſſe, qui ſe trouvant troublée & confuſe de cet accident, monte en haut par un degré dérobé; elle voit une porte entrouverte, elle y entre, c'étoit celle du Cabinet de Porter, où il étoit occupé à chercher dans une caſſette des papiers; mais ayant trouvé le Portrait en mignature de la Ducheſſe de Richemont: où elle étoit peinte toute de ſa grandeur, & vêtue en homme, comme elle eſt en pluſieurs endroits à Withal, parce qu'il n'a jamais été une taille plus majeſtueuſe & une plus belle jambe que la ſienne: à cette vûë il avoit ceſſé ſa recherche, & il admiroit ce Portrait, ſentant renouveller dans ſon cœur les profondes bleſſures que la Ducheſſe y avoit faites: il ſoûpiroit pour elle, lors qu'il entendit du bruit, & que tournant la tête, il l'aperçeut arrêtée à la porte.

Il n'a jamais été un plus agreable ſurpriſe que fut la ſienne: il courut au

au devant d'elle ; & la faluant avec beaucoup de refpect, il luy demanda par quel bonheur il la voyoit chez luy ? Par une preference, luy dit-elle, que je vous ay donnée fur tous mes amis, je viens avec Monfieur Howard pour l'affaire qu'il vous a dite. Cela s'appelle, interrompit Porter, que vous avez eu affez bonne opinion de moy, pour répondre de ma difcretion à la Dame qu'il va époufer ; & vous allez, Madame, augmenter par vôtre prefence les plaifirs de cette fefte. Comment, s'écria la Ducheffe en s'éclatant de rire, eft-il poffible que pour un homme d'efprit, vous ne foyez pas encore au fait ; & n'avez-vous point deviné que c'eft mon propre fecret que je remets entre vos mains? A ces mots, Porter la regarda long-tems fans rien dire ; mais il fut enfin abandonné de toutes fes forces, il tomba fur fa chaife dans une fi grande foibleffe, qu'il fembloit qu'il alloit mourir.

La Ducheffe étoit étrangement furprife d'un mal fi fubit : elle avoit beaucoup d'inquietude, & elle alloit appeller du fecours, quand il la pria de luy accorder un moment d'audience. Elle fe plaça auprés de luy, & il la regarda encore quelques momens, fans trou-

trouver les paroles dont il avoit besoin pour luy expliquer la violence de sa passion.

Madame de Richemont attribuoit son silence à sa langueur, car elle luy connoissoit tant d'esprit, & il s'énonçoit avec une si grande facilité, qu'il n'étoit pas possible que rien le pût embarasser : mais quand on aime, le respect & la crainte sont inseparables; ils sçavent faire de la personne du monde la plus hardie, la personne du monde la plus timide.

Enfin ce Cavalier se sentant presse de son déplaisir : Est-il possible, Madame, luy dit-il, que vous ayez choisi ma maison pour vous marier, & que le meilleur de mes amis soit assez heureux pour vous plaire? Quoy ! je vais être le témoin de vôtre commune satisfaction, pendant que condamné à un silence éternel, je continueray de vous adorer, sans aucun espoir? Oüy, Madame, ajoûta-t'il, oüy je vous adore depuis le jour fatal où le Roy m'envoya avec des armes vous chercher dans le petit Jardin de Withal; vos yeux me lancerent des coups inevitables : au lieu de vous blesser, comme on me l'avoit commandé, je revins à vôtre suite le cœur percé de mille traits; mais

mais vous étiez un enfant, vous étiez un papillon leger & volage ; quel moyen de vous entretenir alors d'une passion qui devenoit si serieuse, & qui me faisoit déja tant souffrir ? Vos beautez augmenterent, mon amour augmenta ; je vous rendois en secret mille hommages, je poussois mille soûpirs vers vous, que je n'osois vous faire entendre : vôtre rang de Princesse du Sang m'étonnoit. Que seroit-ce, disois-je, si le Duc de Richemont, ou si le Roy informé de ma passion defendoit à la Duchesse de jetter jamais les yeux sur moy ? que seroit-ce, si elle me regardoit, avec indignation & qu'elle vint à punir ma temetité de sa haine ? Je languissois dans ce cruel état, lorsque je crûs que l'absence étoit le seul remede à mes douleurs : Je me mariay, & je partis pour la Campagne avec ma femme ; mais le peu de goût que j'avois pour elle, me rendoit si opposé à tout ce qu'elle pouvoit souhaiter, qu'aprés avoir passé de tems ensemble à nous rendre miserables, nous nous separames.

Pour me faire un amusement, je m'attachay à Mistrisse long : elle est douce & complaisante. Je ne vous voyois plus, Madame, je ne parlois jamais

mais de vous ; & si je n'étois pas tout-à-fait guery, j'étois assurement moins malade. Vôtre veuvage, vôtre sejour en France, tant de malheurs & de révolution arrivées dans ce Royaume : toutes ces choses, dis-je, m'occupoient. Helas ! qu'êtes-vous venu faire par vôtre presence ? vous étes venuë ouvrir toutes mes blessures, me faire connoître que vôtre cœur est sensible au merite ; que pour vous plaire, il ne faut pas être toûjours Duc de Lenox & de Richemont, & que si j'avois mis en pratique tout ce que l'Art d'aimer enseigne ; si j'avois été plus hardy, & que depuis si longtems que je suis a vous je vous eusse découvert mes sentimens, peut-être que par reconnoissance, par bonté, que sçay-je enfin par raison, ou par caprice vous auriez fait pour moy ce que vous faites pour un autre ; qui à la verité a plus de merite, mais qui ne me surpasse ni en biens, ni en naissance, & qui ne me sçauroit égaler en amour. Voilà, Madame, voilà ce qui me cause le desespoir où vous me voyez, voilà ce qui va faire tout le malheur de ma vie. Voilà. . . . Porter, dit la Duchesse, avec un air de fierté propre à le tuër tout d'un coup, je me re-

reproche de vous avoir écouté si long-tems, mais la nouveauté de la chose m'a également surprise & imposé le silence : Je vous quitte & je vous défend de me parler jamais. En achevant ces mots, elle jetta un regard dédaigneux sur luy, elle sortit du Cabinet, & elle l'abandonna aux plus cruels déplaisirs qu'il eut encore éprouvez.

Monsieur Howard n'avoit pas plûtôt vû le feu, que tout son soin fut d'aller joindre la Duchesse, afin de la rassurer contre la peur qu'elle pouvoit avoir euë. Il courut dans sa Chambre sans la trouver, il l'apella inutilement, il crut qu'elle pourroit être descenduë, & il la cherchoit par tout, lors qu'il l'apperçût dans la Cour : Il s'avança vers elle, il connut bien à son air qu'elle étoit émuë ; mais il en attribua la cause à l'aprehension.

Je veux partir tout à l'heure, luy dit-elle, pour retourner à Londres. Quoy ? Madame, s'écria-t'il, partir sans me rendre heureux, vous ne voulez pas achever ce que vous avez resolu en ma faveur. Je veux l'achever, luy dit-elle, mais ce ne sera jamais dans cette Maison ; je regarde comme un mauvais augure le feu qui vient d'y prendre. Hé ! Madame, repliqua

Monſieur Howard, qui n'étoit point au fait; le feu eſt un ſigne de joye & de réjoüiſſance; l'on ne gagne point de Bataille, l'on ne prend point de Ville, il ne ſe paſſe rien de conſiderable, que l'on n'ordonne d'en allumer: Le hazard a fait ce que j'aurois peut-être fait moy-même ſi j'y avois penſé. La Ducheſſe ne ſe rendit point a ſes raiſons, il falut partir ſur le Champ, & prendre de nouvelles meſures pour ſon mariage.

Pendant qu'elle s'éloignoit, Porter paſſa tout d'un coup de l'extreme abatement où ſa douleur l'avoit jetté, à la plus grande fureur dont un homme peut-être capable: Il ne regarde plus Monſieur Howard comme ſon plus ancien & ſon plus intime Amy, il le regarda comme ſon Rival, comme le raviſſeur d'un bien auquel il ſe croyoit endroit de prétendre; & dans les premiers mouvemens de ſa colere, il ne trouva point de meilleur moyen pour ſe venger, & pour punir la Ducheſſe des airs mépriſans qu'elle venoit d'avoir, que de s'égorger à ſes yeux avec celuy qu'elle aimoit.

Il ſe leva bruſquement pour l'aller chercher, mais il fit enſuite réflexion qu'un procedé ſi violent ſeroit deſap-

prou-

prouvé de tout le monde, & qu'il n'étoit point permis dans les regles de la bienseance, d'attaquer un homme qui venoit se mettre entre ses mains. Son honneur n'appaisa pas sa colere, il en suspendit les effets pour un moment: Car aussi-tôt qu'il vint à songer que le mariage alloit se faire, la jalousie se rendant Maîtresse de son cœur, il sortit de son Cabinet, pour aller percez de mille coups de poignard un homme, pour lequel en tout autre tems il auroit donne sa vie. Etrange effets de l'amour! Il prend un empire si absolu dans nôtre ame, que l'on ne trouve point d'armes pour le combattre, & les plus grands Heros deviennent aussi foibles que le moindre des hommes.

Il marchoit d'un pas precipité, lors que sa Maîtresse le rencontra; elle luy venoit rendre compte du départ de la Duchesse de Richemont avec Monsieur Howard: Il ne put s'empêcher d'en avoir quelque joye, quand il fit reflexion aux extremitez où il étoit resolu de se porter; & aprés avoir appellé toute sa raison & toute sa force à son secours, il resolut de ne point aller à la Cour, qu'il ne se sentît absolument gueri.

Cet exil volontaire avoit déja duré

plusieurs années ; mais il se trouva obligé de venir à Londres ayant appris que sa fille appellée Olive, que l'on y élevoit, & qui étoit belle & jeune, avoit inspiré une grande passion au Comte de Candick, que le merite & l'esprit, joint à la naissance & aux grands biens, rendoient l'homme de la Cour le plus redoutable dans une intrigue de cette nature.

C'est luy qui eut une affaire si cruelle à Paris en 1667. avec des Officiers aux Gardes, lesqu'els l'ayant rencontre à la Comedie, eurent la lâcheté de l'attaquer avec tant d'avantage, qu'encore qu'il se défendit comme un Lion, ils le percerent de coups, & le laisserent pour mort. Le Roy resolut d'en faire un severe exemple, mais le Comte de Candick, plus allarmé du peril que ses ennemis courroient, que du propre danger où il étoit, se fit porter à Saint Germain, & là il demanda leur Grace au Roy, avec tant d'instance d'affection, qu'il l'obtint.

Olive l'aimoit comme sa vie, & il l'aimoit comme la sienne : Cependant Monsieur Porter outre de cette passion, ne balanca point à vouloir rompre un commerce qui interessoit si fort sa gloire & celle de sa fille. Il se rendit à Londres

dres sans qu'elle en sçût rien, & il méditoit de l'enlever, lors qu'étant allé avec un de ses Amis à la promenade à Hidparq, la premiere chose qu'il vit ce fut Olive, dans le Carosse de son Amant. Cette rencontre excita toute sa colere; il ne sçût differer les effets de sa vengeance, il se jetta hors de son Carosse l'épée à la main, il courut à celuy où elle étoit, & il alloit la tuer sans misericorde, lorsque le Cocher effrayé foüeta ses Chevaux, & les faisant courir à toute bride, il la garantit d'une mort bien certaine.

Le Comte d'Evincher ayant appris cette avanture, craignit pour Milord Candich, les suites d'un ressentement si legitime & si violent: Il vint trouver Olive qui étoit encore épouvantée de la fureur de son Pere: Il luy promit une fort grosse pension si elle vouloit rompre tout commerce avec son fils: il lui fit sentir le danger qu'ils couroient l'un & l'autre s'ils continuoit de se voir enfin elle se détermina, & partit secretement pour France, où il executa la parole qu'il luy avoit donnée, d'avoir toûjours soin d'elle.

Je ne m'arrêteray point à vous raconter la douleur du Comte de Candich, c'est un aimable Amant, mais ses lar-

mes pour la perte d'une Maîtresse furent bien-tôt essuyées, par une nouvelle qui ne luy devint pas moins chere. A l'égard de Porter il retourna chez le Docteur de Fraser, où il demeuroit quand il venoit à Londres.

Ce Medecin, qui est des plus habiles, l'étoit depuis long-tems de la Duchesse de Richemont.

Il arriva qu'une nuit Monsieur Howard se trouva surpris d'une apoplexie, qui mit sa femme & toute sa Maison au désespoir. Aprés avoir envoyé 20. Valets pour chercher du secours, la Duchesse impatiente & transportée de douleur prit un flambeau dans sa main, sans reflêchir à ce que l'on pourroit croire de trouver une personne comme elle dans les ruës : Elle s'avança vers la Maison du Medecin, n'ayant sur elle qu'une robe de Chambre, des mules, & pas même des bas. Ceux de ses gens qu'elle avoit envoyez étoient arrivez chez le Docteur, ils en avoient déja fait ouvrir la porte ; ainsi la Duchesse entra sans fraper ; & dans le trouble où elle étoit, elle ouvrit la premiere Chambre où elle trouva une clef.

Au bruit qu'elle fit, Porter qui étoit couché entrouvrit son rideau ; & jamais homme n'a été plus surpris qu'il le

fut,

fut, de voir entrer la Ducheſſe preſque nuë à une heure ſi extraordinaire, & dans un tems où elle devoit ſi peu penſer à luy.

Il luy vint cent fois dans la tête qu'elle étoit morte, & qu'elle venoit pour luy ordonner quelque choſe. Si les Ames ont une connoiſſance parfaite de ce qui ſe paſſe, diſoit-il, quand elles ſont ſéparées de leurs corps, celle-cy a découvert juſqu'au fonds de mon cœur les traits inéfaçables qu'elle y a gravez: elle me choiſit entre ceux qui l'ont aimée, comme celuy qui l'aime davantage: Mais ſans compter qu'il n'avoit qu'une mediocre foy pour les Eſprits, il ne pouvoit entrer dans le ſien que la Ducheſſe dût être ſi belle aprés ſa mort: la vivacité de ſes yeux & celle de ſon teint, ſes cheveux blonds, dont quelques boucles échapoint ſous ſes cornettes, ce port majeſtueux & le ſon de ſa voix, qui frapa auſſi-tôt ſon cœur que ſes oreilles; tout cela, dis-je, étoit d'une perſonne trop vivante pour ſe figurer qu'elle fût morte. Il ne diſoit rien interdit & confus, lors qu'elle vint l'embraſſer. Ha! Docteur Fraſer, luy dit-elle, eſt il poſſible que vous dormïez pendant que le pauvre Monſieur Howard eſt à l'extremité:

venez au nom de Dieu, venez avec moy, ne perdons pas un moment. Porter la prit à son tour entre ses bras. Ah! Cruelle & barbare Duchesse, luy dit-il, vous que la Fortune me livre pour tirer une juste vengeance de vos mépris, ne pensez pas que je veüille laisser échaper une occasion si favorable.

En reconnoissant Porter, elle demeura transie: Elle eut pourtant assez de presence d'esprit pour prendre son parti. Quoy, luy dit-elle, voudriez-vous me déplaire, & devoir à vôtre violence ce que vous devez attendre de vôtre merite: Vôtre perseverance me touche, & vôtre respect achevera de captiver mon cœur: Vous voyez où mon devoir m'appelle, mon mary est mourant, ne me retenez pas davantage, & comptez que cette preuve de vôtre respect me touchera plus sensiblement que si vous me mettiez une Couronne sur la tête mais je vous avertis que si vous étes capable d'oublier ce que vous me devez, je vais devenir furieuse, & mes cris redoublez m'auront bien-tôt attiré assez de secours pour m'arracher de vos mains.

Porter flatté d'un côte, & menacé de l'autre, étoit le plus irresolu de tous

les

les hommes : Il se doutoit bien, qu'en laissant la Duchesse, il perdoit une occasion difficile à recouvrer : Mais il craignoit le bruit & le vacarme, & il craignoit encore davantage de luy déplaire. Il l'assura que dût-elle le payer d'ingratitude, il préfereroit ses duretez à des faveurs qu'il obtiendroit malgré elle.

La Duchesse aussi-tôt profitant de cette bonne disposition, sortit de sa Chambre, & trouva le Medecin qui descendoit de la sienne, & qu'elle obligea de se hâter de venir chez elle.

Dés que Porter l'eût perduë de vûë, il commença de se repentir de son obeïssance. Que me pouvoit-il arriver de pire, s'écria-t'il ? Elle me quitte la barbare, & elle va se moquer de ma soûmission avec tout le monde. Ce qu'il avoit prévû ne manqua pas d'arriver ; la Duchesse conta son avanture a Madame de Bouquinkam, celle-cy à une autre ! L'on ne parla plus à la Cour que de la passion de Porter, & chacun le plaisanta selon son génie. Il étoit au désespoir ; ayant sçû que la Duchesse devoit aller à Windsor avec quelques Dames, il ne manqua pas de s'y rendre dans la resolution de luy reprocher tous

les outrages qu'il croyoit en avoir reçûs. Mais que des beaux yeux ont de charmes. A peine eut-elle tourné les siens sur luy d'une maniere moins rigoureuse qu'elle ne faisoit ordinairement. qu'il se crut trop heureux ; & renonçant à sa Compagne, il est revenu à la Cour plus Courtisan que jamais. Cependant la Duchesse continuë de le railler sans quartier : Il pretend que le dépit l'a gueri, mais je croy que sa haine est amour, & que malgre tout ce qu'il nous conte là-dessus, il l'aime encore.

Et moy, dit le Duc de Bouquinkam, je croy que non ; mais en verité n'avez vous point de honte d'avoir fait une si longue histoire, je croyois que vous auriez achevé en quatre mots ; il y a une demie heure que vous parlez, & quoy que ce soit fort bien, je trouve que vous auriez dû être un peu plus court. Il ne tenoit qu'à vous de me faire taire, si je vous fatiguois, dit le Comte de Saint Alban ; d'un air serieux & une autrefois quand je parleray devant vous, je n'oubliray pas la leçon que vous me faites aujourd'huy. Vous m'allez déconcerter, dit le Duc en l'interrompant, & vous prenez mon avis si fort au pied de la Lettre, qu'il semble que vous n'a-

vez

vez pas pénetre que j'ay voulu plaisanter avec vous.

Pour vous en punir, je vais continuer mon discours ; mais je vous jure que je ne sçay plus ou j'en suis, si vous ne me remettez un peu sur les voyez. Vous étiez sur le point d'aller avec la Duchesse de Bouquinkam & Dona Maria de Mandoza à Sionhill luy dit le Comte d'Aran, & vous pouvez regler vôtre époque à cette promenade. Il est vray interrompit-il, je tournay la chose si habillement, que ma femme souhaita que je fisse les honneurs de cette Fête : Elle étoit ravie qu'elle fut galante sans qu'il luy en coûtât rien ; & bien que je luy donne une pension de trente mille écus pour ses habits, & pour les autres dépenses qu'elle veut faire, (somme si considerable qu'on la donneroit à peine à une Princesse du Sang) elle ne laisse pas encore de thesauriser volontiers sur ma bourse. Quand on a huit cens mille livres de rente comme vous avez, dit le Comte de Saint Alban, on peut bien en user de cette maniere ; & il seroit ridicule, qu'étant un des plus grands Seigneurs d'Angleterre, elle ne fût pas une des plus magnifiques femmes de la Cour.

Il me sembla, dit le Duc, que le petit voyage de Sionhill seroit plus agréable par eau que par terre; je fis meubler les Berges de tout ce qui se pût trouver de plus riche : Les Rameurs étoient vêtus en Mores, en Indiens, en Turcs, en Persans, en Esclaves, en Sauvages afin que la difference de leurs habits pût divertir la Compagnie. On voyoit à côté de nos Berges plusieurs Barques peintes & dorées remplies les unes de Bergers & de Bergeres, qui chantoient des Airs champêtres; les autres de Sirenes & de Nimphes, qui joüoient de la flûte & du hautbois; tout étoit plein de fleurs, & le tems étoit si beau, qu'il plaisoit infiniment.

La jeune Mandoza n'avoit point encore vû de Fêtes qui commençât mieux que celle-cy. Pendant que nous fûmes sur la Tamise, je luy parlay toutes les fois que je pûs sans faire paroître aucune affectation, & je remarquay qu'elle rougissoit en me répondant, & qu'elle baissoit les yeux toutes les fois que j'attachois les miens sur elle : Mais dés que je paroissois occupé à autre chose, ses regards se fixoient sur moy.

Nous trouvâmes sur le rivage plusieurs

ſieurs petits Chariots, que j'avois fait faire exprés, où l'on ne pouvoit entrer que deux à deux : les Dames vouloient d'abord ſe mettre enſemble, nous nous y oppoſâmes ; chaque Cavalier en prit une, & je ménageai ſi bien le terrain, que Mandoza me tomba en partage. Comme il n'y a qu'une demie lieüe de la riviere à Sionhill, tout ce que je pus faire, afin d'être plus long-temps avec elle, ce fut de commander qu'on allât fort doucement ; & de crainte que cet ordre ne fût remarqué s'il ne s'executoit que pour moy, les autres petits Chariots allerent de même, & les Flûtes avec les Violons nous accompagnerent.

Mais vous allez étre ſurpris, quand je vous diray que j'étois ſi timide & ſi interdit, que je n'oſois pas profiter d'un moment ſi favorable, pour parler à la belle Portugaiſe : Elle ne me diſoit pas ce qu'elle en penſoit ; car en ſon Pays les occaſions étant plus rares qu'au nôtre, il eſt plus rare auſſi qu'on les laiſſe échaper ; & elle ne ſçavoit à quoy attribuer un ſilence que mes yeux avoient déja interrompu.

Vous étes bien rêveur, me dit-elle d'un air melancolique ; ſans doute Milord, que vous étes occupé des gran-

des affaires dont le Roy vous a confié le soin. Quand on est auprés de vous, luy dis-je, on se dispense de songer aux interêts de l'Etat: J'en ay, Madame, à ménager qui me touche plus sensiblement, mais je crains de vous déplaire. Mandoza ne me répondit rien, & changeant de discours, elle parla du beau temps, & des choses du monde les plus indifferentes. J'étois étonné qu'elle m'eût fourni l'occasion de luy declarer mes sentimens, & qu'elle y parut si indifferente. Nous arrivâmes chez moy; je puis vous assurer que tout y étoit si bien ordonné, qu'il ne s'est guerre passé de Fête mieux entenduë, ni plus galante.

Mandoza qui voyoit qu'elle en étoit l'objet, sentit une joye secrete, qu'elle ne pouvoit ni contenir, ni cacher. Je me promenay long-tems avec elle dans le bois, & l'ombre & le silence me donnerent plus de hardiesse. Je commençay de la presser de permettre que je luy voüasse tous mes soins. Je ne sçay, me dit-elle; si la coûtume est établie en vôtre Pays comme au mien, que les Dames du Palais peuvent avoir des Amans declarez; bien qu'ils soient mariez, & qu'elles soient filles, ils ne laissent pas de faire mille galan-

galanteries pour elles : cela se passe à la vûë de toute la Cour, sans que la médisance y trouve à redire : En cas que ce soit la mode icy, je vous accepte volontiers pour mon Galant, & je seray ravie qu'une personne de tant d'esprit, & d'un rang si distingué, veüille me voüer ses services. Je vous diray, Madame, luy repliquay-je, que nous avons plus de delicatesse que vos Portugais, & que faisant consister le plaisir d'une passion dans le secret, il nous suffit que nôtre Maîtresse sçache nos sentimens, nous ne voulons point que toute la Cour en soit informée; & si vous souffrez que je vous aime, vous serez la seule que je prendray pour ma Confidente, & vous aurez lieu d'être satisfaite de ma conduite. Elle demeura quelque tems sans me répondre, & poussant ensuite de profonds soûpirs, elle continua de se taire. Ha! luy dis-je, Madame, que m'annonce vôtre silence! que m'annonçent vos soûpirs; Aimez-vous à Lisbonne? Aimez-vous à Londres? J'ay lû une petite Nouvelle que vous avez confiée au Duc de Monmouth, & j'y ay vû des choses qu'un homme moins interessé que moy, n'auroit peut-être pas apperçues; je n'ignore point que vos charmes

mes ont trouvé plus d'un Adorateur dans nôtre Cour. Il faut que vous me parliez de bonne foy, & que je ſçache à quoy m'en tenir.

Vous étes bien preſſant, me dit-elle, je vous connois à peine, & vous me demandez l'aveu de mes penſées les plus ſecretes. Je ſuis honnête homme, repliquay-je, & comme je me ſens capable de taire tout ce que vous me confirez, je vous conjure de ne point balancer à m'ouvrir vôtre cœur. Mais, ajoûta-t'elle, ſerez-vous agréablement ſurpris, ſi vous vous y trouviez déja mieux placée que vous ne vous l'imaginez. Hé ! Madame, luy dis-je, en me jettant à ſes pieds, ne me flattez point d'un bonheur s'il n'eſt réel, laiſſez moy voir promptement ce que je dois eſperer ou ce que je dois craindre ; ayez de la ſincerite pour un homme qui ne manquera jamais de tendreſſe & de reconnoiſſance pour vous. Que voulez-vous ſçavoir, reprit-elle obligeament, je ſens bien que je vous le diray. Dites-moy, ajoûtay-je, ſi quelqu'un a eû juſques icy le pouvoir de vous plaire. Ouy repliqua-t'elle, Et cet heureux mortel, continuay-je, eſt-il en Angleterre ? Non, dit-elle. Convenez donc, luy dis-je, que c'eſt le même

me que Camille aimoit à Luques. Il eſt vrai, reprit-elle, & vous étes la Camille de la Nouvelle que j'ay veuë. Je la ſuis, ha! Madame, m'écriay-je, vous me déſeſperez. Hé pourquoy? dit-elle, n'avez-vous pas aſſez de merite pour détruire un Amant éloigné. Comment ſe nomme mon Rival, continuay-je? Don Alvare, dit-elle; ſa Maiſon eſt illuſtre, mais elle eſt pauvre, & ſa pauvreté eſt cauſe qu'on la connoît peu; c'eſt ce qui avoit ſi fort irrité mon pere contre Don Alvare, & ce qui l'a engagé de ſupplie la Reîne d'Angleterre de me recevoir au nombre de ſes Filles. Je la remerciay tendrement de ſa ſincerité, & de l'eſperance qu'elle me donnoit, que mes ſoins pourroient un jour luy devenir agréables; je vous aſſure que je m'attachai tres-ſerieuſement à luy en rendre.

La Comteſſe de. . . . . n'avoit pû s'imaginer qu'aprés l'avoir aimée ſi cherement, je ſerois capable de m'engager dans une paſſion nouvelle. Son caprice à mon égard luy paroiſſoit un effet de delicateſſe, dont je devois ſelon elle luy tenir compte; & lorſqu'elle vit que je reſtois tranquille, & que je la voyois avec la derniere indifferen-

ference, elle songea que le meilleur moyen de me faire revenir, c'étoit de choisir un Amant qui dût me paroître dangereux ; mais le soin qu'elle étoit obligée de prendre à cause de son mary, pour cacher sa nouvelle intrigue avec le Duc de Monmouth, car c'est sur luy qu'elle arrêta ses yeux, m'empêcha de pénetrer cette affaire ; & j'étois si occupé de la jeune Mandoza, que ne pouvant toûjours me contraindre pour cacher ma passion, on commença d'en parler a la Cour, & la Comtesse en plaisantoit la premiere.

La Reine étant, comme vous sçavez, la plus vertueuse & la plus severe Princesse du Monde ; elle ne manqua pas de parler à Mandoza, de luy dire le peril qu'elle couroit de me voir, & de m'entendre. Vous étes jeune & innocente, luy disoit-elle, vous avez de la naissancé & des agrémens, vous pouvez vous promettte que si vôtre pere veut que vous soyez établie en Angleterre, je vous donneray toute ma protection, & que vous épouserez un grand Seigneur, pourvû que vôtre conduite soit telle qu'elle doit être : mais si vous étes assez malheureuse pour aimer le Duc de Bouquinkam, à quoy ne vous exposez-vous pas ? C'est un hom-

homme marié qui vous perdra dans le monde, je vous mépriseray, vôtre pere vous haïra, & vous aurez autant de disgrace, que vous pouvez esperer de bonne fortune.

Dequoy servent ces remontrances quand un cœur est occupé d'une passion naissante. La Reine avoit beau gronder, chaque fois que cela arrivoit, Mandoza me disoit qu'elle en ressentoit une augmentation de tendresse pour moy, & j'aurois voulu quelquefois prier la Reine de la tourmenter, parce qu'il m'en revenoit des agremens infinis. Le Comte d'Argil auquel j'ouvrois mon cœur me voyoit tout rempli de Mandoza, il vouloit quelquefois me representer le chagrin que je donnois à la Reine; mais il n'étoit plus tems, & les reflexions avoient peu d'accez dans mon esprit & sur mon cœur : de maniere que la conduite de Mandoza & la mienne, étoient également critiques :

Un jour que j'avois manqué de la voir, elle m'écrivit qu'elle avoit une affaire de consequence à me dire : Je fus la trouver, & je remarquay sur son visage quelque sorte d'abattement. Je ne veux pas vous faire un secret, me dit-

dit-elle ; d'une chose qui vous interesse par rapport à moy. Sçachez Milord, que Don Alvare est icy : je n'ay jamais été plus surprise & plus de concertée : Il m'a dit qu'ayant sçû que mon pere m'avoit envoyé en Angleterre, il n'avoit songé qu'a m'y suivre ; & que pour faire le voyage, & se mettre en état de paroître à la Cour, il avoit vendu tout ce qui luy restoit de bien. Jugez, continua-t'elle, de mon embarras ; Don Alvare me paroît si different à Londres de ce que je le trouvois à Lisbonne, que je puis à peine jetter les yeux sur luy. C'est vous, continua-t'elle, c'est vous, Milord, qui en étes la cause. Ha ! Madame, luy dis-je, ne vous en repentez point, vous ne semez pas en terre ingrate, & j'espere que vous n'aurez jamais lieu de vous affliger de la préference que vous m'accordez sur Don Alvare. Il s'est déja apperçû, dit-elle, de quelque changement dans mes manieres, il m'en a paru allarmé, & je suis embarassée des mesures que je prendray avec luy : car si je le rebute absolument, & qu'il en découvre la cause, il sera capable, dans l'excés de son déséspoir, d'en donner avis à mon pere, & si je l'arrête à la Cour, jugez quel facheux

Sur-

Surveillant nous aurons, & si je n'en ay pas déja assez. Je la priay de ne se point inquieter, & que je penserois à ce qu'il faudroit faire dans cette occasion.

Je passay chez le Roy, j'y trouvay Don Alvare, qui luy avoit été presenté par la Reine. Bien que mes yeux ne luy fussent pas favorables, je vous avoüe qu'il me parut admirablement bien fait : & comme vous l'avez vû, dit-il au Comte de Saint Alban, je ne vous parleray pas davantage de sa bonne mine, & de son esprit ; je me dispenserois même de vous raconter la suite de cette avanture, que vous sçavez presque aussi bien que moy, sans que le Comte d'Aran étoit alors en Irlande, & qu'il faut l'en informer.

Je m'approchay de Don Alvare, je luy parlay ; Il me dit qu'il voyageoit depuis quelques mois, & que nôtre Cour étant une des plus belles de l'Europe, il se seroit reproché de ne la pas voir : qu'encore qu'il n'y fût que depuis deux jours, elle luy plaisoit si fort, qu'il y resteroit plus que dans toutes les autres. Vous jugez bien que je ne répondis pas là-dessus ce que je pensois : je songeay le reste du jour aux moyens de l'éloigner, mais les Etran-

gers

gers me sont en quelque maniere sacrez, je ne pouvois me résoudre d'avoir un procedé offençant pour un homme dont les manieres me revenoient si fort & qui n'ayant point de protection en Angleterre, me faisoit quelque sorte de pitié de me rencontrer en son chemin, & d'avoir vendu son bien pour une Maîtresse infidele, qui ne pouvoit plus le souffrir.

Mandoza qui étoit fort vive, ne manqua pas dans la premiere conversation que j'eûs avec elle, de me demander si j'avois songé à la tirer de l'embaras où elle se trouvoit. Je luy dis que j'en étoit tout occupé, mais qu'il falloit laisser passer quelques jours, afin que la chose parût plus naturelle. Mon Dieu, me dit-elle, que je vous veux de mal, de craindre si peu la perte de mon cœur, vous ne haïssez point Don Alvare, vous avez eû l'imprudence de le loüer devant moy: Que vous étes languissant sur des interêts qui vous doivent êtes sacrez. Ces reproches me réveillerent. Quoy? luy dis-je, vous m'accusez de manquer de délicatesse à vôtre égard; est-il possible que vous connoissiez si peu mes sentimens, ou que vous ayez tant de disposition à les soupçonner; il est vray que je suis persuadé, que vous ne

ne me ferez point infidele, mais c'est l'effet de la bonne opinion que j'ay de vous; & il se trouve cependant que ce qui me devroit être un sujet de merite, m'en est un de querelle. Voulez-vous que je sois jaloux d'un homme que vous avez la bonté de me sacrifier. Oüy, je le voudrois, s'écria-t'elle, & si vous étiez né en Portugal, vous n'auriez pas attendu mes reproches pour le devenir. Vous avez trop de présomption Milord, vous pensez que l'on ne peut changer pour vous, sçachés que l'on se trompe quelquefois.

Je demeuray surpris de ce qu'elle me disoit: Me voulés-vous desoler, Madame, luy dis-je, ay-je merité des menaces si cruelles, & puis que la presence de Don Alvare vous est odieuse, souffrez que je mesure mon épée avec la sienne, peut-être que je seray assez heureux pour vous en délivrer. A Dieu ne plaise, s'écria-t'elle, vos jours me sont trop chers pour les exposer en aucun tems, mais laissez moy faire, j'ay trouvé le moyen de le faire partir. Elle ne s'expliqua pas davantage de ses intentions.

Il se passa prés d'un mois, sans qu'elle fit paroître aucune froideur à Don Alvare, qui pût luy annoncer le mauvais-

vais tour qu'elle vouloit luy joüer ; au contraire elle luy témoignoit tant d'amitié, & il étoit si guay que j'en devenois jaloux, & quelquefois j'en faisois des reproches à Mandoza ; elle les recevoit en riant, & comme une personne qui n'a pas de tort.

On parloit alors à la Cour d'un Navire qui étoit arrivé des Indes chargé des plus riches Marchandises, du Monde, chacun en alloit acheter ; Mandoza s'informa exactement du tems qu'il devoit partir, & l'ayant sçû elle envoya querir le Capitaine du Vaisseau qui parloit la Langue des Francs, & elle arrêta exprés Don Alvare dans sa Chambre. Lors que le Capitaine y fut elle l'entretient en particulier ; elle l'obligea de regarder Don Alvare avec attention. Voilà, luy dit-elle, un Esclave que j'ay acheté, & qui devient si insolent, que je ne le pûs souffrir. Il ose s'asseoir devant moy, & se familiariser comme s'il n'étoit pas un miserable que j'ay tire des fers, & que j'y pûs remettre quand il me plaire ; si vous le voulez je vous le vendray bon marché : vous l'emmerez avec vous, & vous en ferez ce qu'il vous plaira. Mais comme l'Angleterre est un Pays libre, & que si vous le preniez par force,

ce, cela feroit peut-être du bruit, je vous l'envoyeray dans vôtre bord, & vous l'y retiendrez. Le Capitaine Indien s'accorda volontiers à tout ce que Mandoza luy propofoit, elle convint du prix, & s'engagea de luy mener le lendemain.

Elle dit enfuite à Don Alvare qu'elle vouloit achetter des étoffes de la Chine & d'autres curiofités, qu'elle n'y vouloit mener que luy & les femmes qui la fervoient. Il fut ravy d'aller avec elle; ils partirent de Withall, & j'ay fçû par une Portegaife qui étoit à elle, que l'on ne peut faire plus d'amitiés qu'elle en fit à ce malheureux, Amant. Les grands Vaiffeaux ne font jamais affez prochez de la terre pour qu'on puiffe entrer dedans fans prendre une Barque, lors qu'il falut s'y placer, elle s'écria que la Mer luy faifoit mal, & qu'elle avoit peur, parce qu'elle luy paroiffoit fort agitée. Elle pria Don Alvare de luy faire fon emplette, elle voulut même luy donner de l'argent; mais malgré les raifons qu'il avoit de ménager fa bourfe étant dans un Pays étranger, & n'ayant plus de bien dans le fien. Il l'aimoit fi fort qu'il refolut de profiter de cette occafion pour luy faire le plus magnifique

present qu'il pourroit. Elle demeura avec ses Femmes assise sur un rocher qui s'élevoit assez haut sur le bord de la Mer, & de ce lieu elle pouvoit découvrir tout ce qui se passoit dans le Navire Indien.

A peine Don Alvare y fut-il arrivé, qu'on renvoya la chaloupe qui l'avoit conduit ; & le Capitaine luy declara qu'il l'avoit acheté de Mendoza, & qu'il étoit à present son esclave. Je vous laisse imaginer sa surprise & sa rage : Il protesta inutilement que Mandoza n'avoit aucun pouvoir sur luy ; on ne l'écouta point, & il étoit dans un si violent desespoir qu'il mit l'épée à la main, pour vendre au moins cherement sa vie : Mais la partie étoit trop inégale, on se jetta sur luy, & il fut mis aux fers comme un miserable. Pendant que Mandoza repaissoit ses yeux d'un objet si digne de pitié, elle revint à Londres, & me fit avertir de le venir trouver.

J'apris par elle tout ce que je viens de vous raconter, & je l'apris avec un étonnement si extrême, que je ne trouvois point de paroles capables de l'exprimer. Quoy ! Pensois-je en moy-même, Mendoza tu peut pousser ton aversion si loin contre un homme qui t'a été si cher,

si cher, & qui n'a point commis d'autre crime, que celuy de t'aimer fidellement & de te suivre ? Quoy ! Tu peus vendre un malheureux Amant, qui vient de vendre tout le bien qui luy restoit, afin de te marquer sa passion, & sans que tu ayes le moindre sujet de plainte, tu luy fais plus de mal, que s'il étoit ton plus cruel ennemi ?

Mon silence surprenoit Mendoza ; & comme elle est penetrante, & que la vivacité de son esprit demêloit toûjours avec une justesse merveilleuse tout ce que je pensois, elle connut aussi-tôt ce qui me faisoit de la peine : De maniere que sans me donner le tems de me remettre & de luy répondre : Ha ! Je vois bien, dit-elle, que le Rival vous étoit plus cher que la Maîtresse : Ce que je viens de faire devroit vous être un témoignage sensible de la preferance que je vous accorde sur Don Alvare ; cependant vous n'en étes pas touché : vous avez pitié de luy, & vous manquez de reconnoissance pour moy. Hé ! Madame, m'écriay-je, n'y avoit-il point d'autre moyen de l'éloigner ; qu'en l'envoyant aux Indes ? Deviez-vous donner de si rudes chaînes à un homme qui adoroit les vôtres ? Luy avez-vous pû voir des fers si pesans & si

peu meritez, ſans quelque compaſſion? Quelle va être ſa fortune? Il a de l'eſprit & de la naiſſance: Ces ſeules qualitez-là, quand vous n'auriez point eu d'autres raiſons n'auroient elles point dû ſuſpendre vôtre deſſein? Pourquoy ne m'avez vous pas conſulté dans le commencement d'une affaire, dont vous vouliez me confier la ſuite.

Mandoza connut bien que je faiſois de grandes reflexions ſur ſon mauvais cœur: Elle ſe ſentit outrée de trouver ſi peu de complaiſance en moy, & qu'au lieu de l'aplaudir, je la blamaſſe avec tant de franchiſe; la colere & le dépit qu'elle en conçût penſerent la faire mourir ſur le Champ: Il n'y eut point de duretez qu'elle ne me dît; & elle auroit continué, ſi ſa gorge ne ſe fût pas enflée.

Je la quittay auſſi mécontent d'elle, qu'elle l'étoit de moy. On luy fit promptement les remedes dont elle avoit beſoin; & de mon côte j'envoyay en toute diligence au Vaiſſeau Indien, pour en retirer Don Alvare; mais malheureuſement il avoit déja mis à la voile, & mes ſoins pour ſa liberté luy devinrent inutiles.

Quelque violence que je me fiſſe pour ca-

cacher à Mandoza la peine que j'avois de luy faire connoître tant de duretez, je ne pouvois assez me contraindre, pour qu'elle n'en démêlât pas quelque chose. D'ailleurs la Comtesse qui vouloit me revoir dans ses chaînes, ne me rencontroit jamais sans me faire des honnêtetez, ausquelles j'avois évité jusqu'à lors de répondre; mais ma passion pour la Portugaise commençant à se ralentir, celle que je sentois pour la Comtesse reprit insensiblement de nouvelles forces: Et je vous avoüe que j'étois alors dans une situation violente, obligé de fuir une personne qui m'avoit maltraité; obligé de chercher une personne, qui selon elle venoit de tout faire pour moy, en livrant Don Alvare aux Indiens; n'ayant plus dans le cœur cette indifference pour l'une & cette inclination pour l'autre, que j'avois écoutées comme les regles de mon devoir. Dans les commencemens je souffrois beaucoup: Cet embaras fut terminé par une chose qui m'affranchit de cette crainte.

Je vous ay dit que Mandoza n'avoit mené avec elle que deux de ses femmes, quand elle envoya Don Alvare au Vaisseau Indien: Elles furent également surprises & affligées de sa desti-

née, & quoyque leur Maîtresse leur recommandât le secret avec une grande autorité, & qu'elles le luy promissent, il ne se garda qu'aussi long-tems que l'intelligence regna entr'elles. Et comme cette intelligence ne dura guere, & que Mandoza les maltraita sur un sujet assez leger, il n'en falut pas davantage pour les faire parler.

Toute la Cour ayant été instruite de cette avanture, & la Reine s'en étant informée trés particulierement, à cause que Don Alvare étoit Portugais, elle se sentit indignée contre Mandoza. Comme sa conduite luy avoit déja déplu en plusieurs rencontres, elle ne voulut pas qu'elle eû l'honneur de rester plus long-tems auprés d'elle; & sans l'en avertir que peu de jours auparavant, elle la fit partir dans un Vaisseau qui alloit à Lisbonne, voulant la renvoyer à son Pere; mais celle-cy craignant le fer ou le poison en son Pays, trouva le moyen de se sauver du Vaisseau, de revenir sous un autre nom que le sien à Londres, & de s'y marier à un homme si obscur, qu'on l'ignora long-tems à la Cour.

Une separation comme celle-là m'auroit été fort douloureuse, si j'avois autant aimé Mandoza, que j'aurois pû le fai-

faire sans son mauvais cœur : Car vous sçavez assez, Comte de Saint Alban, ajoûta le Duc, qu'elle étoit infiniment aimable, & que toutes ses manieres avoient je ne sçay quoy dont on ne pouvoit ce deffendre ; mais enfin je la vis partir d'un œil sec, & je ne pensay plus qu'à rentrer dans les bonnes graces de la Comtesse.

Le Duc de Monmouth, avec lequel elle avoit lié un commerce assez secret, étant las d'une intrigue qu'il étoit obligé de taire, s'affranchit bien tôt de ces chaînes, qui luy sembloient pesantes & ennuyeuses ; & lors qu'elle connut son inconstance, elle se fit un plaisir de me donner lieu de justifier la mienne.

Je luy avoüay de bonne foy que j'avois aime Mandoza, mais qu'elle avoit forcé mon cœur à prendre ce parti, que je n'avois point imaginé de meilleur remede pour me guerir de la passion que j'avois pour elle ; & que si elle vouloit examiner sans prévention le traitement qu'elle m'avoit fait à Tonbridge, elle conviendroit que pour conserver un Amant fidelle, l'on doit garder d'autres mesures. Elle me fit des reproches à son tour de la brusquerie avec laquelle je l'avois quittée dans

le Bois. Soit que j'eusse tort ou raison, dit-elle, vous deviez être plus soumis, & me convaincre par vôtre complaisance de la passion dont vous veniez de me faire tant de sermens. Je luy demanday pardon, & je me justifiay sur ce qu'on luy avoit dit de mes sentiment pour la Comtesse de Grimbergue. Elle me fit des excuses obligeantes, & nos cœurs se retrouverent en si bonne intelligence, que nous n'avons eu depuis aucun sujet apparent de nous plaindre l'un de l'autre jusqu'à hier, qu'aprés avoir tout fait, pour empêcher son Mary de l'emmener en Hollande, elle me reçût dans sa Chambre plus froidement que si elle ne m'avoit jamais connu. Soit qu'elle se repente d'avoir rejetté les vœux du Roy; soit que ceux du Duc de Monmouth se renouvellent pour elle, ou que Milord Russel ait trouvé le secret de luy plaire: Il est certain que j'ay tout lieu de m'en plaindre, & que je ne negligeray jamais les occasions de m'en venger.

Le Duc cessa de parler, & le Comte de Saint Alban le regardant alors: Est-il possible, luy dit-il, que vous soyez si outré pour une bagatelle? Vous pouvez encore présuposer que la Comtesse n'a point de tort; qu'elle avoit

des

des raisons insurmontables pour faire ce qu'elle a fait : Et vous ne devez pas la condamner absolument sans l'entendre. Si j'étois dans une pareille situation, s'écria le Comte d'Aran, je me croirois le plus heureux de tous les hommes : Mais aprés ce que je viens de voir, je n'ay pas même la liberté de douter. Et qu'avez-vous vû, luy dit le Comte de Saint Alban ? Un perfidie sans exemple, continua-t'il ; un manquement de conduite & de fidelité horrible ; enfin, le Duc de Monmouth dans un panier soutenu par des cordes, qui descendoit dans ce bel équipage de la fenêtre d'Emilie. Quoy ! La constante Emilie vous a joüé ce mauvais tour, dit en riant le Duc de Bouquinkam ? Je suis assez miserable pour en avoir été le témoin, ajoûta le Comte ; jugez aprés cela si nos peines sont égales, & si je ne suis pas mille fois plus digne de pitié que vous.

Je suis fâché de vôtre douleur, reprit le Duc ; mais, mon Neveu, elle vous est bien dûë : Vous étiez aimé de Miledy..... elle meritoit vôtre attachement : Vous luy avez manqué de fidelité, vous étes surpris qu'une autre vous en manque ? Ha ! Milord Duc, ajoûta le Comte d'un air impatient,

 vous

vous me prêchez une justice que vous n'avez jamais pratiquée ; & je sçay que vous avez plus quitté de Maîtresses sans en avoir sujet, que vous n'en avez aimé avec raison. Que voulez-vous dire, interrompit le Duc, *j'en ay plus quitté sans sujet, que je n'en ay aime avec raison:* Il me semble que si je n'ay pas eû raison de les aimer, j'ay eu sujet de les quitter. Vous me pardonnerez, continua le Comte, car vous avez souvent engagé vôtre cœur à des personnes qui ne pouvoient pretendre à une conquête si glorieuse; mais enfin vous leur persuadiez vôtre passion, vous leur faisiez mille sermens, & elles se donnoient toutes au penchant de vous croire & de vous aimer : A peine étiez-vous certain de leur cœur, que vous le leur ôtiez: Convenez donc, que vous les aimiez sans raison, & que vous les abandonniez sans sujet; convenez même, que vous n'auriez fait ni l'un ni l'autre, si vous en aviez été le Maître. Voilà ce qui me justifie à l'égard de Miledy..... J'ay senti une extrême tendresse pour elle, qui malgré tous mes efforts s'est ralantie insensiblement : Je n'ay plus été capable d'avoir des soins & des égards ; elle a connu ce qui se passoit dans mon ame:,

elle

elle est devenuë aigre & chagrine : J'étois à peine hors d'un éclaircissement, qu'il faloit rentrer dans un autre : Mon cœur se revoltoit malgré ma raison ; & la fatale Emilie avec ses dangereux charmes, m'a mis dans la plus triste situation où l'on se puisse trouver. Vous étes si amoureux & si foible, interrompit le Comte de Saint Alban, que je gagerois à coup seur, que si elle s'en veut donner la peine, elle vous verra dans ses fers avec plus d'empire que jamais. Non, s'écria le Comte en enfonçant son chapeau, & frapant de toute sa force sur une table : Non, cela n'arrivera de ma vie.

Le coup que le Comte avoit crû donner sur une table couverte d'un tapis, avoit frapé à plomb sur une grande caisse d'ébaine entourée de glaces : Il cassa celle de dessus en plusieurs pieces. Le Comte de Saint Alban en parut fâché, & le Comte d'Aran le fut beaucoup davantage que sa brusquerie eût causé ce desordre.

Le Duc de Bouquinkam s'étant aproché, reconnut le buste en cire du Comte d'Oxfort, qui étoit renfermé dans cette boëte. Par quel hazard, dit-il, avez-vous ce Portrait ? Ce qui

me l'a fait avoir eſt aſſez ſingulier, dit le Comte, pour vous l'aprendre ; mais vous étes ennemi des Epiſodes, & je ne m'aviſeray pas de vous raconter cette avanture. Sçavez-vous bien Milord, reprit le Duc en foûriant, que vous prenez les choſes trop au pied de la Lettre ; ne feriez-vous pas bien injuſte de vouloir ôter à vos amis la liberté de railler avec vous ? Et pouvez-vous penſer que je ſois d'aſſez méchant goût, pour n'être pas ravi de vous entendre ? Je trouve tant de plaiſir à vous croire, dit le Comte, que quelque ſujet que j'aye de n'y pas ajoûter foy, je ne puis m'en empêcher : Et ſans faire là-deſſus de plus longues reflexions, je veux bien vous raconter les particularitez d'une avanture que vous n'avez ſçûë qu'en general, & que j'ay ſçûë mieux que perſonne, par le liaiſons étroites que j'avois alors avec le Comte d'Oxfort, & comme le Comte d'Aran étoit trop jeune, pour être inſtruit de cette Hiſtoire, je n'en omettray aucune circonſtance.

Perſonne nignore que le Comte d'Oxfort ne ſoit un des hommes de la Cour le plus aimable & le mieux fait ; il joignoit à une grande naiſſance

ce des biens considerables, & sa liberalité alloit jusqu'à la profusion : nous étions intimes amis, & l'on nous voyoit si souvent ensemble, que l'on nous appelloit ordinairement Castor & Pollux.

Un celebre Auteur ayant fait la Tragedie d'Ibrahim, les Comediens la joüerent merveilleusement bien; entr'autres celle qui representoit Roxelane se surpassoit si fort dans ce Personnage, que le Comte d'Oxfort & moy l'ayant été voir, nous en demeurâmes charmez; mais je remarquay qu'il encherissoit de beaucoup sur les loüanges que je donnois à cette Comedienne. Depuis ce jour on la nomma Roxelane. Il y avoit peu de personne qui l'égalassent en beauté & en bonne mine : il s'étonnoit d'avoir été si long-tems dans l'indifference pour elle, & il prit dés ce moment la resolution d'aimer.

Le Roy étoit venu à la Comedie; il commanda que l'on dit à Roxelane de se rendre à Withall, pour déclamer devant luy les plus beaux endroits de son Rôle : le Comte d'Oxfort empressé luy fut porter cet Ordre, & en même tems il luy offrit de la mener chez le Roy. Elle accepta

son Caroſſe; une de ſes amies l'accompagna, & nous nous rendimes tous quatre dans la Sale où le Roy devoit ſouper. Pendant le chemin le Comte avoit tant de choſes à dire, qu'il ne ceſſa preſque point de parler. Jé vous avoüe que je ne pouvois pas m'empêcher de rire, & de faire reflexion aux effets d'une paſſion naiſſante : J'avois le tems de moraliſer, car l'amie de Roxelane me parut ſi vieille & ſi l'aide, que je preferay le ſilence à ſa converſation.

Roxelane déclama devant le Roy de ſi bonne grace, que tout le monde convint qu'elle n'avoit pas beſoin d'être ſur le theatre, & parée comme une Reine, pour s'attirer les loüanges & le cœur de ceux qui l'entendoient. Le Comte d'Oxfort la ramena chez elle : il luy demanda la permiſſion de la voir quelquefois, elle luy répondit, qu'il luy feroit toûjours beaucoup d'honneur; mais qu'une fille comme elle ne pourroit guerre recevoir un homme comme luy, ſans que l'on en parlât. Il l'aſſura que quelque plaiſir qu'il eût à luy rendre ſouvent des ſoins, il garderoit là-deſſus de grandes meſures, afin qu'elle n'eût aucun reproche à luy faire.

Il vint chez moy le lendemain, si entêté de Roxelane, qu'il ne put me parler d'autre chose : je vis bien qu'il étoit fort piqué au jeu : & j'avois assez entendu parler d'elle, pour deviner la conduite qu'elle tiendroit avec luy. Si vous m'en voulez croire, luy dis-je, vous écouterez un peu moins que vous ne faites vôtre inclination pour une fille qui vous fera voir beaucoup de pays. Hé ? que me peut-il arriver de cet attachement, reprit-il ? si elle veut être magnifique ; je luy donneray tout ce qu'elle voudra ; si elle veut quitter le Theatre, je la rendray fort heureuse, & j'auray pour elle les dernieres complaisances. On m'en a parle, luy dis-je, comme d'une personne peu interessée elle a dans la tête de s'établir une fortune fixe ; elle veut se marier, & je sçay des gens qu'elle a menez loin sur ce chapitre. Le Comte s'éclata de rire ; & me proposa d'aller à la Comedie ; je le voulus bien : il s'aprocha de Roxelane, il luy fit sa cour. Il l'alla voir ensuite, & la declaration de son amour fut accompagnée d'un riche present : mais elle prit l'air & le ton d'une Reine pour le refuser, l'assurant que si elle avoit été bien connuë de luy, il n'auroit pas cherché le chemin

min de ſon cœur par des liberalitez, qui ne pouvoient rien ſur elle. Le Comte répondit à cela avec beaucoup d'égards & de politeſſe : il fut cependant aſſez déconcerté de luy trouver des manieres de grandeur, qui reculoient ſes affaires : car les femmes intereſſées ſont d'un accés beaucoup plus facile qui ne le ſont pas.

Il vint me rendre compte de ce qui s'étoit paſſé. Vous conviendrez, luy dis-je, que j'ay d'aſſez bons memoires ; & ſi vous m'en croyez, vous ne vous embarquerez pas davantage avec elle. Il n'en eſt plus tems, s'écria-t'il, je l'aime avec trop de paſſion, pour renoncer à toutes les douceurs que je me promets dans ſon commerce. Je pourray trouver auprés d'elle plus de difficultez que je ne m'en ſuis propoſé quand j'ay commencé de l'aimer ; mais l'amour & la perſeverance viennent à bout de tout. Ajoûtez à cela, repris-je, tout le merite & les belles qualitez que vous avez, Roxelane vous rendra juſtice, je veux bien vous en être caution.

Nous nous ſeparâmes, & je m'aperçûs qu'il me voyoit moins qu'à l'ordinaire, non par aucun refroidiſſement qui fût entre nous : mais il étoit

ſi attaché à cette fille, qu'il ne la quittoit qu'avec peine; & comme j'avois des affaires qui m'apelloient ailleurs que chez elle, je rencontrois peu le Comte.

Il me vint trouver un ſoir avec l'air & les manieres d'un homme fort chagrin: il l'étoit en effet, & il me dit que Roxelane le traitoit avec plus de dureté que le premier jour qu'il l'avoit vûë, & qu'elle venoit dans ce moment de luy declarer qu'elle ne le recevroit plus dans ſa maiſon, à moins qu'il ne la voulût épouſer. Jugez, ajoûta-t'il de l'embaras où elle me jette: je l'aime comme ma vie, & je ne puis me paſſer de la voir; mais la condition qu'elle y met eſt ſi cruelle, que je me reſoudrois plutôt à mourir. Ainſi je vous conjure de me conſeiller ce que je dois faire. La choſe eſt des plus embaraſſante, luy dis-je: ſi vôtre gloire m'étoit moins chere, je conclurois dés tout-à-l'heure au Mariage. Vous n'y concluez donc pas, reprit-il? Non aſſurément, continuay-je; & vous même qu'en penſez-vous? Je vous ay déja dit, ajoûta-t'il, que je choiſirois plûtôt de me paſſer mon épée au travers du corps. Je l'embraſſay, & je le priay de ſe ſouvenir de cette reſolution:

car

car enfin, luy dis-je, ce feroit quelque chofe de beau de voir Roxelane devenir vôtre femme, & la feconde Comteffe d'Angleterre. N'en parlez plus, reprit-il en m'interrompant, elle ne le fera de fa vie.

Je reftay huit jours fans le voir, au bout defquels je le rencontray dans le Parc de Saint James, qui parloit avec deux hommes de fort méchante mine; lors qu'il m'aperçeut, il les quita, & vint à moy. Hé bien, luy dis-je en foûriant, en quel état font vos amours? J'efpere, répondit-il, qu'elles iront bien; & pour vous faire une entiere confidence de l'état de ma fortune, il faut que je vous avouë mon deffein: J'ay fait, continuay-t'il, tout ce qu'on peut faire depuis trois mois, pour toucher le cœur de Roxelane, mes peines, mes foins, mes liberalitez, tout eft inutile, & fon humeur auffi altere que fi elle étoit en effet la Sultane, dont elle porte le nom, ne luy permet pas de m'accorder aucunes faveurs. Je ne puis fuivre cette avanture comme je ferois avec une perfonne de qualité; j'ay réfolu de l'enlever ce foir en fortant de la Comedie, je l'emmeneray à la campagne: quand elle fera chez moy, je fçauray bien la mettre à la raifon. Ces hom-

hommes qui me parloient doivent m'aider à executer mon dessein.

Je fus si surpris que je demeuray quelque tems sans luy répondre. Pourquoy gardez-vous le silence, me dit-il, est-ce que vous ne l'approuvez pas ? Je suis trop de vos Amis, luy dis-je, pour approuver une action si violente & si injuste : l'on ne doit jamais vouloir d'une Maîtresse, que ce qu'elle veut bien nous accorder ; seroit-il possible que vous trouvassiez quelque goût dans des faveurs que vous auriez arrachées avec autorité ; croyez-moy, une passion tendre & delicate est accompagnée de mille delices pour le cœur & pour l'esprit ; mais un amour emporté & brutal, cause dans l'ame d'un honnête homme des cuisans remords qui ne luy laissant point sentir le plaisir qu'il se promet.

Est-il possible, ajoûta le Comte en m'interrompant, que vous me croyez capable de ces especes de repentis, qui tiennent plûtôt de la foiblesse d'une femme, que du courage d'un homme. Je songe à me satisfaire, & lors que je le feray, je ne penseray, plus à cette Comedienne. Vous étes dans l'erreur, luy dis-je ; si vous esperez de vous satisfaire malgré celle que vous aimez ;

mez ; la force peut vous rendre Maître de sa personne ; mais si vous ne l'êtes de son cœur, que vous serez encore malheureux. Croyez-moy, Milord, il vaut mieux employer quelque tems auprés d'elle, il vaut mieux soûpirer, & répandre des larmes à ses genoux, que de l'irriter par une conduite si opposée à celle d'un veritable Amant.

Tout ce que je dis sur ce sujet fit alors une impression assez forte dans l'esprit du Comte, pour le détourner de son dessein : il m'assura qu'il l'abandonnoit, & qu'il alloit encore renouveller ses soins & ses assiduitez auprés de Roxelane ; qu'il me prioit aussi de la voir plus souvent pour luy rendre de bons offices. J'y consentis volontiers, il me sembla que la complaisance qu'il avoit témoignée pour mes avis, meritoit bien que j'en eusse pour ce qu'il souhaitoit. Je me rendis assidu chez cette fille, & plus je la connus, plus je luy trouvay de merite & d'esprit : je pénetray sans peine qu'elle cherchoit un mary, & qu'elle ne vouloit point d'Amant quelque aimable qu'il pût être. J'en eûs plus d'estime pour elle, mais je plaignois le Comte d'Oxfort, d'être si entêté.

Huit mois se passerent sans que je

visse

viſſe aucun adouciſſement du côté de Roxelane, rien n'étoit plus enjoüé, & ſon commerce paroiſſoit tres agréable; mais cela n'alloit pas plus loin. Dés que le Comte vouloit prendre des airs un peu trop familiers, elle luy diſoit de ne la voir de ſa vie, parce qu'elle ſeroit toûjours dans les ſentimens de ſageſſe & de vertu, qu'il luy avoit trouvez juſqu'alors, à moins qu'il ne ſe déterminat à l'épouſer. Enfin, il le luy promit avec mille ſermens, il la pria de m'en faire un ſecret, parce que j'étois tres opposé à luy voir faire une telle démarche, & que je n'oublierois rien pour l'en détourner. Elle luy promit tout ce qu'il voulut; mais ſa joye étoit ſi grande, que dans l'impoſſibilité de la cacher, elle ne pût s'empêcher de m'en dire le ſujet, me priant au nom de Dieu de ne pas rompre ſes meſures. En verité, luy dis-je, belle Roxelane, le Comte d'Oxfort n'eſt pas ſage, de ſe défier de moy dans cette occaſion; je ne ſuis ni ſon pere, ni ſon tuteur, je ſuis ſeulement ſon amy, & ce n'eſt pas juſqu'au point de le contraindre dans les choſes qu'il juge à propos de faire; ainſi il me ſera tres-aiſe de me taire, & de voir toutes les démarches qu'il fera en vôtre faveur, ſans l'en blâmer.

Le Contrat paſſé & tout reglé entr'eux, pour que perſonne ne ſçût ce mariage, que ceux qui devoient en être indiſpenſablement; il luy propoſa de l'aller faire à la campagne; mais comme ſi elle eût eû des preſſentimens de ce qui devoit arriver, elle luy dit, qu'elle ſeroit bien aiſe de ne point ſortir de Londres. Aprés quelques conteſtations, enfin il y conſentit, & l'épouſa chez luy. La Ceremonie étant achevée, il ſe trouva au comble de ſes deſirs, & jamais homme n'a paru plus touché de ſon bonheur.

Aprés avoir paſſé la nuit enſemble, comme elle dormoit encore, il la pouſſa aſſez rudement: Reveillez-vous, reveillez vous Roxelane, luy dit-il, il eſt tems de vous en aller. Elle tourna les yeux vers luy: Pourquoy, Milord, luy dit-elle, m'apellez vous Roxelane? n'ay-je pas aujourd'huy l'honneur d'être la Comteſſe d'Oxfort? Non, reprit-il, vous ne l'êtes point, je ne vous ay pas épouſée: & pour vous déveloper le myſtere, ſçachez que c'eſt mon Maître d'Hôtel traveſti, qui fit hier au ſoir la Ceremonie de nôtre prétendu mariage. Ha traître, s'écria-t'elle en ſe jettant à ſa gorge, & cherchant dans l'excés de

ſon

son desespoir, des forces suffisantes pour l'étrangler, il faut que tu meure de ma main. Le Comte la voyant si outrée de colere, se débarrassa de ses bras, & sortit promptement de la Chambre. Elle se jetta du lit, & trouvant son épée sur la table, elle la tira du fourreau, & le poursuivit de toute sa force jusques dans une grande Sale, dont il tira promptement la porte & la ferma avec la clef.

Alors Roxelane ne trouvant plus l'objet de sa fureur, elle en tourna tous les effets sur elle-même, elle s'arracha les cheveux, elle se déchira le visage, elle poussa des cris épouventables ; elle fit des plaintes digne de pitié & qui auroient dû toucher son mary : Comme elle ne le vit point paroître, elle prit la resolution de se tuër, & tournant contre son sein l'épée qu'elle avoit tirée contre le perfide Comte, elle se donna un coup qui auroit terminé sa vie, si sa main mal accoûtumée à de telles avantures, n'eût tremblé en luy rendant ce funeste service, l'épée glissa le long des côtes, & luy fit une blessure plus grande qu'elle n'étoit dangereuse. Elle tomba noyée dans son sang. Le Comte qui l'avoit toûjours observée par un endroit dont il

de mes gens, & il la porta chez moy avec le Portrait; c'est celuy-cy, continua-t'il, en parlant au Duc de Bouquinkam & au Comte d'Aran; mais pour achever en peu de mots cette petite Histoire, il ne me reste plus qu'à vous dire, que Roxelane pretendit faire valoir son mariage. Cependant la faveur du Comte l'emporta sur la bonne cause de la Comedienne; le Parlement se contenta de le condamner à ne se point marier sans le consentement de Roxelane, & à luy donner une pension considerable; elle a eû un fils, qu'il a été obligé de reconnoître. Depuis cette avanture nôtre amitié a été beaucoup moins vive; il m'a avoüé qu'il ne m'avoit caché le mauvais tour qu'il vouloit joüer à cette pauvre fille, que dans la pensée que je m'y opposerois, & que cela pourroit nous broüiller ensemble.

Je sçavois presque tout ce que vous venez de raconter, dit le Duc de Bouquinkam, mais je vous avoüe que la conduite du Comte d'Oxfort ma paru si dure & si malhonnête, que j'ay toûjours été un de ceux qui l'ont blâme davantage. Pour moy dit le Comte d'Aran, je le loüé, d'avoir prévenu par une infidelité, celle que Roxelane luy

auroit faite : Et si l'on étoit bien sage, on agiroit de même avec toutes les femmes. Le Comte de Saint Alban soûrit, & luy reprocha que son dépit contre Emilie, & contre le Duc de Monmouth, le dechaînoient trop contre le beau sexe ; & qu'enfin il étoit juste de mettre des bornes à son ressentiment.

Dans le tems qu'ils parloient encore, un Valet de Chambre du Duc de Bouquinkam vint les interrompre. Il apportoit à son Maître un Billet, qu'Esther luy avoit donné de la part de la Comtesse de..... A cette vûë le Duc changea de couleur. Il mourroit d'envie de le lire mais sa fierté s'opposoit. Aprés tout ce qu'il avoit dit de sa Maîtresse, il luy sembloit que les deux Milords qui l'examinoient, le plaisanteroient.

Le Comte de S. Alban pénetra sans peine celle où il étoit. Croyez-moy, luy dit-il, ne tenez point le parti de vôtre colere contre les interêts de vôtre cœur, le mien m'assure qu'il s'agit d'une justification ; ne serez vous pas ravi que la Comtesse se mette en état de vous en faire une telle que vous la pouvez souhaiter. Je ne sçay ce que je desire à l'heure qu'il est répondoit le Duc

Duc d'un air embarassé où il paroissoit beaucoup plus d'amour que de chagrin ; mais quoy qu'il en soit, je veux bien encore voir quel tour cette ingrate peut donner à l'acceüil qu'elle m'a fait. Il ne trouva que ce peu de mots dans le Billet.

Vos yeux m'ont découvert toute vôtre colere : Que n'avez-vous aussi bien découvert tout mon embaras ? Vous sçavez une partie des sujets que j'ay de me plaindre de vous, mais je veux vous en convaincre, en vous aprenant ceux que vous avez de vous loüer de moy. Ne manquez pas de m'attendre ce soir chez vous, vous m'y verrez, fût ce au peril de ma vie.

Ha ! Je commence à respirer, s'écria le Duc, je vous l'avoüe à ma honte ; j'avois beau affecter de l'indifference & du dépit, j'aimois toûjours dans le fonds de mon ame, & j'étois au désespoir d'être obligé de haïr ce qui m'étoit si cher. Que vous étes heureux, interrompit le Comte d'Aran, vous pouvez encore vous laisser tromper par cel-

celle que vous aimez. Hé que n'en usez vous ainsi, dit le Comte de S. Alban. Que j'en use ainsi ajoûta le Comte, il faudroit que je n'eusse pas vû de mes yeux le Duc de Monmouth descendre des fenêtres d'Emilie, est il possible de digerer une conduite si indigne, & ne mériterois je pas d'essuyer les plus cruelles avantures, si j'étois d'humeur à tolerer celle-là ? Mon Dieu, reprit Milord Saint Alban, que vous resonnez mal pour vôtre repos : Quand la foiblesse est grande il faut se broüiller avec sa raison : Il faut ignorer ce qu'on sçait, se cacher ce qu'on voit : Il faut, dis-je, se faire accroire que l'on est content. Ouy, s'écria le Comte d'Aran avec beaucoup d'impatience. Ouy, Milord, il faut être fol, ridicule; sot, & dupe; se laisser berner comme un faquin, & baiser la main qui vous poignarde : Vos maximes & les miennes, continua-t'il, sont bien differentes : Au lieu de cet air de benevolence que vous me voulez inspirer, j'en prendray un qui luy est tous opposé; & si je n'ay sçû me faire aimer, je pourray au moins me faire craindre.

En achevant ces mots, il voulut sortir de la Chambre; mais le Duc fit un si grand éclat de rire, en luy criant. Adieu

Adieu Seignor Matamore, la terreur des belles, l'effroy des maris, que le Comte d'Aran malgré sa colere ne sçût s'empêcher de rire à son tour.

Ils se separerent presque tous dans le même moment. Le Duc se rendit en diligence chez luy, pour attendre l'heure du rendez-vous; le Comte d'Aran retourna dans sa Maison avec une tristesse mortelle; & le Comte de S. Alban alla faire sa Cour.

Le Duc de Monmouth en sortant de son panier, fut chez Milord Grey. Le souper étoit finy, & le Milord luy reprocha de l'avoir fait attendre si tard. Ha si vous sçavies, luy dit le Duc, ce qui m'a empêché de venir; bien loin de gronder, vous me plaindriez. Il le tira à part, & luy apprit ce qui s'étoit passé dans la Chambre des Filles de Madame la Duchesse. Milord Grey ne pût s'empêcher de rire en plusieurs endroits de son recit, le Duc fut sur le point de s'en fâcher. A-t'on jamais plaisanté, luy dit-il d'un air fort serieux, du malheur de son Amy? Me voilà broüillé avec trois Maîtresse: Je crains même que le Roy n'en soit informé, il n'y auroit rien de plus chagrinant. Si vous n'étiez pas un infidele & un coquet, répondit Milord Grey,

vous feriez à couvert de femblables avantures; mais vous vollez fans cesse comme le Pavillon. Il vous fied bien, repliqua le Duc, de me faire de tels reprochez; si j'avois moins de chagrin, je ne ferois pas long-tems en reste avec vous, mais à l'heure qu'il est je ne puis plaisanter.

Le Duc continuoit son discours; & de tems en tems l'idée du panier & de la machine, faisoit éclater de rire Milord Grey. Il n'est point question de rire à present, luy dit le Duc, il faut que vous songiez aux moyens d'adoucir Madame Betty Neilton, Emilie & Filadelphe. Vous me donnez un ouvrage plus difficile que vous ne pensez, repliqua le Milord, mais il n'y a rien que l'on ne fasse pour vôtre service. Je verray Emilie, je parleray aussi à sa compagne, mais je vous laisse gouverner Madame Feilton. Hé bien, dit le Duc, chargez vous de faire entendre raison à ces deux belles filles, je vais chez la Dame dans ce moment. Quoy sans manger, dit Milord Grey? Attendez un peu. Je ne sçaurois, ajoûta le Duc, je veux faire ma paix pendant que son mary est absent, je souperay ensuite.

On luy dit en arrivant chez Madame

Feil-

Feilton, qu'elle se trouvoit fort mal; il entra dans sa Chambre, elle étoit couchée, il se mit à genoux auprés de son lit; & prenant sa main il la serra long-tems entre les siennes, dans un embaras extrême sur ce qu'il devoit luy dire: Enfin il luy demanda ce qu'elle avoit, & si l'on ne pouvoit rien faire pour son soulagement. Vous pourriez tout, Milord, luy dit-elle, avec un air de langueur qui la rendoit encore plus aimable, vous pourriez tout pour mon soulagement si vous le vouliez; mais qu'ay-je lieu de me promettre d'un infidele qui ne m'aime point. Madame, luy dit-il, je vous avoüe que je me suis déja réproché de vous avoir donné des sujets apparents de plaintes, je devois les prévenir, mais il arrivé quelquefois des choses si imprévûës, qu'il est impossible de les éviter; telle a été l'avanture de ce soir, dont vous avez eû sans doute de la peine; & vous jure qu'il n'a jamais été un homme plus innocent.

J'étois entré par hazard dans la Chambre des Filles de Son Altesse, lorsque Filadelphe s'est trouvée mal. Emilie l'a seccurue; & quelque indifference que j'aye pour Filadelphe, il m'a semblé que je ne devois pas la quitter.

A peine étoit-elle revenuë d'un assez long évanoüissement, quand la Gouvernante est arrivée; sa severité a troublé ces deux filles, elles m'ont enferme dans leur Cabinet: Vous étes entrée; & c'a été un nouvel embaras, dont elles ont crû ne se poirvoir tirer qu'en me faisant passer par la fenêtre.

Un peu plus de credulté de ma part, dit Madame Feilton, & d'habitude de la vôtre à dire la verité, pourroient me persuader d'ajoûter foy au conte que vous me faites; mais Milord, il n'est que trop vray que vous aimez une de ces Filles: Je n'ay pas oublié de quelle maniere tendre & passionnée vous parlez à Emilie: Vous me dites innutilement qu'elle ne vous touche point: un peu d'aplication m'instruira de vos sentimens. Vous feriez bien mieux, Madame, reprit le Duc, de n'en vouloir être informée que par moy; & si vous vous mettez sur le pied d'une surveillante, des manieres si jalouses revolteront mon cœur: Croyez m'en, il est à vous seule; cette assurance ne suffit elle pas à vôtre satisfaction.

Madame Feilton soûpira; & gardant un profond silence, elle luy fit assez entendre qu'elle sçavoit à quoy s'en tenir. Le Duc en eut dépit; il n'étoit

ja-

jamais guerre en avance d'amitié avec ses Maîtresses; & il luy sembloit que lors qu'il leur disoit quelque chose par politique ou par inclination, elles devoient toûjours en être contentes, sans penetrer plus loin que ce qu'il vouloit qu'elles vissent. Madame Feilton n'eut pas la force de luy répondre: Elle s'étoit trouvée mal, comme je l'ay déja dit, & sa presence luy faisoit de la peine. Il s'en aperçût, il la quitta; & s'étant rendu chez luy, il ne songea le reste de la nuit qu'à racommoder ses affaires amoureuses, qui étoient en assez méchant état.

Aprés avoir été le lendemain faire sa Cour, il se retira dans son Cabinet, pour attendre Milord Grey, qui luy avoit promis de luy rendre réponse. En effet, il vint le trouver d'assez bonne heure; & lors qu'ils furent seuls: Devinez, dit il au Duc, ce que j'ay à vous dire. En verité je n'en sçay rien, repliqua-t'il. Emilie n'est pas d'une humeur assez égale, pour que je sçache à quoy m'en tenir avec elle; & Filadelphe est si formaliste, que son carectere n'est guere plus accommodant. Je leur ay parlé à toutes deux en particulier, dit Milord Grey, le hazard m'en a fourni une occasion, dont j'ay sçû pro-

fiter : Elles n'ont voulu entrer dans aucun éclairciſſement, & je ſuis ſeulement chargé de vous dire de la part d'Emilie, qu'il faut qu'elle vous parle. Filadelphe m'a dit auſſi qu'elle ne ſeroit pas fâchée de vous entretenir ; mais qu'elle eſt & éclairée par tant de Surveillantes, qu'elle vous conjure, ſi vous avez quelque conſideration pour elle, de vous obſerver beaucoup, & d'être plûtôt huit jours ſans la regarder, que de donner ſujet aux fureurs d'Emilie.

Le Duc aſſura le Milord, qu'il ſeroit exact à ſuivre les ordres de ſes deux Maîtreſſes. Croyez-vous, ajoûta-t'il, qu'elles ſoient en colere contre moy. Je n'ay pû pénetrer leurs ſentimens, dit-il, à travers un exterieur aſſez étudié : Cependant il me paroît qu'Emilie eſt inquiete & melancolique. C'eſt que je luy ſuis moins indifferent qu'à ſa compagne, reprit le Duc d'un air chagrin. A vous entendre ſoupirer, dit le Milord, il ſemble que vous en étes fâché. Le Duc ne répondit rien, & ſe mit à rever quelque tems. Enſuite il regarda Milord Grey : Je vous l'avoüe, dit-il, je n'ay jamais eu de veritables plaiſirs dans la poſſeſſion d'un cœur

que

que je me suis crû absolument acquis. A quoy étes vous donc sensible, dit le Milord, vôtre goût est étrangement bizarre ? Je suis sensible continua le Duc, aux soins que je rends à une Nouvelle Maîtresse, à ses dedains, aux empressemens qu'ils me causent, aux esperances, aux craintes, aux inquietudes; enfin à tout ce qui fait le commencement d'une passion. Voilà l'état ou je me trouve avec Filadelphe, je crois qu'elle a de la bonté pour moy; qu'elle la combat; que sa vertu & sa raison s'opposent au penchant de son cœur; que son cœur prend mon party, & que malgré elle il faudra qu'elle m'aime; c'est là ce qui me pique, & ce qui flatte ma vanité. Ha Milord ! S'écria Milord Grey, vous ne connoissez point encore l'essentiel d'un veritable engagement, vous n'étes touché que des bagatelles & des amusemens; si vous étiez capable d'une grande tendresse, vous feriez consister tout le bonheur de vôtre vie à être aimé de l'objet que vous aimeriez; l'incertitude de posseder le cœur de vôtre Maîtresse vous mettroit au desespoir; ce qui pourroit vous traverser, vous causeroit mille allarmes: Jugez par vos sentimens, & par ceux que je vous dé-

peins, de la difference qu'il y a d'une fiction à une réalité.

Je vous jure, dit le Duc en interrompant, que jusqu'à cette heure je n'ay connu que la fiction, s'il est vray que pour bien aimer il se faille occuper serieusement. Je voy bien, ajoûta le Milord, que vôtre heure n'est pas encore venuë, mais quelque jour vous m'en direz des nouvelles, & peut-être plus que vous ne voudrez.

Il se retira aprés luy avoir fait cette espece de Prophetie, que le tems a suffisamment verifiée; mais je n'ay pas encore lieu d'en parler.

Dans le moment que le Duc de Monmouth se préparoit pour aller chez Madame la Duchesse d'York, on l'avertit que le Prince de Neubourg venoit d'arriver, & que le Roy luy mandoit de l'aller voir, & de le convier de venir le soir au Bal chez la Reine. Il n'eut pas d'autre party à prendre que celuy d'obéïr. Il connoissoit déja ce Prince pour l'avoir vû dans les Etâts du Duc de Neubourg son Pere, où il avoit séjourné quelque tems pendant ses voyages. Il en fut reçû avec toute l'honnêteté qu'il pouvoit se promettre d'un jeune Prince bien né, & du rang qu'il

te-

tenoit luy-même à la Cour d'Angleterre.

Le Prince de Neubourg ne manqua pas de venir de bonne heure chez le Roy, pour demeurer quelque tems auprés de luy, avant que l'on commençât le Bal. Il étoit tres-bien fait de sa personne, la tête belles, les manieres agréables; il dansoit de bonne grace; & comme il parloit plusieurs Langues, il luy étoit aisé de lier conversation avec les personnes qui luy convenoient.

Entre toutes celles qui parurent au Bal, Miledy. . . . fut celle qui luy plut davantage, la melancolie où la jettoit le mauvais procéde du Comte d'Aran luy donnoit une langueur qui rendoit ses yeux plus doux & plus touchants; la pâleur de son teint n'avoit rien de fade, ses lévres étoient toûjours de la couleur du corail, & certaine negligence qui est naturelle aux femmes quand elles n'ont aucun dessein de plaire, luy siéroit si bien, qu'elle effaçoit celles qui avoient pris le plus de soin à se parer.

Elle étoit d'un rang si distingué à la Cour, qu'il auroit été difficile que son seul nom ne l'eût pas fais remarquer au Prince étranger. Il s'approcha d'elle;

& aprés luy avoir fait un Compliment, auquel elle répondit avec beaucoup de civilité, il ne put s'empêcher le reste de la soirée de l'entretenir avec un attachement particulier.

Elle n'en fut point fâchée. Quelque indifferente que soit une jolie femme, elle veut la préference sur les autres; & cette preuve de merite flatte trop son amour propre pour être negligée. Elle avoit encore une autre raison; c'est que le Comte d'Aran étoit au Bal, & qu'elle vouloit le piquer par quelque mouvemens de jalousie. Elle luy voyoit un air chagrin qui luy faisoit assez pénetrer qu'il avoit quelque chose de fâcheux dans l'esprit; il ne parloit point à Emilie, & cette belle n'avoit jamais moins brillé que ce jour-là; ses yeux ne paroissoient ni vifs, ni animez, que lors qu'elle les jettoit sur Miledy, & que se souvenant du cornet plein d'encré, elle concevoit des desirs de vengeance qu'elle avoit beaucoup de peine à moderer; mais quand ses regards rencontroient ceux du Comte d'Aran, elle n'osoit les attacher fixement sur luy; & la rougeur qui luy couvroit le visage, témoignoit assez les reproches secrets qu'elle se faisoit sur l'avanture du Duc de Monmouth dans le panier.

Ce

Ce Duc auroit profité de l'occasion que luy donnoit le Bal, pour se placer auprés d'elle, & pour l'entretenir, sans que Philadelphe, qui n'en étoit pas éloignée, luy ôtoit les moyens de dire à l'une ce qu'il ne vouloit pas qui fut entendu de l'autre. S'il avoit pû parler à Philadelphe, il auroit été content, mais Emilie le jettoit dans le même embaras, & il se trouvoit encore observé par le Comte d'Aran, & par Madame Betty Feilton, qui n'étoit venuë au Bal que pour être mieux informée de ses coquetteriez.

Le Duc étoit dans une situation desagréable, lors qu'il en fut irrité par l'arrivée de Nellécuin. Il est peu de personnes qui ne sçachent que c'étoit une Comedienne, que le Roy aimoit beaucoup plus pour les agrémens de son esprit, que pour ceux de sa personne, bien qu'elle fût d'une tres-jolie figure; mais son enjouëment étoit tel, que l'on ne pouvoit demeurer avec elle, sans partager sa joye & sa gayeté. Elle étoit en masque, déguisée en Bergere, avec plusieurs Dames & plusieurs Hommes de qualité qui étoient aussi en Bergers. Dés qu'elle fut entrée & qu'elle eût dansé les Contredanses, (ce qu'elle faisoit fort bien, quoy qu'elle

eût toûjours des manieres aussi singulieres dans sa danse que dans toutes les choses qu'elle faisoit) elle s'écria que l'on ne pouvoit pas soûtenir davantage le chaud qu'il faisoit alors dans la Sale, & qu'il falloit prendre l'air. Effectivement la Saison n'étoit guerre propre à demeurer enfermé avec tant de monde & tant de bougies chacun s'en trouvoit incommodé.

La Reine qui se divertissoit peu au Bal, rentra dans son Appartement: les Filles de Madame la Duchesse, qui étoient venuës avec leur Gouvernante, (car son Altesse ne sortoit pas encore) se leverent pour se retirer; mais le Roy leur dit de venir dans le Parc avec le reste des Dames. Le Prince de Neubourg l'accompagna; & toute la Cour suivie des Violons se rendit dans un Boulingrin, où l'on se plaça, les uns sur des bancs, & les autres sur le gazon. On dansa en plusieurs endroits: la nuit étoit brillante, on n'avoit pas besoin de lumiere, les flûtes & les hautbois répondoient par Echos aux Violons; & cette Fête qui n'avoit alors rien de concerté, ne laissa pas de paroître infiniment agréable.

Comme l'ordre n'y regnoit plus, & que l'on pouvoit aisément se parler sans crain-

craindre d'être remarqué, Miledy. . . . . ayant vû passer le Comte d'Aran derriere la palissade contre laquelle elle s'étoit appuyée, sortit par une des portes du Boulingrin, qui donnoit dans cette même allée; & elle se trouva vis-à-vis de luy.

Le Comte fut surpris de cette rencontre, il hésita s'il retourneroit sur ses pas, il s'étoit insensiblement accoûtumé au Bal à la regarder avec des yeux plus favorables qu'il n'en avoit eû pour elle depuis long-tems. Ha! Madame, luy dit-il, que ce moment icy me sembleroit heureux, si vous étiez encore pour moy ce que vous avez été. Seroit-ce une chose possible, ingrat, luy dit-elle, aurois-je déja oublié les mauvais tours que vous m'avez faits, avec qu'elle indifference vous entendîtes mes plaintes dans la Berge de son Altesse, avec quels mépris vous me parlâtes de moy à moy-même dans la Galerie de la Reine, la réponse que vous avez faite à une Lettre qui devoit vous toucher, avec quel soin vous avez voulu me convaincre de vôtre infidelité: enfin vous y avez si bien réussi, que je ne vous pardonneray jamais.

Vous ne me pardonnerez jamais, Ma-

Madame, s'écria le Comte en s'approchant d'elle ; & luy prenant la main, est il possible que vous soyez en état de prendre une resolution si contraire à tout ce que vous m'avez promis autrefois ? Croyez-vous que dans les momens où j'ay eu plus de foiblesse pour Emilie, j'aurois été capable de promettre que je ne vous aurois jamais aimé. Vous étiez capable de tout, perfide, interrompit miledy, vous m'auriez plongé un poignard dans le sein, pour vous attirer d'elle un regard favorable ; il m'est aisé de voir que vous étes broüillez ensemble, mais c'est apparement sa faute, & non pas la vôtre : elle vous a mis sur le pied d'être toûjours soûmis & patient ; vous souffrez ses legeretez, vous ne l'en aimez pas moins, & vous voyez un Rival preferé avec une douceur que l'on ne peut assez loüer. Ha, Madame, c'en est trop, s'écria le Comte ; vous m'insultez, j'étois prêt à reprendre ma chaîne, je sentois pour vous des feux mal éteins qui vouloient se rallumer, mais vous ajoûtez l'ironie aux reproches. Il n'y a rien dont je ne sois capable pour me venger, luy dit-elle ; un cœur outragé ne connoît plus les termes de la moderation.

Elle

Elle auroit continué son discours, si quelque bruit qu'elle entendit proche d'elle, ne l'eût obligée de se taire. Elle apperçût puisque en même tems le Duc de Monmouth avec Emilie; comme ils avoient une égale impatience de se parler, ils s'étoient dérobez pour venir dans un Cabinet de verdure, s'éclaircir ensemble des sujets de plaintes qu'ils avoient l'un contre l'autre: Voilà deux personnes, dit-elle au Comte d'Aran, qui n'ont peut-être pas besoin que vous soyez témoin de leur conversation; malgré cela l'interêt que vous y prenez est trop grand, pour vous dérober le plaisir de les entendre. C'est un plaisir que je vous sacrifierois volontiers; reprit-il si je ne voyois dans vos yeux toute l'horreur que vous avez pour moi; mon respect m'empêche de vous arrêter davantage avec un malheureux que vous ne pouvez souffrir. Dites plûtôt, repliqua-t'elle en le quittant, que vôtre curiosité est ce qui vous tourmente le plus sensiblement.

Miledy s'éloigna; elle ne se trompoit pas en se persuadant que le Comte souhaitoit d'écouter le Duc & sa Maîtresse: Il garda un profond silence, il s'approcha doucement du lieu où ils

étoient,

étoient, il redoubla son attention ; il vit que le Duc avoit un genoux en terre, & qu'Emilie continuant le discours qu'elle avoit commencé : A mes yeux disoit elle, barbare, a mes yeux vous avez laissé voir dans les vôtres un amour aussi violent que si vous n'aviez jamais aimé qu'elle, cette fiere Rivale affectoit de paroître évanouïe pour vous toucher davantage : vous ne ménagiez plus rien, ma presence ne vous inspiroit que de foibles égard. Juste Ciel ! faut-il que j'aye vû une chose dont je voudrois douter toute ma vie. Vos soupçons, repliqua le Duc, pourroient m'embarasser, si effectivement j'y avois donné lieu par ma conduite ; mais je vous proteste, Emilie, que vous n'avez aucun sujet de vous plaindre ; j'ay marqué de la pitié pour une fille mourante ; vouliez-vous que j'achevasse de l'égorger, & que l'abandonnant à vôtre méchante humeur, je la misse en état de ne recevoir aucun secours. Vous auriez dû le faire, s'écria Emilie, vous auriez dû ménager la peine que j'avois, vous auriez dû éteindre ma jalousie par un procedé tout opposé à celuy que vous teniez ; & demeurer persuadé qu'en m'ôtant les sujets de plainte que j'avois contre vous,

vous, vous aſſuriez à Filadelphe toute l'aſſiſtance dont elle avoit beſoit ; mais c'étoit là la pierre de touche, vous ne pouviez vous repoſer ſur une autre, de ce que vous vouliez faire tout cela pour elle ; il ne faloït pas moins que vos ſoins pour rappeller la couleur ſur ſes lévres ; vous ſouvient-il des marques de tendreſſe que vous oſaſtes luy donner ? Elles m'ont été ſi indifferentes, dit-il, que je les avois déja oubliées. Ha perfide ! luy dit-elle, je ne ſçay que trop ce que j'en dois croire ; & cependant malgré tout ce que j'en ai vû, j'aime mieux démentir mes propres lumieres, ma raiſon, mon reſſentiment, & pouvoir me flatter que je vous ſuis toûjours chere. Vous me l'êtes, mon aimable Emilie, plus que toute choſe, reprit le Duc, & vous aurez lieu d'en être perſuadée par ma conduite.

Cette converſation qui devenoit ſi flateuſe & ſi tendre, impatienta le Comte d'Aran à tel point, qu'il ne falut pas moins pour ſuſpendre les effets de ſa fureur, que la préſence du Roy ; il paſſa dans ce moment avec Nelle. Le Prince de Neubourg le ſuivroit ; il donnoit la main à Miledy.... & il paroiſſoit qu'il luy parloit avec beaucoup d'attention, &

qu'elle l'écoutoit d'une maniere où il pouvoit entrer d'autres ſentimens que ceux qu'on a pour un homme que l'on ne connoît que depuis quelques heures.

En verité, il n'a jamais été un état plus triſte, ni plus violent que celuy où le Comte d'Aran ſe trouva alors. Il entendoit d'un côté Emilie avec le Duc de Monmouth ; il voyoit de l'autre Miledy avec le Prince étranger, & il ſe trouvoit ſeul livré à ſes déplaiſirs & à ſa jalouſie. Il ne put reſter davantage dans un lieu, où il ſembloit que tous ceux qui s'y trouvoient ne reſpiroient que la joye & l'amour. Il s'éloigna de l'Allée & du Boulingrin ; mais paſſant au travers d'une touffe de bois ſi épais, que l'Aurore n'en avoit pas diſſipé l'ombre, il entendit de profonds ſoûpirs, qui étoient pouſſez avec tant de violence, qu'il ſembloit que la Dame qui ſe plaignoit étoit ſur le point de mourir. Le Comte ſe trouva de la ſenſibilité pour elle, & faiſant reflexion qu'en l'état où il étoit luy-même, il auroit été ravi de rencontrer une perſonne avec qui ſe plaindre il penſa qu'il pourroit peut-être ſoulager celle qui paroiſſoit ſi affligée : il s'approcha doucement, il entendit qu'elle parloit ainſi :

Ha! faut-il malheureuse, que mon cœur aime un homme si volage & si léger? que me puis-je promettre de ce fatal penchant? Il aime Emilie; je sens bien que j'en meurs de douleur. Elle se tut en cet endroit; & reprenant ensuite son discours avec plus de vehemence: Est-il possible, s'écria-t'elle, que je veüille me flater, & que les tendres regards de cet ingrat, fassent plus d'impression sur mon esprit, que toutes les choses que je viens de luy entendre dire à ma Rivale: curiosité trop fatale au repos de ma vie, que tu ma vas coûter cher! J'étois dans un erreur qui me flatoit, je ne puis à present douter, & je suis au desespoir d'être détrompée.

Le Comte d'Aran avoit reconnu la voix de Filadelphe; mais il ne s'étoit pas avancé dans la pensée qu'elle étoit avec quelqu'une de ses Amies. Cependant comme il n'entendoit parler qu'elle, & qu'on ne luy repondoit point, il crût aisément que la violence de sa douleur l'obligeoit de se plaindre. En effet, dés qu'il se fut approché, il l'apperçut toute seule couchée sur le gazon au pied d'un arbre. Au bruit qu'il fit, elle tourna la tête, & le voyant si prés d'elle, son apprehen-

sion

ſion fut extrême qu'il ne l'eût écoutée. Elle ſongeoit a ſon imprudence d'avoir revelé le ſecret de ſa paſſion ; & le Comte n'avoit pas de peine à demêler ce qui ſe paſſoit dans ſon ame.

Ne craignez point, Filadelphe, luy dit-il, tout le bien que vous voulez à un homme que j'ay tant de ſujets de haïr, ne m'obligera point à trahir vôtre tendreſſe : je ſçay me taire, & je ſuis même capable de vous plaindre dans vos malheurs. J'y trouverois une grande augmentation, luy dit-elle, ſi vous cherchiez à vous venger du Duc de Monmouth, par la peine que vous pouvez me faire : mais quand vous en ſeriez capable, ce que je ne veux pas croire, vous avez pû entendre qu'il inquieteroit peu de ce qui rouleroit ſur mon compte; il n'aime qu'Emilie & s'il m'a dit quelque choſe d'obligeant, ce n'a été que pour me tromper. Hé pourquoy donc luy voulez-vous tant de bien, s'écria le Comte, ſi vous le connoiſſez fourbe & ſcelerat ? Mon cœur, mon lâche cœur, luy dit-elle, n'a pas conſulté ma raiſon pour ſe rendre : j'ay ſenti que j'aimois avant que de m'être apperçuë des progrez que ſa preſence & ſa converſation faiſoient ſur moy. Mais, Milord, con-

tinua-t'elle, pour moderer ma douleur, souffrez que j'aye la consolation de croire que vous oublierez toutes les extravagances que je viens de dire.

Soyez en repos de mon côté, belle Filadelphe, luy dit-il, je vous promets un secret inviolable & je suis homme d'honneur : Mais je vous avoüe que si vous étes assez foible pour continuer de l'aimer, je. . . . . . en achevant ces mots il l'apperçût à dix pas de luy : Hé que feriez vous, luy dit le Duc de Monmouth en le regardant fierement, & portant la main sur la garde de son épée? Le Comte d'Aran, sans luy répondre, s'avança vers luy dans la même posture, & malgré le respect qui étoit dû à la Maison du Roy, leur fureur auroit éclaté d'une maniere qui seroit devenuë funeste à l'un ou à l'autre, si Filadelphe ne se fût jettée courageusement entr'eux; comme elle les conjuroit de faire reflexion à leur temeraire imprudence, le Duc de Bouquinkam qui étoit proche de là, ayant entendu plusieurs voix qui ne luy étoient pas inconnuës, s'approcha, & vit ce qui se passoit. Il joignit ses prieres à celles de Filadelphe, il étoit intime amy du Duc, & oncle du Comte, il les pressa si fortement l'un & l'autre de luy donner

ner leur parole, qu'ils le voulurent bien, & ils luy promirent de ne se point attaquer, qu'il n'eût pris auparavant une entiere connoissance de leur démêlé.

Filadelphe alloit se retirer, mais le Duc de Monmouth luy demanda avec la derniere instance de l'écouter un moment. Quelques raisons qu'elle eût pour luy refuser cette grace, elle se trouva si peu Maîtresse de sa curiosité, qu'elle voulut bien s'arrêter. Ne suis-je pas, luy dit-il, le plus malheureux de tous les Amans, je vous aime, Filadelphe, & je ne puis vous le persuader; vous croyez que la seule Emilie m'occupe, vous m'en voulez du mal sans raison, & vous devriez bien penser; que si j'ay pour elle des restes de ménagemens; c'est pour éviter qu'elle ne démêle ce que je sens pour vous, & que sa jalouse fureur ne vous fasse de la peine. Vous joüez trop naturellement vôtre personnage, repliqua-t'elle, pour qu'il n'entre pas beaucoup de verité dans cette fiction; il m'est aisé de penser que vous pouvez avoir quelque inclination pour moy, parce que vous ne vous faites pas une affaire, aimant aussi peu que vous aimez, d'en aimer plusieurs à la fois; mais vous auriez beau-

coup

coup de peine, Milord, d'effacer de ma Memoire les paroles desobligeantes que vous venez de dire sur mon compte à Emilie. Je ne cherchois pas les moyens de m'éclaircir de vos sentimens, je vous avoüe même que s'il dépendoit de moy de n'être pas si bien instruite, j'en aurois de la joye: Et lors que je vous ay entendu, j'ay senti une douleur si vive, que j'en serois morte sur le Champ, si je n'étois reservée à de plus longues peines. Ah, Filadelphe! S'écria le Prince, que vous me faites d'injustice, je démêlé malgré les flatreuses idées que vous me laissez entrevoir, que vous allez me haïr: & de tous les malheurs, il n'en est point auquel je sois plus sensible. Plût au Ciel, répondit-elle en soûriant, plût au Ciel? Milord, que vous fussiez sincere une fois en vôtre vie, mais c'est ce que je n'ose me promettre; & comme mes préventions sont grandes contre vous, il ne faut pas que vous esperiez de les détruire en si peu de tems. Adieu, continua-t'elle, je me retire, nôtre Gouvernante me croit à l'heure qu'il est bien malade, j'ay pris le pretexte d'une migraine, pour me separer d'elle, & je l'ay assurée que j'allois me mettre au lit: Mais en passant

dans ce bois, l'obſcurité, la ſolitude, & mes déplaiſirs m'ont preſſée ſi fortement de m'arrêter & de me plaindre, que je n'ay pas été la Maîtreſſe de m'en défendre. C'eſt un effet de ma bonne fortune, luy dit le Prince en la voulant arrêter, c'eſt elle qui m'a ménagé ce moment pour vous aſſurer que je ne ſuis qu'à vous, & que ſi vous avez entendu quelques paroles contraires à cette verité, je ne les ay dites que par politique. Je n'ay jamais eû d'engagemens, repliqua Filadelphe, mais je ſuis perſuadée que lors que l'on aime veritablement, on ne peut ſe trahi-ſoy-même au point que vous l'avez faite & je mépriſe une politique, qui obligé à deſavoüer ce qui l'on reſſent. Vous avez raiſon, Madame, interrompit-il avec vehemence, ce ſont auſſi des reproches auſquels je ne feray plus expoſée, je vais détruire tous les menſonges que j'ay faits, je vais faire éclater les ſentimens que j'ay pour vous, ſi l'on en parle, ſi Emilie ſe déchaine, vous.... Non, Milord, non, ne faites rien de ce que vous meditez, s'écria Filadelphe: Je ſuis contente, je veux bien me laiſſer perſuader, menagez ma gloire, je n'ay rien au monde de plus cher: Et je vous avoüe que c'eſt la ſeule choſe

qui me touche plus que vous; continuez de faire vôtre Cour à Emilie, ne me parlez que rarement; ne me cherchez jamais, le tems & la perseverance pourront vous payer avec usure les égards que vous aurez. En achevant ces mots, elle se retira.

Le jour étoit déja grand, quand le Duc de Monmouth rejoignit le Prince de Neubourg, il l'accompagna peu aprés chez luy où ils se separerent.

Le Comte d'Aran plus chagrin qu'il ne l'avoit encore été; comprit bien que s'il retournoit seul chez luy, il alloit s'abîmer dans mille réflexions douloureuses. Il avoit besoin de trouver quelqu'un avec qui se plaindre; & comme le Duc de Bouquinkam s'étoit rencontré à la derniere Scene qui venoit de se passer entre le Duc de Monmouth & luy, il aima mieux monter dans son Appartement que d'aller ailleurs: Il ne l'attendit pas long-tems. Le Duc qui se livroit plus volontiers aux plaisirs particuliers qu'aux Fêtes publiques, se contenta de paroître quelques momens à celle que le Roy donnoit au Prince Allemand, & ensuite il revint chez luy.

Je suis ravy, dit-il au Comte d'Aran, de vous voir icy : Il me semble que nous avons autant besoin l'un que l'autre de nous trouver ; car selon toutes les apparences vous avez envie de vous plaindre, & pour moy j'ay envie de vous raconrer la plus agréable avanture du monde qui m'est arrivée. Nos situations sont bien differentes, luy dit le Comte, vous n'avez que des sujets de joye, & je n'en ay que de douleur, lequel des deux parlera le premier ? Ce sera vous, mon pauvre Milord, dit le Duc obligeamment, afin que mon recit efface en quelque maniere les fâcheuses idées du vôtre.

Jamais Amant, reprit le Comte, n'a été plus maltraité que moy ; dans l'excez de mon chagrin contre Emilie, je n'étois venu au Bal que pour la brusquer, je n'ay pû l'entretenir, elle m'a évité avec soin, & toute ma satisfaction a été de la regarder à vûë, & de l'empêcher de lier conversation avec le Duc de Monmouth : Mais pendant que je m'occupois à les interromper par ma presence, j'ay jetté les yeux sur Miledy..... qui m'a semblé elle seule plus belle que toutes les Dames qui étoient dans la Sale ; sa parure, si vous l'avez remarqué, étoit plus propre que magnifi-

nifique, il y entroit même un peu de negligence : Mais qu'à mon gré cette negligence étoit bien entenduë.

J'étois extrémement embarassé, je ne pouvois abandonner ma place, sans procurer au Duc de Monmouth le plaisir de parler à l'infidelle Emilie; & je ne pouvois voir Miledy avec un air & des yeux si touchants, sans avoir envie de m'en approcher & de luy dire que mes feux pour elle se rallumeroient aisément aux premiers regards favorables. Enfin, je roulois confusément dans mon esprit, & les sujets que j'avois de me loüer d'elle, & ceux que j'avois de me plaindre d'Emilie; & les termes dont je me servirois pour demander pardon à l'une, & ceux que j'employerois pour faire de sanglants reproches à l'autre. Je sentois des mouvemens d'esperance qui me flattoient, j'en sentois de desespoir qui me persuadoient la perte de mes deux Maîtresses. Je me voulois du mal de mon ingratitude pour l'autre. Ainsi abîmé dans ces differentes pensées, je n'étois rempli que d'elles, quand ma jalousie contre Emilie, qui étoit suspenduë par mon amour pour Miledy..... a reçû de nouvelles forces pour une nouvelle inquietude : Ouy, Milord Duc, je me suis senti tout

brûlant de colere & de rage, lorsqu'aprés quelques momens de distraction dont Miledy étoit la cause, je me suis tourné pour voir où étoit Emilie : Je l'ay cherchée inutilement des yeux, elle & le Duc de Monmouth étoient disparus, & pour vous faire entendre le sujet de ma distraction à l'égard de Miledy, c'étoit le Prince de Neubourg qui me la donnoit dans la Sale du Bal, dans le Boulingrin toûjours attaché à ses pas : Il avoit à peine acheve de danser avec un autré, qu'il venôit reprendre sa place auprés d'elle. Tantôt il se mettoit à ses pieds, feignant de chercher la fraîcheur de l'herbe : tantôt il se tenoit de bout, & soulageoit le chaud qu'elle avoit avec un Evantail : Il luy accommodoit des Oranges de Portugal & des Citrons doux : Il affectoit de manger ce qu'elle avoit touché : Toutes ces petites choses que les personnes desinteressées n'apperçoivent seulement pas, étoient des Monstres comme vous le sçavez aux yeux d'un Amant ; & ce qui m'a piqué davantage, c'est que toutes les fois que je la regardois, elle affectoit de faire des airs gracieux au Prince, plus insupportables pour moy qu'un coup de poignard.

Ha, Milord, dit le Duc de Bouquinkam en foûriant, vous voilà bien piqué. Ne m'interrompez point, je vous en conjure, dit le Comte: Car il faut achever promptement le recit de mes foibleffes. Je vous avoüeray donc que j'étois defefperé de fes manieres coquetes, lorfque j'ay apperçû, comme je vous l'ay déja dit, qu'Emilie avoit profité de ma diftraction pour échaper à ma vigilance, je fuis demeuré fort embaraffé: Je voulois fuivre la fugitive Emilie, je voulois étudier encore le procedé de Miledy avec le Prince étranger. Mon cœur partagé entre ces differens interêts ne fçavoit à quoy fe déterminer. Cependant j'ay pris le party de fuivre Emilie, je ne l'avois pas trouvée encore lors que j'ay vû venir Miledy..... elle étoit feule, & fans prefomption j'ay lieu de croire que c'étoit moy qu'elle cherchoit. Cette penfée m'a donne mille plaifirs fecrets, que je n'ay ofé faire éclater jufqu'à ce que je fuffe inftruit de fes fentimens. Je luy ay parlé des miens, mais je l'ay trouvée dure & piquante: Et aprés en avoir fouffert tous les reproches qu'elle a voulu me faire, elle m'a quitté brufquement.

Je fuis demeuré affez étourdy d'une

avanture si desagreable; au lieu de la suivre, j'ay rapellé toute mon attention pour écouter l'inconstante Emilie. Que n'a t'elle pas dit au Duc de Monmouth, leur conversation a été partagée entre les reproches, la tendresse, les larmes; enfin de part & d'autre ils se sont donné des marques d'une forte passion.

Vous faisiez-là un triste personnage, mon cher Neveu, s'écria le Duc de Bouquinkam. J'en faisois un tour au moins bien violent, reprit le Comte, & j'allois chercher dans la vengeance les plaisirs que l'amour me refusoit: J'allois, dis-je, entrer dans le Cabinet où ils étoient cachez, lors que le Roy avec Nellé, & une partie de la Cour, sont venus dans l'allée où j'étois. Il n'étoit plus tems à lors de faire des extravagances, je fuyois un lieu si fatal à mon repos, bien resolu d'en chercher quelque'autre plus favorable à mon ressentiment, quand j'ay entendu Filadelphe dans le bois.

Attiré par ses plaintes & par ses sanglots, je me suis approché d'elle, je l'ay écoutée quelque tems, & je vous avoüe que soit par un sentiment de pitié, par un desir de vengeance, ou par ce penchant naturel, qui nous porte à aimer

aimer ce qui nous paroît aimable, je me suis senty touché de sa peine, & j'aurois voulu de tout mon cœur l'enlever au Duc de Monmouth.

Je luy avois déja parlé de son inconstance, & des malheurs qu'elle devoir prévoir dans un engagement si fatal à son repos : Je luy representois son humenr changeante, & j'allois insensiblement luy parler de moy, lors que le hazard l'a conduit si proche de nous, qu'il a entendu une partie de nôtre conversation ; nous allions terminer nos differens quand vous étes venu pour nous en empêcher.

J'en loüe le Ciel, Milord, dit le Duc en l'interrompant, je serois au desespoir pour l'amour de vous, que vôtre colere eût eu des suites si fâcheuses ; le Roy irrité par un tel manquement de respect, auroit pû vous faire payer cher des mouvemens si peu reglez : Il n'est pas toûjours permis d'écouter son chagrin, & vous avez déja eû plus d'une fois la malheureuse tentation de tirer l'épée contre le Duc de Monmouth. Dites que ce seroit un malheur de la tirer chez le Roy, interrompit brusquement le Comte d'Aran : car du reste je pretends faite honneur au Duc de mesurer mon épée à la sienne.

Ne nous fâchons point, dit le Duc de Bouquinkam, vous ſçavez qu'étant plus vieux que vous, & l'oncle de vôtre femme, je ſuis endroit de vous parler comme à mon amy & à mon parent. Vous me faites beaucoup d'honneur, reprit le Comte, de me conſiderer en cette qualité; mais je croy auſſi que vous me regardez comme le plus infortuné de tous les hommes. Sans doute, dit le Duc, & je n'ay jamais vû des amours moins agreables que les vôtres; vous feriez heureux d'en être guery. Il n'y a que le tems, repliqua-t'il, qui puiſſe m'ôter de la tête toutes les chimeres dont elle eſt pleine. J'ay reſolu d'aller en Irlande paſſer quelque tems auprés de mon Pere, j'oublieray Miledy, je deteſteray Emilie, & je ne me ſouviendray plus de Filadelphe.

Le Duc ſe prit à rire: Un Amant ſi partagé, luy dit-il, n'a pas beſoin de fuïr, quand on aime en deux ou trois endroits, il n'eſt queſtion que d'un jeu, & la coquetterie y trouve plus de Place que la paſſion. Ha! Que dites-vous, s'écria le Comte d'Aran, que dites-vous? Je ſens que je ſuis né pour aimer, & de quelque côté que mon cœur ſe fixe, il s'engagera trop pour mon re-

pos:

pos : Mais, continua-t'il, aprés avoir abusé de vôtre patience, en vous racontant mes disgraces, ne tardez pas davantage à m'apprendre ce qui vous donne cet air de joye que je vois dans vos yeux.

Souvenez-vous, luy dit le Duc, du Billet de la Comtesse qu'on m'apporta chez Milord Saint Alban : je vous quittay l'un & l'autre avec empressement, je vins m'enfermer dans mon Cabinet, & je commanday au même Valet de Chambre qui m'avoit apporté la Lettre de la Comtesse, de ne laisser entrer qu'elle, ou ceux qui viendroient de sa part. La nuit s'avançoit, on vint m'avertir que le Roy me demandoit, je ne voulus point sortir, & je fis dire que je n'y étois pas.

Vous sçavez avec quelle impatience l'on attend ce que l'on aime : sans exageration les heures me sembloient plus longues que les plus longs jours. Enfin il entra un homme dans mon Cabinet vêtu en Courir : un bonnet à l'Angloise rabatu sur son visage, des bottes, un cravache à la main : il me presenta une Lettre de la Comtesse. Je vais vous la lire :

Tout s'oppose à l'envie que j'ay

 de

de vous voir, je m'étois flattée qu'Esther seroit assez adroite pour me faire sortir de chez moy sans être vûë, mais toute son habileté est bien inferieure à celle de mon jaloux: il me garde avec plus de soin qu'il ne feroit une criminelle d'Etat dont il seroit responsable. Je vous avoüe que je suis au desespoir, je crains tout, j'espere peu; & la seule chose qui me console dans mes malheurs, c'est la pensée que vous y êtes sensible, & que vous n'oublierez rien pour les faire cesser.

La lecture de ce Billet me donna tout le chagrin possible; je m'étois flatté d'un plaisir dont je me voyois frustré, & je craignois qu'en cherchant à servir la Comtesse contre son mary, cela ne fit un éclat terrible à la Cour qui achevant de la perdre: Je révois profondement à toutes ces choses: le Courier attendoit toûjours. Enfin, je luy demanday s'il pourroit rendre ma réponse à celle qui l'avoit charge de la Lettre: il me dit que non; & qu'il alloit dans la Province de Galles porter des Ordres

dres du Roy. Hé bien mon amy, luy dis-je, en luy donnant quelques Guinées, vas où tu voudras : Il s'avança vers la porte, mais en ôtant son bonnet pour me saluer, je vis tomber de longs cheveux, qui se déployant jusqu'aux genoux, me parurent de la plus belle couleur du monde. Ce Courier pretendu les écarta, il découvrit une petite main plus blanche que la neige, & un visage charmant. Pourquoy vous amuser, Milord, ne devines vous pas déja que s'étoit ma Comtesse.

Je vous avoüe que le plaisir de la surprise augmenta encore celuy de la voir : je luy témoignay ma joye par des empressemens & par des discours si vifs & si peu de suite, que mon desordre luy prouvoit assez l'état ou j'étois. Sa presence avoit effacé mon ressentiment, je ne songeois plus aux reproches que j'avois resolu de luy faire, ce fut elle qui me parla du mauvais acceüil qu'elle m'avoit fait. Elle me dit que son mary soupçonneux & jaloux étoit enfermé dans un Cabinet proche de sa Chambre, d'où il pouvoit entendre & voir sans être vû, tout ce qu'elle disoit & tout ce qu'elle faisoit : Auriez-vous voulu, continua-t'elle, que je vous eusse exposé à la colere d'un furieux,

qui

qui auroit été capable de se prévaloir contre vous & contre moy des avantages que vous luy donniez en vous voyant seul & déguisé dans sa maison : Il n'est point de valeur qui ne puisse succomber sous le grand nombre. Je vous assure que ces raisons ont donné des bornes à mon empressement : je n'ay osé jetter les yeux sur vous, je tremblois en vous parlant, je croyois qu'il alloit vous reconnoître, & j'ay mieux aimé vous paroître froide, ingrate, & méprisante, que de vous mettre aux prises avec mon mary.

Ce n'est pas pour m'avoir ménagé que j'ay des remontrances à vous faire, luy dis-je, mon aimable Comtesse : car j'osay croire que vôtre mary ne m'insulteroit pas sans y penser plus d'une fois ; mais je vous suis redevable d'avoir eû des égards pour vous même & vous devez être persuadée que j'y suis mille fois plus sensible qu'à ce qui me touche directement.

Elle me dit ensuite, que pour sortir de sa maison elle avoit été obligée de se déguiser, de la maniere dont je la voyois ; & que ce qui étoit fort plaisant, c'est qu'elle étoit munie d'un paquet de Lettres qu'on avoit apporté

pour

pour son mary, afin de le luy donner en cas qu'elle l'eût recontré, que rien n'avoit été plus à propos, parce qu'il entroit avec Mliord Grey au moment qu'elle sortoit; que sans s'embarasser, elle s'étoit avancée vers luy pour luy remettre le paquet, & qu'ensuite elle s'étoit esquivée.

Vous étes sortie heureusement, luy dis-je; mais mon Dieu, avez-vous pris des mesures assez justes pour retourner sans aucun embaras. Je n'en doute point, reprit-elle: Esther doit dire que je suis malade, & que je repose pour empêcher le Comte d'entrer Helas, Madame, ajoûtay-je, cela suffira-t'il? que je crains que nous ne paions cher le plaisir de nous retrouver. Vouliez vous continua-t'elle, que je vous laissasse plus long-tems dans une erreur qui vous irritoit contre moy. Je voudrois tout, dis-je en l'interrompant, & ma mort même, plûtôt que de vous voir exposée au moindre peril. Ha, Milord! s'écria-t'elle ne troublez point la douceur dont nous joüssons par des prévoyances inutiles, il arrivera tout ce qu'il plaira au Ciel; mais ayons un peu de confiance dans nôtre bonne fortune. Sa fermeté m'étoit une preuve de tendresse aussi forte, que ma timi-

timidité devoit luy en être une de ma passion ; cependant je pris le parti de luy obeïr, & je ne mêlay plus rien dans nôtre conversation qui d'eût l'allarmer.

Je vous avouë, Milord, que ces sortes de raccommodemens ont quelque chose de fort touchant pour des cœurs sensibles ; & que ces heures qui m'avoient paru si longues en l'attendant, m'ont semblé bien courtes avec elle ; sa presence a guery toutes les blessures que la jalousie m'avoit faites : j'ay oublié la passion que le Roy, le Duc de Monmouth, Milord Russel avoient pour elle : cent fois elle m'a dit que j'étois seul digne de son estime ; & j'ay eû trop de plaisir à la croire, pour me mettre rien dans l'esprit qui pût me persuader le contraire. Enfin le moment de nous quitter est arrivé, nous nous sommes separez à la pointe du jour ; & pour satisfaire à mon inquietude, je l'ay priée de mettre un ruban à sa fenêtre, qui pût signifier qu'elle étoit rentrée heureusement chez elle. J'ay passé peu aprés dans la ruë, j'ay remarqué le ruban ; & plus satisfait qu'homme du monde, je me suis rendu dans le Parc pour y voir une partie de la Fête.

Voilà

Voilà l'état de mes affaires, vous pouviez juger par-là qu'elles ne sont jamais si desesperées entre un Amant & une Maîtresse, qu'il ne s'y trouve d'heureux retours. J'avois juré chez Milord Saint Alban de ne la revoir de ma vie : vous sçavez mon dépit & mes emportemens, que je me les suis reprochez. Bon Dieu, peut-on commettre une plus grande faute ? Je vous ay fait voir ses Lettres, je vous ay raconté des choses qui devoient être ensevelies dans un silence éternel : je suis trop heureux de m'être plaint devant deux hommes capables de garder le secret : Que deviendrois-je à l'heure qu'il est, si j'avois mis le mien en des mains suspectes : si la gloire de la Comtesse devoit souffrir de mes soupçons & de mes extravagances ? Profitez de mon exemple, continua-t'il, d'un air encore plus serieux ; & sçachez pour toûjours, qu'un galant homme ne doit en aucun tems, ni pour aucune raison, se déchaîner contre une Dame, soit qu'il ait lieu de s'en loüer, ou de s'en plaindre.

Vous parlez bien à vôtre aise, Milord Duc, s'écria le Comte d'Aran ; mais vôtre situation & la mienne sont si differentes, que je ne suis pas surpris

que

que nos sentimens le soient aussi. Vous n'avez que des sujets de satisfaction, & je n'en ay que de douleur. Si vous avez bien envie de renoüer avec vôtre Miledy, ajoûta le Duc, & que vous me vouliez laisser la conduite de cette affaire, je me trompe si je ne la fais revenir. Je ne puis croire, reprit le Comte ? elle n'a que de trop justes raisons de se plaindre; & quand je rappellé à mon souvenir les duretez que je luy dis croyant parler à Emilie, je ne suis point étonné de l'éloignement qu'elle a pour moy. Ajoûtez à cela tout ce que le Prince de Neubourg fait pour luy plaire, & les manieres obligeantes qu'elle a pour luy.

Si ce Prince devoit faire un long sejour à Londres, continua le Duc, je ne jurerois pas qu'elle ne prît le change; & que pour avoir le plaisir d'une vengeance complete, elle ne vous oubliât en le mettant à vôtre place; mais tout au plus ce seroit une avanture de quelques Semaines, qui se terminoit aux regrets que causent l'absence. Elle vous a aimé, je suis certain qu'elle ne vous haït pas; encore un coup, voulez vous que je travaille à vous raccommoder ensemble ? Le Comte rêva quelque tems, & ensuite il le pria d'agir dans

cette negociation comme pour luy-même.

Le Roy avoit resolu d'aller à Hamptoncourt, & d'y mener le Prince de Neubourg : Ils en avoient fait la partie au Bal, & le lendemain tout fût prêt pour s'y rendre par eau. Les Berges couvertes de tapis de Perse à fonds d'or, & tapissées d'un Brocard couleur de rose & argent, avec tous les Careaux brodez, se trouverent prêtes sur le soir; & toute la Cour étant placée, on commença de s'avancer sur cette grande Riviere de la Tamise, qui est peut-être l'unique au monde qui soit aussi belle. Tout retentissoit d'une agreable Simphonie de Trompettes, de Timbales, de Flûtes, de Violons, de Voix, de Theorbes, de Violes, & de Clavessins. Ces differens Instrumens composoient de differens Chœurs qui se faisoient entendre tour à tour; & la Musique étoit si bien concertée, qu'on ne pouvoit s'en distraire.

Le Prince Etranger admira la beauté de la Ville, dont toutes les grandes Maisons qui bordent la Riviere, sont ornées de Balcons; & dans ce moment ils étoient remplis des Dames les mieux faites qui se faisoient un plaisir de voir le Roy dans cette pompe, & d'entendre le

bruit guerrier des Timbales, ou le son agreable des Violons, Londres du côté de la Tamise fournit la plus belle Perspective que l'on sçauroit imaginer; & je ne crois pas qu'on en trouve une approchante en aucune autre Ville de l'Europe.

Le Duc de Monmouth ayant remarqué que le Prince de Neubourg, avoit parlé plus souvent à Miledy... qu'aux autres Femmes de la Cour, ménagea adroitement de se placer auprés d'elle; & comme elle étoit persuadée que si quelque chose pouvoit luy rendre le Comte d'Aran, c'étoit une pointe de jalousie qui rapelle l'amour fugitif, & qui reveille le cœur, elle affecta de ne regarder que le Prince, & de l'écouter avec l'attention que l'on a pour ce qui plaît & ce qui touche.

Il ne negligeoit rien de sa part pour l'engager à entendre favorablement les galanteries qu'il luy disoit, & il étoit assez aimable pour se flatter de n'être pas rebuté. Ne me trouvez point trop hardi, Madame, luy dit-il, si je profite de ce moment pour vous faire entendre les progrés que vous avez faits dans mon cœur: Je devrois par mes soins & par mes services, essayer de vous plaire, & vous convaincre de

mon

mon attachement, avant que de vous en parler; mais quelque tems que je reste dans cette Cour, il ne sera point encore assez long pour que j'ose me promettre de reussir par cette voye: Ainsi, Madame, il vaut mieux que je vous conjure d'abreger mes peines, & d'agréer l'offre que je vous fais d'un cœur qui n'a point encore receu de si vives impressions que les vôtres.

Il me seroit bien glorieux, luy dit-elle, de pouvoir me flatter que vous dites vray; mais qu'est ce qui m'en peut asseurer? Tous les hommes ne se font pas un scrupule de tromper les Dames; elles sont averties de longue main qu'ils sont dangereux. Ils ne cherchent qu'à les engager, & ne s'engagent point. Ah que ditez-vous, Madame, dit le Prince en l'interrompant? Est-il possible que vous puissiez penser, qu'avec une personne aussi aimable que vous, on s'en tienne à vouloir seulement être aimé? Vous verriez bien que c'est moy qui commence, & que c'est moy qui ne finirois point, si j'étois assez le maître de ma destinée pour demeurer auprés de vous autant que je voudrois: Helas que n'étes-vous née dans mon païs; ou pourquoy faut-il que je m'éloignée du vôtre? ne regrettez rien là-des-

dessus, Seigneur luy dit-elle, je ne merite pas vôtre attachement, & vous seriez peut-être fort malheureux d'en prendre trop pour moy. Hé de grace, s'écria-t'il, apprenez m'en la raison. C'est, continua-t-elle, qu'avec mes amis je suis douce, égale, bonne, toûjours de belle humeur; mais avec ceux qui se mettent sur un autre pied, je suis bizare, capricieuse, absoluë; je les regarde comme des esclaves, je n'ay jamais de complaisance, je me défie d'eux & de moy-même; & pour peu que mon penchant leur soit favorable, je les bannis pour toûjours. Je consens à tout cela, Madame, luy dit le Prince, mais consentez seulement que je vous serve, & que je cherche les moyens de vous plaire, peut-être qu'une étoile plus benigne que celle des malheureux que voûs traitez si cruellement, decidera en ma faveur. Voilà un trait de vanité, dit la Miledy en soûriant, qui ne sied pas mal à un Souverain: Hé bien, Seigneur, servez-moy, je vous accepte pour mon Chevalier. Et moy je vous accepte pour ma Dame, repliqua-t-il d'un air fort enjoüé; & tournant la tête, il dit à demi haut ce Vers de la Tragedie du Cid:

Paroissez Navarrois, Mores, & Castillans.

Le Duc de Bouquinkam & le Comte d'Aran, qui étoient assis l'un auprés de l'autre, s'étoient trouvez trop éloignez du Prince de Neubourg, pour entendre sa conversation avec Miledy, mais ils entendirent bien ces paroles; car les uns & les autres parloient fort bien François. Le Comte Marchant sur le pied du Duc: Nous n'en pouvons douter, luy dit-il, voilà que ce jeune Prince défie tous les Amans de la Miledy: Ah si je n'en consultois que mon courage, je pourrois bien en effet paroître sur les rangs, & luy faire connoître qu'il n'est pas le Cid de l'Angleterre. Voilà un beau sujet de querelle, reprit le Duc, ne faut il pas qu'un homme amoureux dans les commencemens de sa passion, parle autrement que ceux qui ont toute leur raison; ne vous inquietez point, je menageray vos interêts, & vous auriez lieu d'être content.

Comme ils parloient ainsi, Nellé qui étoit dans la Berge faisoit mille petites pieces aux Dames & aux Cavaliers. Elle en avoit preparé une des plus

galantes, qui eut un effet fort agreable : Elle proposa au Roy de s'arrêter pour joüir plus long-tems de la beauté du jour & de la symphonie. Elle fit apporter des lignes toutes peintes & dorées ; les Filets étoient de soye, & les Hameçons d'Or. Chacun se mit à pêcher, & le Roy y fut un des plus empressez. Il avoit déja jetté plusieurs fois la ligne, s'étonnant de n'avoit encore rien prit : Toutes les Dames luy en faisoient la guerre, mais il leur dit de ne le plus plaisanter ; & en effet il montra sa ligne, au bout de laquelle il y avoit une demie douzaine d'Eperlans frits, attachez avec une soye : Ils éclata de rire ; & tout le monde en fit autant.

Nellé luy dit qu'il étoit bien juste qu'un Grand Roy eut des Privileges particuliers ; qu'un pauvre Pécheur auroit seulement pris des Poissons en vie, que pour luy il les prenoit prêts à manger. Le Prince de Neubourg dit que six Eperlans ne suffisoient pas, & qu'il alloit essayer d'en prendre tout au moins un ou deux pour les joindre à ceux du Roy.

Là-dessus il jette sa ligne, il la sentit pesante : Ah ! Sire, dit-il, nous ferons bonne chere : Il la retire, & trou-

ve une petite Bourse attachée à l'Hameçon ; il l'ouvre : Il y avoit une Boëte d'Or garnie de Pierreries, & dedans le Portrait de Miledy..... Il fit un grand cry de joye ; & le Roy qui ne sçavoit point que Nellé avoit fait mettre des plongeurs dans la Riviere, pour attacher les petits Poissons & le Portrait, fut bien aise de cette avanture : Cleopatre, fit attacher une Sardine à l'Hameçon de Marc-Antoine ; mais vous étes plus habile qu'elle, dit-il à Nellé, car vous donnez des Portraits qui sont beaucoup plus de plaisir. Ce sont des Presens, dit Miledy, (un peu embarassée comme elle prendroit cette avanture, qui ne luy coûtent guere : Elle a envoyé ce matin chez moy me dire qu'elle vouloit se faire peindre & que je luy envoyasse mon Portrait pour en voir l'attitude & la draperie. Vous voyez Sire, l'usage qu'il luy a plû d'en faire.

Rien n'a jamais été si favorable pour moy, reprit le Prince, je ne sçaurois, Madame, dit il en s'adressant à Nellé, vous en remercier assez. Je voudrois meriter vôtre reconnoissance, répondit-elle ; mais, Seigneur, vous m'attribuez un bon office que je ne vous ay point rendu. Ce sont assurément les

Neïades de la Tamise, qui ont crû vous obliger en vous faisant cette galanterie: & si Miledy veut voir ce soir son Portrait, je l'ay chez moy & je l'envoyeray querir.

Pendant que cette conversation se passoit, & que la maniere enjoüée dont on parloit égayoit la fête, le seul Comte d'Aran paroissoit dans une extreme melancolie. Il voyoit avec déplaisir l'occasion que l'on fournissoit au Prince de Neubourg de dire mille jolies choses à Miledy, & son imagination ingenieuse à le tourmenter luy persuadoit qu'elle avoit été d'intelligence avec Nellé pour donner par ce moyen son Portrait au Prince. Quoy qu'elle dit fort serieusement qu'elle vouloit qu'il luy rendît sur le Champ, il n'en croyoit rien, la jalousie ralluma plus de feux dans son cœur, que toutes les tendresses & toutes les bontez qu'elle avoit eües pour luy.

Le Duc de Bouquinkam qui lisoit sa peine dans ses yeux, ne voulut pas l'abandonner à toutes ses reflexions, il se raprocha de luy, & luy parlant bas: Vous voicy comme je vous souhaite, luy dit-il, inquiet, rêveur, confus, amoureux, vous ne regardez plus Emilie, il y a un quart d'heure qu'elle parle

au

au Duc de Monmouth sans que vous y preniez garde. Hé, Milord, luy dit le Comte, en vaut elle la peine, c'est une petite inconstante, plus propre à joüer divers rôlles à la Comedie, qu'à attacher un honnête homme; je vous assure que j'en suis bien guery, & que je me reproche toutes les foiblesses dont j'ay été capable pour elle.

Les Berges s'avançoient doucement vers Hamtoncourt, lors qu'on en vit paroître deux dont l'éclat surprit tout le monde, & la maniere dont elles étoiens parées avoit quelque chose d'assez singulier pour donner de la curiosité. La premiere étoit pleine d'hommes fort bien faits, habillez comme les anciens Paladins, dont nous voyons encore les Portraits: Il y en avoit un au milieu d'eux qui étoit vêtu de même; mais il étoit armé d'une Cuirace, & son Ecuyer tenoit son Casque tout couvert de plumes blanches. Il y avoit encore sous un Pavillou verd & d'Or, le Portrait d'une Dame posé sur un Pied-d'estail, qu'un Amour de sculpture tres-bien travaillé soûtenoit. Dans l'autre Berge on ne voyoit que des Demoiselles vêtuës en Nimphes, le Carquois sur l'épaule & les Flêches à la main. Une Dame habillée en Diane se distin-

guoit parmi elles, à cause de la magnificence de ses étoffes & de l'éclat de ses Pierreries, aussi bien que par son antiquité: Car il n'a jamais été une si vieille Diane. Elle ne laissoit pas d'avoir encore des restes de beauté, qu'elle faisoit valoir plus que leur prix.

Le Roy & ceux qui l'accompagnoient ne furent pas long-tems à reconnoître le Duc de Newcastel, qui étoit dans la premiere Berge tout armé, & sa femme qui faisoit le personnage de la chaste Diane, qui étoit dans l'autre; mais le Prince de Neubourg qui n'étoit informé de rien, ne manqua pas de les prendre pour une Troupe de Masques, ou pour des Comediens, qui venoient de joüer la Comedie en quelque lieu proche de Londres; il étoit encore dans cette pensée, lors que le Duc de Monmouth s'adressant à luy: Voilà, Seigneur, des personnes, luy dit-il, aussi singulieres qu'il y en ait dans le monde. Celuy que vous voyez au milieu de ces Gentilshommes, est le Duc de Newcastel, un des plus grands Seigneurs d'Angleterre: Il a plus de cent mille écus de rente; & comme il y a beaucoup de ses riches Milords qui aiment l'indépendance, sur le plus leger sujet

de

de plainte ils se retirent de la Cour; & miennent chez eux une vie fort oisive.

Ce Duc a une Château magnifique dans la Province de Northumberland, situé entre des bois & des Rivieres, & d'un abord assez difficile. La solitude l'obligea de s'attacher à la lecture. La Duchesse en fit autant. Ils se mirent à lire jour & nuit, & sans faire aucuns choix de Livres, ils sont tombez sur les Romans & sur les Avantures de Chevalerie, qu'ils ont trouves d'un goût admirable. Il a donc été question de les imiter, & de faire dans leur Province une partie des merveilles, que les Amadis & les Chevaliers de la Table Ronde faisoient dans l'Univers.

Ce que vous me dites est-il possible, s'écria le Prince de Neubourg? Si vous en doutez, continua-t'il, je vous en feray assurer par toute la Cour, & par le Duc d'Albemarle qui a épousé leur fille. Je n'ay pas besoin que d'autres m'en parlent que vous Milord, dit le jeune Prince, & même je n'ay qu'à m'en rapporter à mes yeux: Car il n'est point naturel d'aller vêtu comme les voilà, sans quelque cause extraordinaire. C'est toute autre chose chez eux, reprit le Duc, Madame de Newcastel

feint d'être une Amazone, elle monte à Cheval avec ces neuf Demoiselles, qui sont des filles de bonne Maison qui n'ont guere de bien. Elle les prend auprés d'elle & se charge avec plaisir de leur établissement, pourvû qu'elles entrent avec complaisance dans les avantures romanesques.

Le Duc de son côte fait le Chevalier errant, il trouve sa femme à la chasse qui se repose dans un bois au bord d'un ruisseau, il en devient amoureux, & il en fait confidence à son fidele Ecuyer. Elle de son côte, qui est l'heritiere de l'Isle invisible, ou de quelque Palais enchanté, ou Medée, ou Armide demeure charmée de la bonne mine de cet aimable Etranger: Et bien qu'elle soit promise à un Prince son voisin, qui n'est pas mediocrement redoutable parce qu'il est de la taille d'un Geant; elle declare à la Nourrice qu'elle n'épousera jamais que le Chevalier du Bois. Ces commencemens sont suivis de toutes les galanteries, ou pour parler plus juste de toutes les extravagances que l'on peut imaginer: Il se passe des fêtes de plaisir, des Combats & mille autres impertinences qui se terminent par les Nôces de ces deux bonnes gens.

Mais cette Ceremonie n'est pas plûtôt

tôt finie, que l'on se donne la torture pour forger une autre Histoire, & les Acteurs n'y manquent point, ni les habits, ni toutes les choses necessaires; car ils sont puissamment richez & ne dépensent qu'à cela. Je ne me lasse point de vous entendre, Milord, dit le Prince de Neubourg; & pour peu que je m'en creusse, j'irois les chercher dans leur Château, & me rendre spectateur d'une des meilleures Comedies que l'on puisse jamais voir.

Ils parloient encore, lors qu'ils virent détâcher de la Berge du Duc une petite Barque, dans laquelle son Ecuyer entre avec deux Rameurs; & s'étant approchez de la Berge du Roy, qui s'étoit arrêté exprés: Sire, luy dit-il, le Duc de Newcastel mon Maître, s'humilie profondement devant vôtre Royale Majesté, & saluë l'Illustre Cour qui l'accompagne: Il demande s'il n'y a point icy quelque Chevalier qui veüille soûtenir que la beauté de sa Dame est plus parfaite, que celle dont il a mis le Portrait sous ce brillant Pavillon; & sous le bon plaisir de vôtre Majesté, Sire, je le conduiray en toute sûreté vers Milord Duc, afin qu'ils puissent en raze compagne voir lequel des deux sçait mieux

défendre la beauté de celle qu'il sert.

Malgré le serieux que le Roy avoit affecté pendant cette Harangue, il ne put s'empêcher de rire deux ou trois fois ; mais reprenant un air grave ; Allez dire à vôtre Maître, dit-il, que l'on ne sçauroit pas de si loin remarquer les traits du Portraits qu'il vante si fort ; qu'il nous l'envoye afin qu'on juge s'il à tort ou raison, & qu'ensuite on luy répondra.

L'Ecuyer à ces mots en tira un qu'il avoit dans sa poche, & dit que c'étoit la copie du bel original que le Duc son Maître adoroit : Tout le monde connut la vieille Duchesse de Newcastel peinte en Bergere, couronnée de fleurs ; & telle qu'on represente Astrée. A cette vûë le Roy s'éclata de rire, & l'Ecuyer n'en auroit pas fait moins s'il eût osé.

Voilà une trop belle personne, dit le Roy, pour qu'on s'avise de luy rien disputer, je suis certain que chacun luy rendra les armes. L'affaire ne doit pas se passer si doucement, dit le Prince de Neubourg : Je souhaite, Sire défendre la beauté d'une Dame dont voicy le Portrait, & dont je me declare le Chevalier. Il montra celuy de Miledy..... & l'approchant de l'autre : Que

vôtre

vôtre Májesté en decide, continua-t'il, lequel est le plus parfait? C'est celuy de la Bergere, s'écria le Roy: Prince, il faut en cette rencontre, que la justice l'emporte sur la faveur: Et comme vôtre cause ne vaut rien, je vous condamne dés-à-present, à confesser que vous avez tort, & que ce n'est qu'une aveugle prévention qui peut vous rendre excusable.

L'Ecuyer se retira pour aller dire à son Maître tout ce qui venoit de se passer. Jamais homme n'a ressenti une plus grande satisfaction: Il en fit part à la Duchesse, qui en reçût tant de joye, qu'elle n'étoit pas Maîtresse de la contenir; & lors que sa Berge passa proche de celle du Roy, elle se tenoit si droite, & elle croyoit si fort triompher de toutes les Dames qui étoient avec Sa Majesté, que cette rencontre fournit un vray divertissemenr à toute la Cour.

Sçavez-vous, dit le Duc de Bouquinkam au Prince de Neubourg, qu'il n'y a point de femme qui fasse plus de choses pour conserver sa beauté, que celle que nous venons de voir. Un Emperique aussi extravagant qu'elle, luy persuada de faire bien engraisser un homme pour le distiler ensuite, &

que cette eau-là rajeuniroit plus efficacement, que ne feroit la Fontaine de Jouvence. Elle ne douta pas que le secret ne fût bon, tout au moins il étoit rare. Elle fit chercher un jeune homme d'une bonne complexion. On l'enferma, & on le nourrissoit de tout ce qu'il y avoit de plus excellent; il ne faisoit rien du tout que manger & dormir. Ce malheureux engraissoit à vûë deüil & la Duchesse ne manquoit jamais quand elle l'alloit voir de luy dire: Hé bien, mon amy, t'engraisses-tu? La curiosité luy prit de sçavoir pourquoy elle étoit si soigneuse de son embon-point: Il s'en informa à celuy qui étoit chargé du soin de le nourrir. Comment, luy dit cet homme, est-ce que tu ne sçais pas qu'aussi-tôt que tu seras bien gros & bien dodu, on te coupera en pieces pour te jetter dans un Alambic, & te faire distiller afin de rajeunir Madame la Duchesse. A ces mots ce pauvre prisonnier pensa mourir de frayeur, & depuis ce jour, il m'aigrit tant, qu'en moins de rien il ressembloit plûtôt à un squelette qu'à un homme encore vivant. Quand elle le vit en si pitoyeux état, elle luy rendit sa liberté; Et elle en cherchoit un autre à engraisser lors que le Roy fut informé
de

de son dessein. sur lequel il luy fit dire, qu'il luy conseilloit de courre le risque d'être vieille, plûtôt que celuy de son indignation, & qu'il ne luy pardonneroit pas une chose si cruelle, s'il luy arrivoit de la faire.

Je vous avoüe, dit le Prince de Neubourg, qu'il faut être témoin d'une telle folie, pour y pouvoir ajoûter foy, mais rien n'est plus réjoüissant que ce que vous m'en dites. L'on en feroit des contes qui nous conduiroient jusqu'à Hamtoncour, dit Nellé en prenant la parole: Par exemple; elle avoit fait dresser huit Taureaux à traîner son Carosse, qu'elle avoit fait faire d'une telle grandeur, qu'il n'y avoit presque pas de ruës assez larges pour le passer. Cependant elle voulut aller à Hidpark pour faire voir ce nouvel attelage; mais à peine les Taureaux commençoient à s'avancer, que tout le peuple étonné les environna avec de grandes huées, ce qui les effaroucha si fort, qu'ils mirent le Carosse en pieces, & la Dame en danger de sa vie: depuis ce jour elle n'a plus eû la tentation de se faire traîner par des Taureaux.

L'avanture est plaisante, dit la Duchesse de Richemont, mais vous con-

viendrez qu'elle ne vaut pas celle qui arriva à Withall. La Duchesse de Neucastel paroissoit rarement à la Cour ; & comme elle divertit la Reine, elle me chargea de l'engager à venir au Cercle. Je sçus qu'elle étoit de retour de la Campagne, je luy fis des honnêtez de la part de Sa Majesté, & je luy demanday ensuite si elle ne viendroit pas la voir. Je donneray volontiers cet honneur, me dit-elle, mais je vous prie qu'elle veüille m'honorer d'une distinction particuliere. Je ne doute point, luy dis-je, que la Reine ne s'en fasse un plaisir. Hé bien, repliqua-t'elle, demandez luy, Madame, qu'elle trouve bon que mes neuf Nimphes tiennent ma robe, quand je feray au Cercle. Les Duchesses ont le Tabouret en France, nous en sommes excluës en Angleterre ; tout au moins il faut avoir la permission de faire porter nôtre queuë. Je luy promis d'en parler avec chaleur, & que j'y avois assez d'interêt pour ne rien negliger là-dessus. Assurément dit-elle, c'est la cause commune que vous plaiderez ; & il vous sera bien glorieux dans les siecles à venir, qu'il se lise dans l'Histoire, que c'est une Duchesse de Richemont, fille du brave Duc de Bouquinkam, qui a obte-

nu de la Reine d'Angleterre une telle prerogative.

Quand je rendis compte à Sa Majesté de nôtre conversation, elle en rit de tout son cœur; mais cependant elle refusa ce beau Privilege, & je l'allay dire à la Duchesse de Newcastel, qui fut fort fâchée. Hé bien, dit-elle, laissez moy faire, vous verrez si j'ay de l'esprit. A deux jours de-là elle vint au Cercle, avec une Robe de velours noir à fonds d'or, toute couverte de Pierreries; & la queuë de sa robe étoit si longue que ses neuf Demoiselles en tenoient le bout dans la Sale des Gardes. Il sembloit d'une Commette qui traversoit tous les Appartemens. Je vous laisse à penser, si cette imagination ne réjoüit pas tout le monde, & si quelqu'une d'entre nous s'est avisée de l'imiter.

Les Berges étoient déja arrivées au lieu où l'on devoit descendre, que Madame de Richemont parloit encore: & pendant qu'elle & Nellé entretenoient le Prince de Neubourg, le Duc de Bouquinkam s'approcha de Miledy..... Vous étes furieusement coquette, luy dit-il; si cette humeur vous dure, vous ferez à coup seur pendre quelqu'un. Nulle femme au monde

n'est

n'est moins coquette que moy, repliqua-t'elle; mais je suis un peu vindicative, & je cherche à punir un ingrat, Ah, Madame, vous n'y avez que trop bien réussi, reprit le Duc; le pauvre Comte d'Aran éprouve les effets de vôtre juste colere, & il les ressent jusqu'au fonds de son cœur. Il ne l'a pas assez bon, ajoûta Miledy, pour être capable d'un tel repentir; mais j'ay lieu de croire qu'il est broüillé avec Emilie, & qu'il trouve à propos de luy donner quelque pointe de jalousie, pour se remettre en grace auprés d'elle. Vous n'étes point faite de maniere à servir de pretexte, continua le Duc, & je souffre impatiemment que dans l'envie de maltraiter le Comte, vous vous traitiez si mal vous-même. Vous avez une charité bien étenduë, Milord, répondis Miledy en soûriant; malgré cela vous auriez de la peine à me détromper, j'ay des sujets de prévention contre cet ingrat, qui sont ineffaçables. Je n'ay pas entrepris de le justifier, dit-il, je veux bien vous le laisser voir aussi coupable qu'il la été; souvenez-vous de son inconstance & du sacrifice qu'il a fait d'une passion si heureusement établie; à la passion qu'il a euë pour vôtre Rivale: souvenez-vous de l'inégalité

galité de sa conduite avec vous; mais enfin aprés avoir rappellé tout ce qui vous irrite contre luy, souvenez-vous que c'est le Comte d'Aran qui vous a été cher, & qui vous l'est encore, qu'il revient à vous tendre & soûmis, desesperé de vous avoir chagrinée; & que pour vous faire oublier ses fautes à vôtre égard, il n'y a rien que vous ne deviez vous promettre de sa complaisance: Croyez-moy Madame, avant de luy donner un congé définitif, consultez vôtre cœur, vous étes bien pressant, luy dit-elle; & puis que je dois consulter mon cœur, laissez moy le tems de l'interroger. Non, Madame, ajoûta le Duc, il y va de mon honneur: j'ay promis au Comte de luy rapporter sa grace signée de vous; un plus long delay y pourroit apporter des obstacles que sçay-je, si tout le monde seroit également aise de le revoir dans ses premieres Dignitez. Vous avez promis ce qui n'est pas en vôtre pouvoir, reprit-elle, & je ne pretend point être garant des nouveaux Traitez que vous faites; pour un Ministre d'Etat, est il possible que vous vous engagiez si inconsiderement? Parlons du Comte, dit le Duc en l'interrompant; jettez les yeux sur luy; convenez qu'il

a l'air

a l'air d'un homme fort touché. Cela eſt vray, continua-t'elle, mais c'eſt peut-être Emilie qui en eſt la cauſe. Non aſſurément, Madame, dit-il, en s'approchant; non, Emilie n'a plus de droit ſur mon cœur, c'eſt vous ſeule qui le poſſedez; c'eſt vous qu'il reconnoît pour ſa Souveraine. Hé depuis quand, luy dit-elle, avez-vous le ſecret d'entendre ce que l'on dit ſi loin de vous, & ſi bas qu'à peine nous nous pouvons entendre nous mêmes? Parlons plûtôt, Madame, du malheur que j'ay eû de vous déplaire, reprit-il; parlons du regret que j'en ay, & de tous les ſoins que je prendray à l'avenir pour effacer les mauvaiſes impreſſions que je vous ay données. Je ne vous répondray point, dit-elle, que vous n'ayez ſatisfait ma curioſité, en m'apprenant par quel miracle vous m'avez entenduë. Monſieur de Bouquinkam, dit-il, vous en inſtruira mieux que moy. C'eſt luy qui m'en a fourni le moyen.

Puis que vous le voulez ſçavoir, reprit le Duc, il faut vous dire qu'un homme vint me trouver il y a quelque tems, pour me propoſer de faire dans mon Laboratoire ce que nous appellons parmi nous autres Attiſtes; *La grande*

Oeu-

Oeuvre, & vulgairement. *La Pierre Philosophale.* C'est une vision sur laquelle j'ay toûjours eû beaucoup de vivacité : mais la meilleure Pierre Philosophale que je pourrois souhaiter, ce seroit de guerir de l'envie de la troûver.

Je vous interrompt, Milord, dit Miledy, pour vous demander si le désir de vouloir faire de l'Or n'est pas l'effet d'une avarice outrée. A mon égard je n'ay pas lieu de le croire, continua-t-il, je voudrois plûtôt en sçavoir le secret pour la rareté que pour l'usage; & si je m'en servois, ce seroit seulement pour enrichir les autres, & pour m'empêcher de m'appauvrir. L'homme qui s'étoit mis sur les rangs avoit un exterieur sage & moderé, une grande memoire, parloit peu & bien, n'ignoroit aucun des termes de l'Art, & paroissoit tres-desinteressé, mais les Drogues étoient cheres, il les achettoit & en faisoit les avances. La matiere étoit d'une longue preparation, il demeuroit chez moy, & m'amusoit de mille contes de Fées, dans lesquels un homme moins prevenu que je ne le suis pour les Secret, n'auroit point du tout donné. Enfin je me laissay des délais continuels dont il nourrissoit mon impatience; & je luy dis pour une bonne fois,

fois, que je n'y entendois plus raillerie, & qu'il faloit faire de l'Or, ou fauter par la fenêtre.

L'alternative luy parut violente, il vit bien qu'il s'étoit engagé dans un pas fort gliſſant : & il crut enfin qu'un aveu ſincere de ſon ignorance, me toucheroit plus que toutes les fauſſes raiſons qu'il pourroit encore m'alleguer. Il ſe jetta à mes pieds, & aprés un préambule où je voyois tout ſon embaras, il me demanda pardon, & me dit qu'il convenoit que ſa ſcience étoit mediocre pour faire la Pierre Philoſophale, mais que ſi je voulois il me feroit un Cornet à mettre dans l'oreille, ſi petit que les cheveux le cacheroient : & que me tenant à une certaine diſtance, pourvû que le vent donnât de mon côté, j'entendrois ce que l'on diroit quelque bas que l'on pût parler. Cette propoſition m'adoucit un peu : je luy dis d'y travailler promptement, & je ne l'ay pas trouvé menteur là-deſſus comme ſur l'autre article.

Le Comte d'Aran me preſſoit de vous entretenir en ſa faveur, je l'ay aſſuré que j'allois le faire; & luy donnant mon Cornet, il a eû le moyen de nous entendre. C'eſt-là une vraye trahiſon, s'écria Miledy; ne ferois je pas fort à

mon

mon aise, si j'avois dit quelque chose que je n'eusse voulu dire qu'à vous. Je n'aurois pas moins bien gardé le secret que luy, Madame, reprit le Comte, & si je suis assez heureux pour y avoir encore quelque part, je n'en abuseray jamais.

Miledy...... les écoutoit avec plaisir, mais il avoit trop manqué à son égard, pour luy accorder si promptement son pardon, elle voulut le faire souffrir; & le regardant de l'air le plus indifferent qu'elle put affecter: Il faut que vous ayez bien mauvaise opinion de moy, luy dit-elle, si vous croyez que je sois capable d'oublier si aisément vos fautes: ne sçavez vous pas que plus on a aimé, plus la haine est forte lors qu'on a sujet de haïr. Il ne voulut convenir de rien qui luy fut préjudiciable, & il alloit luy prouver qu'elle le traitoit avec trop de rigueur, lors qu'ils virent que le Roy mettoit pied à terre, chacun se hâta de le suivre; le Prince de Neubourg s'empressa de joindre Miledy.... pour luy donner la main preferablement à la Duchesse de Richemont & à Nellé-Cuin.

Il étoit déja tard lors qu'on arriva au Château. Le Roy y avoit ordonné une illumination qui faisoit le plus bel effet

du

du monde. Aprés un grand ſouper, on paſſa dans le Jardin, & l'on y fut agréablement ſurpris de trouver au milieu d'une Etoile qui répond à pluſieurs Alliées, un Theatre dreſſé, ou les Comediens jouerent une Piece tres-agréable. Le Roy fit placer Nellé auprés de luy: Le Prince de Neubourg ſe mit à côté de Miledy. . . . . . & le Comte d'Aran derriere elle. Le Duc de Monmouth voyant Madame Feilton & Emilie, qui ſe regardoient de mauvais œil s'en éloigna pour ne chagriner, ni l'une ni l'autre. Le Duc de Bouquimkam n'ayant pas ſa chere Comteſſe, chercha le Milord Saint Alban, & ils ſe retirerent un peu, pour ſe pouvoir entretenir en liberté.

Je ſuis ravy, dit le Comte de Saint Alban au Duc, de trouver le moment de ſatisfaire ma curioſité; apprenez-moy ſi vous avez vû la Comteſſe. Ouy, Milord, je l'ay vûë, luy dit-il, & j'en ſuis charmé. Ha que l'on eſt inſenſé, lors qu'on a une grande paſſion de croire qu'il ſoit poſſible d'en guerir comme l'on veut. Je vous jure que mes chaînes ſont plus fortes que jamais; & mon eſprit inquiet, qui me faiſoit ſouffrir mille maux, eſt à preſent dans la plus douce & la plus agréable ſituation qu'il

eſt

eſt poſſible. Je vous en felicite, reprit-il, & je ſouhaiterois que le Comte d'Aran fût auſſi heureux. Je luy trouve plein de melancolie, en ſçavez-vous la raiſon: Il eſt jaloux, dit le Duc, vous connoiſſez le Demon de la jalouſie, & lors qu'on s'en trouve poſſedé, il n'y a plus de raiſon dans la meilleure tête. Il eſt digne de pitié, continua le Comte, & aprés tout ce qui luy eſt arrivé, il devroit bien ceſſer d'aimer Emilie: Quoy, dit le Duc, penſez-vous que ce ſoit pour elle qu'il ſoûpire? Hé pour qui donc, interrompit le Comte? C'eſt pour Miledy. . . . . répondit le Duc Ah! que j'en ay de joye, ajoûta Monſieur de Saint Alban, en verité elle me faiſoit pitié: mais regardez-la, & voyez comme elle a l'air triomphant. Il n'y a rien qui embeliſſe davantage une Dame, dit le Duc, que de ratraper un Amant fugitif. Cependant le Prince de Neubourg l'embaraſſe a l'heure qu'il eſt: Je ſuis ſeur qu'elle le ſouhaite en Allemagne. Et moy j'en doute, reprit le Comte; les galanteries d'un homme de ſon rang, ne ſont point reçuës avec tant d'indifference; voyez même ſes yeux, quand elle le regarde. Appellez-vous cela du chagrin? Ah vous me deſeſperez, Milord,

lord, dit le Duc, quand vous me faites si bien voir que l'esprit de coquetterie regne toûjours dans la tête & dans le cœur des femmes. Ce sont des regles qui ne sont pas generales, reprit le Comte, je veux croire que vous n'avez rien à craindre de vôtre Comtesse; & pour la Miledy elle sçait bien ce qu'elle fait.

Il avoit raison d'en juger ainsi. Son inclination decidoit en faveur du Comte d'Aran; mais elle avoit resolu de le punir, & le Prince de Neubourg luy en fournissoit les moyens; il ne luy parloit pas assez bas pour qu'un homme aussi interesse que l'étoit le Comte d'Aran, pût manquer de l'entendre; il avoit même le petit Cornet du Duc de Bouquinkam, qui luy étoit d'un grand secours.

Quand vous devriez m'en plaisanter, Madame, dit le jeune Prince à la belle Miledy, je ne puis m'empêcher de vous dire, que je me reproche d'avoir laissé passer le Duc de Newcastel, sans accepter son défi. Car enfin la Fortune qui venoit de mettre vôtre Portrait entre mes mains, & l'honneur que vous m'aviez fait de me recevoir pour vôtre Chevalier, m'engageoit à défendre vôtre beauté. Ces deux choses vous

vous ont engagé auſſi peu l'une que l'autre, répondit Miledy : Nous ne ſommes plus dans le tems où la chimere triomphoit de la raiſon, & où l'on s'égorgeoit pour une Dame. Mais, luy repliqua-t'il, n'aime-t'on pas à preſent comme l'on aimoit autrefois, & puis que l'on a les mêmes ſentimens, pourquoy ne fait on pas les mêmes choſes ? Pour moy je ſens bien que j'aurois été ravy de contraindre le Duc de Newcaſtel à parler plus avantageuſement de vos charmes, que de tous ceux qu'il a jamais connus. Et pour moy, dit-elle, je ſens bien que j'aurois été fort embaraſſée, d'être le ſujet d'une avanture ſi ſinguliere, & que ſi vous aviez eu quelque intention de me plaire, ce n'en auroit pas été un trop bon moyen.

Le Comte d'Aran avois bien envie de ſe mêler dans cette converſation, tantôt pour l'interrompre, tantôt pour railler finement le Prince, d'avoir eû le deſſein de combattre un homme, qui s'étoit ſingulariſe par dès endroits ſi extraordinaires ; mais ſon reſpect pour Miledy luy impoſa un ſilence qu'il n'oſa rompre, de peur de luy déplaire.

Emilie n'a jamais plus mal paſſé ſon

tems qu'elle fit pendant la Comedie: Elle étoit venuë à la fête avec une de ses parentes, qui avoit prié Son Altesse de trouver bon qu'elle l'y menât. Le Dnc de Monmouth avoit évité de se placer auprés d'elle, & Madame Feilton tournoit les yeux si souvent vers luy, qu'il ne put même la consoler par quelques regards obligeans.

Il s'ennuyoit de son côté presque autant que ses Maîtresses faisoient du leur, & toute sa consolation étoit d'en parler avec Milord Grey. Je suis resolu, luy disoit il, de me fixer: Il n'y a rien de plus incommode que de se trouver entre deux personnes qui sont également endroit de vous demander compte de vos actions: On ne peut preferer l'une sans offenser l'autre: Cela n'est point ainsi lors qu'on en n'aime qu'une. Il est vray, dit le Milord, mais quand cette unique Maîtresse est malade, elle ne peut venir où vous étes; ou quand son mary est jaloux, il l'empêche de vous voir: Et l'on est trés-souvent seul: Au lieu qu'en ayent trois ou quatre, vous étes toûjours certain d'en trouver où vous allez; & si elles sont toutes ensemble, le plaisir en doit être plus grand.

C'est une maxime que vous me prê-

chez sans la pratiquer vous mêmes, dit le Duc en soûriant; je sçay de vos nouvelles plus que vous ne le croyez, & peut-être plus que vous ne le voulez. Hé, dit le Milord, que pouvez-vous sçavoir d'un homme tout renfermé dans la Famille, qui fait encore l'Amant auprés de sa femme, qui ne trouve de plaisir qu'avec son beau pere & sa bellemere.

Justement, dit le Duc d'un air malicieux, Milord Barclay est l'homme du monde qui vous plaît davantage, & Madame Barclay vous a enchanté; mais ils ont encore une fille dont vous ne parlez point; c'est un petit miracle en beauté & en agrémens, qu'en dites-vous! Je dis, repliqua Milord Grey un peu embarassé de cette question, que c'est un jeune enfant, à laquelle j'ay donné si peu d'attention, que si elle n'étoit pas ma belle-sœur, je ne sçaurois peut-être point qu'elle est au monde. N'en parlons donc plus, continua le Duc, il ne faut jamais demander à nos amis que ce qu'ils veulent bien nous dire.

Il parla aussi-tôt d'autre chose, & dit à Milord en secret, qu'il ne croyoit pas être long-tems à la Cour, qu'il mouroit d'envie de quitter la vie molle &

oisive qu'il menoit; qu'il sentoit bien que son cœur étoit fait pour autre chose que pour s'amuser sans cesse avec des femmes: Et que s'il pouvoit obtenir du Roy le Commandement des Anglois qui servoient en France, il se feroit un extrême plaisir de se signaler à leur tête.

La Comedie finie le Roy se retira, & toute la Cour en fit autant. Le lendemain les Dames parurent en habit de Chasse, si galamment vêtuës, que le Prince de Neubourg s'écria plusieurs fois, qu'il n'y avoit point dans le monde de plus belles personnes, qu'en Angleterre. Le Roy monta à Cheval suivy d'une grosse Cour. Miledy feignit d'avoir la migraine, exprés pour voir ce que feroit le Comte d'Aran. Il accompagna le Roy jusqu'au lieu du rendez-vous; & dés que la Chasse fut commencée, & que tout le monde se put dispenser sans être remarqué, il reprit à toute bride le chemin d'Hamtoncourt.

Comme il avoit tardé assez longtems, Miledy. . . . . se promenoit à grands pas, inquiéte & chagrine, elle se reprochoit d'avoir eû des doutes favorables au Comte; puis qu'elle devoit être convainçû qu'il manqueroit toûjours.

jours à son égard; mais lors qu'il entra dans sa Chambre, elle ressentit une joye qu'elle voulut inutilement luy cacher : Ses yeux & son cœur la trahiroient, car malgré elle & toutes ses resolutions, elle ne put s'empêcher de pardonner à cet Amant soûmis, & pour le convaincre de la preference qu'elle luy donnoit sur le Prince de Neubourg, elle luy promit de retourner à Withal dés le lendemain. Il est aisé de juger du plaisir que des manieres si delicates inspiroient au Comte d'Aran, & de tout ce qu'il luy dit pour la persuader qu'elle ne semoit point en terre ingrate.

Au retour de la Chasse, le Roy demanda des nouvelles de Miledy. On luy dit qu'elle avoit toûjours un grand mal de tête : Le Prince Etranger en parut fort inquiet; & Sa Majesté cherchant à luy faire plaisir, le mena dans sa Chambre. Aprés quelques momens d'une conversation generale, le Roy le quitta, luy disant qu'il le laissoit en bonne compagnie. Il pria Miledy..... & quelques autres Dames d'empêcher qu'il ne s'ennuyât.

Pensez-vous, Madame, luy dit-il en s'approchant, & luy parlant assez bas pour n'être entendu que d'elle : Pensez-vous que je me sois diverty à la

Chaſſe ? De vous ſçavoir malade, n'être pas auprés de vous, avoir ſi peu de tems pour y reſter, toutes ces choſes m'ont livré aux plus cruelles reflexions que l'on puiſſe jamais faire. Vous me parlez ſi ſerieuſement, Seigneur, luy dit-elle, que pour vous répondre de même, je veux bien vous dire, que tant qu'il n'a été queſtion que d'une plaiſanterie, qui pouvoit vous être agréable, je me ſuis accommodée de toutes les douceurs que vous m'aviez dites, & je les ay regardées comme un jeu: Mais s'il faut vous répondre d'une autre maniere, je vous avoüe que je ne voudrois pas, paſſé cette ſoirée, que l'on peut dire que vous avez pour moy des ſentimens plus particuliers, que pour toutes les Dames de nôtre Cour.

Le Prince demeura fort ſurpris; mais comme il étoit fier, & que ſon cœur n'avoit pas eû le tems d'être bien touché, il luy répondit avec beaucoup de civilité: L'Arrêt que vous venez de prononcer, Madame, me paroît médité de longue main, je n'ay point en effet aſſez de merite pour me flatter de pouvoir plaire à une perſonne de ſi bon goût: Et vous me regardez comme un pauvre Voyageur, que l'on ne ſçauroit trop tôt exiler. Voilà qui eſt fait,

Ma-

Madame, ce moment ſera le dernier de ma vie, où je vous diray que je vous aime. En achevant ces mots, il ſe leva, & fit une profonde reverence aux Dames. Elles s'entreregarderent aſſez ſurpris, Miledy fut celle qui la parût davantage, bien qu'elle dût l'être moins que les autres, puis qu'elle ſçavoir le ſujet de ce départ. Mais encore qu'elle voulut rendre de bonne foy ſon cœur au Comte d'Aran, & que ce fût dans le deſſein de l'obliger, qu'elle eût parlé au Prince comme elle venoit de faire, elle ne ſouhaitoit pourtant pas qu'il obeït ſi exactement à ſes ordres.

Le Roy avoit reſolu de paſſer pluſieurs jours à Hamtoncourt : il ne laiſſa pas d'en partir le lendemain matin ſur la nouvelle que la Reine s'étoit trouvée fort mal : car on peut dire qu'il vivoit avec elle parfaitement bien, & que ſi elle n'étoit pas aſſez heureuſe pour poſſeder ſon cœur toute ſeule, au moins avoit il tous les égards & toutes les déferences qui peuvent ſuppléer en quelque maniere aux douceurs d'une union parfaite. Elle reſſentit tant de joye de l'empreſſement que le Roy marquoit en cette occaſion, que rien ne contribua davantage au retour de ſa ſanté.

Cependant le Prince de Neubourg,

qui s'étoit flatté d'un agréable amusément, ne vit pas plûtôt les froideurs de Miledy, qu'il resolut d'avancer le tems de son départ. Il en parla au Roy, mais il le pressa de rester jusqu'au jour qu'on celebroit sa Naissance. C'étoit une Fête trop agreable pour refuser de la voir. Toutes les Dames & les Cavaliers y parurent selon la coûtume, dans une magnificence extraordinaire. Le Duc de Monmouth chercha plus d'une fois les moyens d'entretenir Filadelphe, mais Madame Feilton l'observa si soigneusement qu'elle pensa le desoler. Que vous êtes inquiet, Milord, luy dit-elle ? Est-il possible que l'on soit auprés d'une femme comme moy, & que l'on paroisse si peu content. Je ne le puis être repliqua-t'il, quand je pense que vous êtes jalousie & défiante, que vous me gardez à vûë, & que vous me rendez responsable d'un regard, d'un soûpir, enfin des plus petites choses. Ha Milord, continua-t'elle, vous êtes trop heureux de n'avoir que de tels sujets de plaintes contre moy. Ce qui vous revolte devroit me tenir lieu de merite auprés de vous, si vôtre cœur étoit assez délicat pour connoître tout le prix du mien: mais il faut vous aimer comme vous êtes capable

pable d'aimer; vous ne voulez que de la coquetterie sans assujettissement; je vous avouë que je ne m'en accommode point; & que vous me feriez plaisir de me declarer tout d'un coup vos sentimens. Hé bien, Madame, reprit le Duc, d'un air brusque, puis que vous me l'ordonnez, je vous declare que si vous affectez davantage de traverser toutes mes mesures, & de chagriner les personnes que je considere, je romps avec vous pour jamais. J'y consens, ingrat, s'écria-t'elle en l'interrompant; j'y consens avec plus de plaisir que je n'ay consenti à recevoir vos vœux. Offrez les à qui vous voudrez, je vous remets tous les droits que vous m'avez donnez sur vôtre cœur: je reprens tout ceux que j'avois sur le mien. Aimez Emilie, aimez Filadelphe, mais sur tout ne m'aimez jamais.

En achevant ces mots, elle se leva pour changer de place: Le Prince demeura surpris, il l'a retint par sa robe, elle en parut en colere; & comme elle étoit occupée de son dépit, elle ne prit pas garde que le Duc ayant senti dans sa poche une Boëte qui luy parut être celle d'un Portrait, il la prit sans qu'elle s'en apperçut. Il n'eut pas le tems de sortir de l'Appaitement de la

Reine, où toute la Cour étoit pour l'examiner, mais il étoit dans la derniere impatience, & la jalousie le tourmentoit plus que ne convenoit à un homme si peu fidele. Ce n'est pas une chose extraordinaire que ces sortes de mouvemens : il ne viennent guerre moins d'un effet d'amour propre, que d'un effet de passion. Nous voulons changer, mais nous ne voulons pas qu'on change pour nous : le Duc de Monmouth en fit l'épreuve, & ce n'étoit pas pour la premiere fois.

Le jour de la Naissance du Roy fut celebré avec beaucoup de magnificence & de grandeur : le Prince de Neubourg se contraignit pour y marquer de la joye ; mais la seule Miledy qui sçavoit un peu mieux de ses nouvelles que les autres, demêloit au travers de sa gayeté apparente, un esprit chagrin dont elle étoit sa cause. Le Comte d'Aran triomphoit de ce Rival & de l'inconstante Emilie ; il goûtoit à longs traits toutes les douceurs qui sont attachées aux reconciliations : & aprés avoir été infiniment malheureux, il trouvoit que rien ne manquoit à sa bonne fortune, que l'éloignement du Prince de Neubourg.

Il fut bien-tôt aussi content de ce côté-là qu'il l'étoit déja de tous les autres. Ce Prince prit congé du Roy, & voulut partir sans dire adieu à la dangereuse Miledy. Il se rendit à Oxfort pour voir cette fameuse Université, qui est une des plus considerables d'Angleterre. On le reçût avec une tres-grande distinction, & de la même maniere que l'on avoit fait le Prince de Toscane, luy donnant le Titre de Docteur dés Loix, & un Livre de l'Histoire de cette Université, tout enrichy de mignatures. Comme il les regardoit avec attention, il en remarqua une qui étoit si semblable au Portrait de Miledy.... que l'ayant confronté avec, il ne put douter que ce n'en fut une copie. Il en soûpira plus d'une fois, & se plaignant en luy-même de la fatalité qui luy renouvelloit une idée qu'il vouloit absolument bannir, il ferma le Livre, il mit le Portrait dans le fonds de sa Cassette ; & partant d'Angleterre, il alla chercher ailleurs le remede dont il avoit besoin pour guerir.

Permettez-moy, ma chere Cousine, d'en demeurer-là, si mes Memoires vous sont agréables, je vous apprendray la fin des avantures dont vous ve-

nez de lire le commencement. Vous y verrez des choses plus serieuses que celles dont j'ay parlé jusqu'à present. Il y aura même des Scenes aussi touchantes que tragiques, mais je ne puis me resoudre de continuer, avant que vous m'ayez dit vôtre sentiment.

FIN.

